1999. [4], Terminus l'enfer / Gérard Néry





TERMINUS L'ENFER

- 1999 -

FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

TERMINUS L'ENFER

DU MÊME AUTEUR

Le Gagnant, Presses de la Cité

Thomas Loursin : 1-Le lys écarlate, Grasset

Série Brigade Verte, J.-C. Lattès
1 - Le divisionnaire
2 - Thermotel 4 étoiles
3 - Guide d'ondes
4 - Plateforme Marilyn

Série Brigade Verte, Fleuve Noir
5 - Iode 131
6 - Adieu, le prof
7 - La chasse aux cerveaux
8 - La fille au mouchard

Série Julie Crèvecœur, Trévise - J'ai lu
1 - Julie Crèvecœur
2 - Les amants de Palerme
3 - A l'amour comme à la guerre
4 - Sursis pour l'amour

Série Norma Désir
1 - Les nuits de Deauville
2 - Les nuits d'Hollywood

Santa et le roi de Corse

DANS LA SÉRIE — 1999 —

1 - Panique à la banque du sperme
2 - Pâques sanglantes aux Caraïbes
3 - Mort à l'encre de Chine

GÉRARD NÉRY

TERMINUS L'ENFER

— 1999 —

COLLECTION « ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière - Paris VIe

ISBN 2-265-04202-1
ISSN 0768-3014



CHAPITRE PREMIER

K.-O. TECHNIQUE A LAS VEGAS

Montagne de muscles, formidable machine à frapper, Burt Clyde, champion du monde des poids lourds, avançait sur son adversaire. Le public galvanisé, debout, hurlait son enthousiasme. Même les plus blasés, autour du ring, ceux qui avaient payé leur place une fortune, même ceux-là s'étaient levés: « Tue-le!... Tu peux l'avoir!... Vas-y, descends-le! » Une fumée opaque et parfumée stagnait dans le hall gigantesque du *Purple Heart*, le dernier-né des palaces de Las Vegas qui organisait la rencontre. Aux moments d'accalmie le bruit lancinant des machines à sous, disposées par centaines dans les salles de jeu tout autour, prenait le dessus. Ce bruit vous suivait partout, jour et nuit, avec pour seule variante, le déferlement soudain d'une avalanche de pièces prête à ensevelir l'heureux gagnant, à l'étouffer. En cette fin de millénaire, Las Vegas était pareille à elle-

même, un délire de béton, de néons, en plein désert du Nevada, avec ses cathédrales de verre et d'acier bâties pour célébrer le culte du dieu dollar.

Brusquement, ce fut le silence. Le public attendait la mise à mort de l'autre, le challenger, qui allait s'écrouler comme une masse, k.-o. Et Clyde avait bien allongé sa gauche, dans la fraction de seconde où son adversaire avait quelque peu baissé sa garde. Ne jamais se découvrir face au champion du monde!

L'adversaire de Clyde était presque un inconnu et la presse n'avait pas manqué l'occasion de fustiger une fois de plus les « maquignons du ring », la mafia des organisateurs de combats bidons. De toute manière, on savait que le champion conserverait son titre. Mais les rumeurs avaient circulé : ce Ted Stoppart, surgi du néant avec un palmarès universitaire pourtant impressionnant, était, disait-on, en acier trempé, increvable. Il avait gagné tous ses combats aux points, en se jouant. Un détail : il ne transpirait jamais.

Ted Stoppart était très blanc de peau. Il devait se faire épiler, car il n'avait pas un poil sur la poitrine ni sur les mollets. Une statue de marbre opposée à une statue d'ébène. Face à Clyde, il donnait l'impression de ne pas faire le poids. Pourtant, il venait d'esquiver la gauche du champion du monde avec une habileté confondante.

Au même instant, il toucha Clyde au foie. L'idole noire vacilla et, à nouveau, les spectateurs du *Purple Heart* se dressèrent comme un seul homme. Ils hurlaient d'une seule voix :

— Ted !

Clyde s'était repris. Il faisait la grimace et lança un coup d'œil courroucé vers son coin, où son manager et ses soigneurs mâchaient du chewing-gum. C'est alors que le gong retentit, fin de la neuvième reprise. Et Ted Stoppart ne transpirait toujours pas...

Les envoyés spéciaux de plusieurs journaux importants formaient un petit groupe compact au pied du ring.

— Tu veux que je te dise, déclara Art Frohlich à un confrère du *Washington Post*, ce Stoppart est capable de ravir son titre à Clyde !

Art Frohlich appartenait à la rédaction de *Voice*, l'un des grands quotidiens de New York. Il ne correspondait pas tout à fait à l'idée qu'on pouvait se faire d'un journaliste sportif : il était petit, fluet, avec un regard candide derrière ses lunettes. A l'évidence, il ne pratiquait aucun sport.

Son confrère, un géant chauve, ralluma son cigare éteint.

— Clyde fait durer les choses pour plaire à son public. Il descendra ce Stoppart quand il le voudra !

Il n'en fut rien. Au cours des derniers rounds, le champion du monde, visiblement agacé, ne cessa d'avancer sur son challenger, prêt à le foudroyer. Clyde dansait autour du ring avec une grâce surprenante. Ne disait-on pas de lui qu'il avait le plus beau jeu de jambes de toute l'histoire de la boxe ? Mais rien n'y fit. Stoppart se protégeait à peine et personne, parmi les spécialistes présents, ne comprenait comment il réussissait à éviter les coups qui pleuvaient sur lui et qui auraient dû mettre un terme au combat. Au début de la douzième reprise, ce public de spécialistes connut une autre émotion : Stoppart, réalisant une gauche-droite dans un style très pur, toucha Clyde à l'arcade sourcilière. Deux gouttes de sang perlèrent ; du jamais vu ! Le public du *Purple Heart* s'était dressé à nouveau et scandait le nom peu connu de Ted Stoppart.

L'œil du champion du monde était légèrement tuméfié. Il dansait avec un peu moins d'entrain dans ses fameuses godasses trop grandes. Il était temps pour lui de regagner les vestiaires, puis sa vieille Cadillac, une pièce de musée évaluée à un demi-million de dollars qui le suivait dans tous ses combats. Le gong le ramena dans son coin, et son manager enduisit de pommade l'arcade entaillée. Dans le coin opposé, Ted Stoppart paraissait aussi frais qu'au début du combat. Son soigneur ne lui parlait pas, se contentant de lui

masser vaguement les cuisses et les mollets. Pour la forme.

— Si tu veux mon avis, dit Art Frolich, ce type pourrait descendre Clyde, mais il ne veut pas !

Le géant chauve se contenta de hausser les épaules, cependant il n'était pas loin de partager l'opinion du New-Yorkais. Celui-ci, alors que des jeunes filles à peine vêtues promenaient autour du ring des pancartes annonçant la 13e reprise, se désintéressa du combat dont il croyait connaître l'issue. Il regarda autour de lui. Aux places les plus chères, il y avait quelques têtes célèbres de la télévision et de la politique à côté de gangsters embourgeoisés.

Art Frohlich se dressa et salua de la main une ravissante jeune femme brune à la carrure athlétique, accompagnée d'une fille que le journaliste trouvait tout à fait extraordinaire. Il l'avait repérée au début du combat et il comptait bien se la faire présenter par Renée Burns qu'il avait connue à l'université de Berkeley, où elle enseignait la sociologie. Art avait suivi quelques-uns de ses cours. Pas pour la sociologie, mais pour le professeur Burns qui était une transsexuelle. En 1999, ce n'était plus une rareté qu'on montrait du doigt, mais pour le jeune Art Frohlich elle représentait un spécimen d'humanité digne d'intérêt. Entomologiste dans l'âme, Art voulait tout savoir des gens et de leur comportement. Renée Burns ne l'avait pas déçu.

Des applaudissements tièdes ponctuaient le quinzième et dernier round. Burt Clyde dansait, Ted Stoppart esquivait. Le public commençait à se lasser. On perçut quelques sifflets aux places abordables, dans le fond de la salle. Les juges n'avaient pas encore statué et compté les points, que les joueurs enragés avaient déjà gagné les salles d'où parvenait la rumeur monotone des machines à sous. Le juge arbitre remonta sur le ring et proclama les résultats :

— Burt Clyde, vainqueur aux points, conserve son titre !

Les demoiselles dévêtues agitaient d'immenses drapeaux. Burt Clyde, les bras au-dessus de la tête, dansait une gigue autour du ring. Sans conviction. Quand il regagna son coin, Ted Stoppart était déjà reparti dans les vestiaires, flanqué de deux vigiles armés, laissant en plan les officiels chargés de féliciter le vainqueur et son challenger. Le champion du monde abrégea les interviews, alors que crépitaient les flashes des photographes. La routine, quoi. Mais le cœur n'y était pas. Il planait comme un malaise sur ce championnat du monde : le public en avait eu pour son argent tout en restant sur sa faim. Art Frohlich avait exprimé tout haut le sentiment général : ce Stoppart aurait pu mettre Clyde en difficulté ! Pourquoi ne l'avait-il pas fait ?

Dans la cohue habituelle des fins de matches, le petit journaliste essayait de se rapprocher de

Renée Burns et de son éblouissante compagne, très grande elle aussi, et que tous les hommes regardaient. Ses cheveux cendrés étaient coupés à ras, comme ceux des « marines », mais cette coiffure militaire mettait en valeur une tête admirable sans rien enlever à sa féminité.

— 'Soir, Renée ! fit Art Frohlich.

Elle se retourna vers le journaliste de *Voice* qu'elle présenta à son amie Belle Des Beaux. De près, celle-ci était encore plus radieuse. Le petit homme au regard candide lui sourit.

— Grâce à vous, je n'ai pas perdu ma soirée !

— Ce n'était pourtant pas moi qui étais sur le ring, dit Belle, que Renée Burns avait traînée à ce championnat du monde.

Belle n'avait pas d'amis ; ils étaient tous morts. Et elle ne pouvait se défaire de l'idée lancinante qu'ils étaient morts parce qu'ils étaient liés avec Belle Des Beaux. Elle avait appris à mieux connaître Renée Burns lors d'un séjour mémorable dans les Caraïbes[1]. La sociologue transsexuelle avait alors fait preuve d'un courage au-dessus de tout éloge. Au Malibu Beach Country, les autres joueuses de tennis, qui ne connaissaient pas ses origines, disaient d'elle : « C'est un vrai mec ! » Mais c'était aussi une vraie femme. Ou presque. De cette dualité naissait un charme trouble dont elle savait user à

1. Cf *Pâques sanglantes aux Caraïbes*.

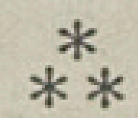
l'occasion. Renée Burns n'aimait que les femmes. Elle avait été l'amie passionnée de Devline, la rock star, morte précisément dans les Caraïbes, à Scorpion, l'île des milliardaires... Renée était peut-être amoureuse de Belle, qui n'aimait que les garçons, mais elle se gardait bien de le montrer. Pour rien au monde elle n'aurait voulu perdre son amitié.

— Vous voulez que je vous présente au champion du monde? suggéra le journaliste.

— Moi, rétorqua Belle, c'est l'autre, ce Ted Stoppart, que j'aimerais bien connaître.

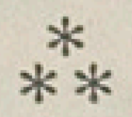
— Je vais voir ce que je peux faire, dit Art Frohlich.

Les organisateurs de championnats n'avaient rien à refuser au chroniqueur sportif de *Voice*.



Certains détails avaient frappé Belle au cours du combat. Elle était venue à Las Vegas sans idée préconçue. Elle ne s'intéressait pas particulièrement à la boxe, un milieu pourri, tout le monde le savait, où s'affrontaient, comme dans tous les sports professionnels, des intérêts gigantesques. Les champions étaient des pantins, parfois milliardaires, dont d'autres tiraient les ficelles. C'était le royaume des combines louches. Quand Renée Burns l'avait appelée, Belle passait quelques jours de repos dans sa maison de Malibu.

Ce n'était pas si loin de Beverly Hills où Renée habitait toujours la villa de son amie défunte Devline. Mais elles menaient l'une et l'autre des vies très différentes: Renée avait repris ses activités à l'université de Berkeley, et Belle traquait à travers le monde ceux qui s'étaient juré de réduire en esclavage une humanité jugée par eux décadente et vouée à la disparition. Dans cette lutte inégale, Belle Des Beaux était seule à présent. En dehors de Renée Burns, personne ne connaissait sa vraie raison de vivre. Grâce à Belle, la sociologue avait découvert qui était vraiment Devline, monstre fascinant et cruel. Durant sa courte vie, Devline avait obéi sans défaillance aux ordres venus d'en haut. Renée savait. Et Belle espérait de toute son âme qu'elle resterait hors de ce jeu mortel. Belle avait accepté d'accompagner son amie à Vegas en pensant qu'un championnat du monde de boxe la sortirait un peu de l'univers qui était devenu le sien, un monde peuplé de créatures qui avaient la beauté du diable: les membres de la famille, celle de Belle, la famille générée par Jason Zède, l'un des hommes les plus riches de la planète et qui se croyait le futur maître de l'Univers.



Qui connaissait Ted Stoppart? De sa place en bordure du ring, Belle avait bien observé cet

athlète qui paraissait taillé dans le marbre et qui avait su tenir à distance, en se jouant, le colosse noir. Après chaque reprise, il regagnait son coin où, pour la forme, son soigneur lui prodiguait des soins dont il ne semblait avoir nul besoin. Pas le moindre signe de fatigue. C'était cela qui avait éveillé les soupçons de Belle. A présent elle suivait le petit journaliste qui brandissait son coupe-file et poussait en avant les deux filles, la brune et la blonde, plus grandes que lui de dix centimètres au moins. L'atmosphère ne rappelait en rien celle des vestiaires, lugubres et bétonnés, d'un grand stade. Juste l'odeur, celle des embrocations utilisées par les masseurs. Une odeur insinuante qui ne convenait pas au cadre, cuirs précieux et moquette épaisse. Les loges des stars qui se produisaient au *Purple Heart* avaient été transformées, pour l'occasion, en vestiaires-salles de massage pour boxeurs poids lourds. Devant la porte de Burt Clyde, défendue par son manager, se pressaient journalistes et photographes. Devant la porte du challenger, en revanche, c'était le calme plat.

Art frappa deux coups secs. Un homme glabre, qui ressemblait bien plus à un notaire qu'à un manager, ouvrit et reconnut le journaliste.

— Superbe combat! s'exclama celui-ci. Le champion est visible?

— Qui est-ce? fit une voix métallique qui

couvrait le bruit des claques qu'administrait le masseur à son poulain.

— Art Frohlich de *Voice!* Avec des admiratrices...

—O.K, qu'ils entrent...

Le boxeur, allongé sur la table de massage, se redressa à leur entrée. Il posa sur Belle un curieux regard dénué d'expression, et détourna aussitôt la tête. A part sa musculature, il ne ressemblait en rien à un boxeur professionnel. Il avait un visage émacié aux traits parfaitement réguliers. Pas la moindre trace de coups reçus lors d'autres combats. La serviette-éponge nouée autour de ses reins avait un peu glissée et Belle aperçut soudain, très distinctement, une fine cicatrice qui barrait le bas-ventre du champion, à la limite du pubis.

En découvrant cette cicatrice, elle eut bien du mal à ne pas trahir son trouble. Ainsi, ce qu'elle avait subodoré durant tout le combat était une réalité. Cela prouvait une fois encore qu'ils étaient partout, que leur nombre ne cessait d'augmenter, qu'ils s'infiltraient peu à peu dans tous les milieux pour y accomplir leur lent et subtil travail de sape.

— Vous avez été extraordinaire, Ted, déclara le journaliste. Dans mon papier je dirai ce que je pense, à savoir que Clyde, le super-champion, était à votre portée!

Stoppart avait enfilé un peignoir d'une sobrié-

té inhabituelle pour un boxeur, mais qui portait, selon l'usage, son nom en lettres géantes dans le dos. Il s'était assis sur la table de massage, jambes ballantes ; Belle en eut la certitude, il se forçait pour donner l'image d'un poids lourd qui venait de se battre pour un titre mondial. Son regard allait du journaliste à Renée Burns. Il évitait de regarder Belle. Son instinct, infaillible, l'avait prévenu. Il se tourna vers elle, brusquement :

— On se connaît, non ?

Elle le connaissait parfaitement, lui et les autres.

— Non, répondit-elle, je ne vous avais jamais vu boxer...

Le manager à figure de juriste chuchota quelques mots à l'oreille du boxeur qui acquiesça.

— O.K...

Il tendit la main à Belle.

— Vous assisterez à mon prochain combat ?

— Je ne manquerais ça sous aucun prétexte.

— Vous êtes sûre de ne l'avoir jamais rencontré ? demanda Art Frohlich, une fois que la porte de la loge se fût refermée.

— Jamais, murmura Belle.

— Et maintenant, dit Renée Burns, si tu nous présentais le champion du monde ?

La porte était grande ouverte et la foule débordait jusque dans le couloir. Burt Clyde ma-

nifestait un entrain un peu artificiel. On sablait le champagne. L'odeur d'embrocation se mêlait à celle d'une eau de toilette très coûteuse et entêtante. Le colosse noir dominait d'une demi-tête l'assistance. Il aperçut Art Frohlich et s'écria :

— Tu n'as pas vu Nancy?

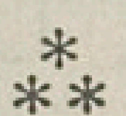
Le journaliste se fraya un chemin jusqu'à Clyde, entraînant les deux filles dans on sillage.

— Pas ce soir, Burt...

Le boxeur paraissait contrarié. Un gosse boudeur.

— Je n'y comprends rien...

— Nancy, c'est sa sœur. Il l'adore, souffla Frohlich à l'oreille de Belle.



Nancy Clyde était une très jolie fille, beaucoup plus claire de peau que son frère. Elle était un peu mannequin avec de vagues ambitions d'actrice, mais elle était surtout Nancy Clyde, la sœur du champion. Une position enviable qui lui enlevait tout souci d'ordre pécuniaire. La place qui lui avait été réservée au bord du ring était restée inoccupée durant toute la soirée, ce qui expliquait la mauvaise humeur de Burt.

Elle avait pourtant suivi le combat de bout en bout, assise devant un récepteur de télévision à grand écran au dernier étage du *Purple Heart*, dans les appartements privés d'un dénommé

Allister, vice-président de la société anonyme propriétaire de l'hôtel-casino et d'une demi-douzaine d'autres établissements du même genre à Las Vegas et ailleurs. Cet homme, Allister, un handicapé condamné à vivre dans un fauteuil roulant, avait connu Nancy Clyde par télévision interposée. Il ne ratait aucun combat du champion du monde et les journalistes ne manquaient jamais l'occasion de montrer aux téléspectateurs la sœur de Burt Clyde, son fétiche en quelque sorte. A une époque où, pour beaucoup, la vie familiale n'avait plus guère de signification, cet attachement d'un frère pour sa sœur faisait vibrer la corde sensible chez bien des gens. Allister était tout simplement tombé amoureux de Nancy. La jeune fille, dans un premier temps, avait été flattée par ses hommages, car Allister aurait pu, s'il avait voulu, se payer les plus belles filles de Las Vegas qui travaillaient au *Purple Heart,* dansant et chantant dans les revues les plus prestigieuses du monde. Elles venaient de partout, d'Europe ou d'Asie, et elles étaient ce qu'on pouvait trouver de plus sexy sur la planète.

Mais Allister avait jeté son dévolu sur Nancy Clyde.

Il avait conçu le projet de la séduire, malgré ce que cela avait d'incroyable, car Allister était une aberration de la nature : un homme sans bras ni jambes, avec une étrange tête faite d'une ma-

tière translucide. En réalité, il ne s'appelait pas vraiment Allister. Et ses fonctions de vice-président du *Purple Heart* étaient purement honorifiques.

Après la fin du combat, Allister, dans son fauteuil, avait tourné la tête et posé les yeux sur Nancy. Il avait des yeux d'une extraordinaire beauté et la jeune fille défaillait chaque fois qu'il la contemplait ainsi. Il y avait dans ce regard profond, lumineux, une sorte d'éclat féroce qui la bouleversait.

— Vous aviez tort de vous inquiéter, Nancy, il a remporté la victoire aux points. Je vous l'avais promis, n'est-ce pas?

Il la fixait de ses pupilles dilatées et la jeune fille se demandait s'il possédait vraiment le pouvoir de conserver à Burt Clyde son titre de champion du monde.

— C'est vrai, vous me l'aviez promis, murmura-t-elle.

— Venez près de moi...

Subjuguée, elle se leva et s'approcha du fauteuil roulant. Elle avait l'impression que plus rien n'existait, hormis ce regard brûlant. La couverture en mohair léger qui couvrait l'homme-tronc s'était déplacée et révélait un torse d'athlète, pareil à celui d'une statue brisée. Il avait l'apparence du marbre poli, sans le moindre soupçon de système pileux. Les bras étaient sectionnés à la hauteur du deltoïde, mais aucune trace d'amputation n'était visible.

— Je suis horrible, n'est-ce pas? murmura Allister.

— Mais non. Vous... vous êtes très beau!

Elle était sincère. Fascinée.

— Vous êtes une fille merveilleuse, Nancy Clyde...

Il avait une voix chaude, vibrante.

— En vérité, dit-il dans un souffle, même sans bras et sans jambes, je suis un homme comme un autre, capable d'aimer une femme et de la rendre heureuse...

Le jeune fille était comme clouée sur place, incapable de bouger. Cette chose pitoyable dans son fauteuil roulant la tenait sous son emprise. Ses yeux la déshabillaient mieux que des mains d'homme. Elle frissonnait. Elle lisait dans ses yeux une passion qu'il mimait en grand artiste ; intérieurement, en effet, il riait aux éclats. S'il arrivait à ses fins, il n'osait imaginer la figure de ceux qui le considéraient comme un simple donneur de sperme. On le soignait, le bichonnait, on cédait au moindre de ses caprices, on le berçait de vagues promesses. En attendant, il n'était qu'un objet rare et infiniment précieux qu'on déplaçait d'un endroit à l'autre selon une volonté supérieure. Il s'était mis en tête de leur montrer qu'il était capable de concevoir un projet et de le mener à son terme. Un projet qui, il le savait, était très important pour leur maître à tous.

Nancy Clyde recula d'un pas.
— Mon frère… Il va se poser des questions…
— Vous retournez dans l'est avec lui ?
— Oui, bien sûr.
— Quand vous reverrai-je, Nancy ?
— Je… je ne sais pas.
— Vous viendrez me visiter à New York ?
— Naturellement.
— Vous me le promettez ?
— Je vous le promets.

Elle avait déjà gagné la porte de la chambre-bureau d'où l'on découvrait une partie de Las Vegas et sa folle débauche de lumières. Soudain, elle revint sur ses pas. Elle se pencha sur la créature, immobile dans son fauteuil roulant. Avec une infinie douceur, elle embrassa le torse nu, si atrocement mutilé, de celui qui ne se nommait pas Allister.

Quelques secondes plus tard, elle avait quitté la pièce, laissant derrière elle un soupçon de parfum à la citronnelle, une odeur saine et sportive que la créature humait en connaisseur. Il était certain à présent qu'au moment où il le jugerait opportun, la sœur du champion du monde tomberait contre sa mâle poitrine. Il n'avait jamais douté de son pouvoir sur les femmes. Il avait déjà eu l'occasion de l'exercer…

*
**

Burt Clyde retrouva son sourire au moment où Nancy apparut sur le seuil de la loge-vestiaire. Elle se jeta dans ses bras:

— J'ai tout vu, Burt, à la télé! Tu as été formidable!

Et ils s'écrièrent en chœur:

— Comme d'habitude!

Puis ils éclatèrent de rire. Le rire de Clyde était un peu forcé, et Belle observait la jeune fille qui ne pouvait détacher son regard de l'arcade sourcilière tuméfiée de son frère. Belle Des Beaux les trouvait sympathiques, tous les deux. Elle savait à présent que Stoppart, l'inconnu, aurait pu gagner le combat. Il avait dû recevoir l'ordre de ne pas ravir son titre au champion du monde. Qui donc avait la possibilité de donner un tel ordre et d'être obéi à la lettre?

— Je n'en sais rien, dit Art Frohlich, quand elle lui posa la question. Je ne sais même pas qui est Ted Stoppart, et pourtant je suis censé connaître la boxe et les boxeurs!

Burt Clyde avait insisté pour inviter le journaliste, Belle et Renée Burns à sa table, dans le plus élégant des cinq restaurants du *Purple Heart*. Le champagne français coulait à flots. Belle était assise en face du champion et de sa sœur qui discutaient à mi-voix.

— Je n'aime pas cet avorton! déclara Burt Clyde, élevant le ton, et tu aurais dû me prévenir

que tu allais regarder le combat dans son appartement !

— Ne sois pas ridicule, Burt. C'est un type remarquable et tu devrais manifester un peu plus de charité chrétienne vis-à-vis d'un homme cloué dans un fauteuil roulant...

Le colosse baissa la tête comme un gosse qu'on réprimande.

— N'empêche que je ne l'aime pas. Il a une façon de te regarder...

— De qui parlent-ils ? demanda Belle à Art Frohlich.

— De l'homme qui représente les organisateurs du combat, un certain Allister...

Autour d'eux, on riait et s'exclamait, on buvait sec. C'était l'entourage habituel d'un champion du monde, jeune, riche et célèbre. Une assemblée hétéroclite.

— Je crois savoir qui est Ted Stoppart, murmura Belle.

Le journaliste posa sur elle son regard ingénu. Il ne payait pas de mine, mais il plaisait à Belle.

— Vous m'intéressez de plus en plus, dit-il.

— C'est une longue histoire et, si je vous la racontais, vous ne me prendriez sans doute pour une folle...

Art Frohlich s'apprêtait à répondre, mais le ton de la discussion entre le frère et la sœur venait de monter d'un cran.

— Je t'interdis de le revoir ! criait Burt.

Nancy s'était dressée.

— Tu n'as rien à m'interdire ! Je suis libre !

Elle jeta sa serviette sur la table, hors d'elle. Le boxeur voulut la forcer à se rasseoir, mais elle se dégagea d'un geste brusque.

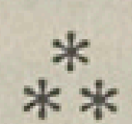
— Où vas-tu ?

— Je rentre à New York ! Mais avant, je vais te dire quelque chose, Burt Clyde : ta victoire de ce soir, tu la dois sûrement à ton talent, mais aussi, et en grande partie, à cet avorton, comme tu l'appelles !

Après ces paroles énigmatiques, elle quitta la table dans un silence de mort.

— Reviens ! hurla le champion du monde.

Elle sortit sans se retourner.



La route reliant Las Vegas à Los Angeles, tracée à travers le désert, était toute droite. Renée Burns, qui aimait la compétition automobile autant que la boxe, pouvait y donner libre cours à son goût de la vitesse. Elle conduisait un puissant véhicule à quatre roues motrices, silencieux et confortable, pareil à une bulle avec ses vitres teintées qui reliaient le pare-brise aux feux arrière...

Le souper au *Purple Heart* s'était achevé en queue de poisson après le départ de Nancy Clyde en larmes ; Belle avait cru comprendre que le frère et la sœur se disputaient souvent, cela faisait partie de leur légende.

Elle avait hâte de rentrer chez elle, à Malibu ; et Art Frohlich, quant à lui, devait prendre à l'aube un avion pour New York. Assis à côté de Renée sur la banquette avant, ils contemplaient le désert blanc et fantomatique sous le lune. Il était deux heures du matin, pourtant aucun d'eux n'avait sommeil. Art Frohlich, comme un coq en pâte, était installé entre les deux filles qui se ressemblaient si peu. Belle avait essayé de lui faire comprendre comment Ted Stoppart, un boxeur jusqu'alors inconnu, avait pu, en se jouant, tenir tête au champion du monde des poids lourds.

— Vous savez qui est Jason Zède ? avait-elle demandé au journaliste.

— Tout le monde connaît son nom, mais personne ne l'a jamais vu. Je vous signale que le *Purple Heart* lui appartient !

— Voilà qui explique bien des choses, murmura Belle.

Art Frohlich, comme tant d'autres, risquait de hausser les épaules, de prendre pour une illuminée ou pire. Etait-il capable de réaliser que le grand dessein du milliardaire représentait une menace pour l'humanité entière ?

— J'ai compris en découvrant la cicatrice de Ted Stoppart qu'il appartenait à la famille !

— La famille… ?

— Depuis près d'un demi-siècle, depuis les années cinquante, Jason Zède s'intéresse aux

problèmes de l'insémination artificielle. Il a placé à la tête des Fondations Zède une équipe d'éminents biologistes et gynécologues, et généré avec son propre sperme une race d'hommes et de femmes merveilleusement beaux et d'une intelligence supérieure...

— Un père de famille nombreuse, somme toute, rétorqua le petit journaliste.

Belle se tourna vers lui et le regarda. Le jeune homme eut l'impression que ce regard, d'un éclat inouï, prenait possession de sa personne. La voix de Belle semblait venir d'ailleurs, comme désincarnée.

— Etrange père, dit-elle, étrange famille. J.Z. et les siens saisiront, tôt ou tard, les rênes du pouvoir. Ici, en Amérique, et partout où il existe des Fondations Zède. Les produits conçus avec le sperme de Jason Zède s'infiltrent progressivement dans toutes les couches de la société humaine, dans tous les milieux. Ce soir, pour la première fois, vous avez vu un boxeur appartenant à la famille ; il a fait semblant de perdre face au champion du monde, mais demain, il gagnera, monsieur Frohlich...

— Vous pouvez m'appeler Art, murmura-t-il.

A cinq heures du matin, Los Angeles, grandiose et sinistre, se réveillait à peine. On n'avait jamais trouvé moyen de débarrasser la mégalo-

pole de cette brume sulfureuse et malodorante qui l'enveloppait parfois comme un linceul. Sur les *freeways,* à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, des camions gigantesques, tous phares allumés, se traînaient comme des chenilles lumineuses.

Belle avait beaucoup parlé. Elle se demandait jusqu'à quel point le jeune homme assis à côté d'elle avait réellement pris au sérieux ce qu'elle lui avait révélé au sujet de J.Z. et de la famille. Art Frohlich était un esprit sceptique, parfois caustique, mais il savait très bien faire la part du vrai et du faux. Et il avait la certitude que cette nuit compterait dans sa vie. Une date.

— Je te ramène chez toi, à Malibu, dit Renée Burns à Belle.

Pendant tout le trajet, elle n'avait pas ouvert la bouche. Elle était l'une des rares personnes au monde à connaître la vérité. Elle avait compris que Belle, qui ne se confiait jamais à personne, avait initié le journaliste dans un but bien précis.

— Vous m'avez fourni la matière d'une série d'articles explosifs qui risquent de faire doubler le tirage de *Voice*! déclara celui-ci.

— Ils ne paraîtront jamais...

— Pourquoi?

Belle le fixa de ses yeux aux pupilles dilatées.

— D'autres ont essayé avant vous. Jason Zède s'est toujours débrouillé pour les museler. Ceux qu'il n'a pas réussi à acheter, il les a fait assassiner!

Renée Burns quitta l'autoroute et s'engagea sur une voie déserte menant vers l'océan. Comme par miracle, le fog se dissipa, l'air devint limpide et léger. Tout au bout, c'était Malibu.

La maison de Belle était en bordure de la plage. Au-dessus du Pacifique, immobile ce jour-là, la lune n'était plus qu'un disque très pâle dans le ciel matinal qui se teintait de rouge à l'horizon. Les murs étaient crépis à la chaux, le sol dallé de tommettes rouges, les meubles provençaux. Un feu de bois odorant se mourait dans la grande cheminée. La maison de Belle, c'était un coin du midi de la France. Elle l'avait héritée de sa mère, le seul amour de Jason Zède...

Art Frohlich s'était installé dans un vaste canapé en chintz, tandis que Renée suivait son amie dans la cuisine. Lorsque les deux jeunes femmes regagnèrent le salon, qui occupait tout le rez-de-chaussée et d'où l'on entendait la mer, le journaliste s'était endormi. Il paraissait si désarmé qu'il en était attendrissant.

— Je regrette de lui avoir parlé, dit Belle à Renée. Je ne sais pas ce qui m'a prise. Il m'inspirait confiance et je le crois très intelligent...

— Il l'est, affirma la sociologue. Par ailleurs, je le soupçonne de chercher une cause exaltante à laquelle se vouer. Sauver l'humanité, c'est tout à fait dans ses cordes!

Belle s'approcha du canapé.
— On dirait un gosse…
— Ton café va refroidir, remarqua Renée qui perdait rarement le nord.
Elle tenait sa tasse avec beaucoup de grâce, et personne ne se serait douté que, quelques années auparavant, elle s'appelait encore René Burns. Un jeune homme alors fiancé à une fille de la meilleure société de Boston…
— Je te le laisse? demanda-t-elle en lui désignant Art Frohlich.
— Je le conduirai moi-même à l'aéroport international de L.A., dit Belle
Renée se leva et ôta de sa jupe en lin quelques miettes des croissants que la maison « Fauchon-USA » livrait à domicile chez les résidents snobs de Malibu. Belle en avait toujours dans son congélateur. La vieille Europe, et cela faisait son charme, s'accrochait encore à certaines traditions désuètes, alimentaires et autres, qu'elle exportait avec succès dans les autres parties du monde.
Après le départ de Renée, Belle alla dans sa chambre où elle prit une couverture qu'elle étendit sur le journaliste couché en chien de fusil sur le canapé. Ensuite, comme tous les matins, elle s'apprêta à gagner la plage privée pour piquer une tête dans la mer. Elle se reconstituait en nageant. A pareille heure, personne à Malibu, où l'on se couchait tard, n'était encore de-

bout. Belle retira sa ceinture faite de pierres précieuses, et sa robe blanche.

Art Frohlich ne dormait pas vraiment. Il somnolait. Lorsque Belle était revenue avec sa couverture, il avait entrouvert les yeux pour les refermer aussitôt. Il vivait à présent un moment unique : il observait Belle Des Beaux qui allait et venait, vêtue en tout et pour tout d'un slip minuscule. Il n'avait jamais vu une fille aussi parfaitement proportionnée. Presque irréelle. Et un détail le bouleversa : à la limite du pubis, lui barrant le bas-ventre, Belle avait une longue et fine cicatrice, celle qui caractérisait les produits générés avec la semence de Jason Zède.



Les membres de l'*Excalibur*, l'un des clubs les plus huppés d'Angleterre, avaient tenu à suivre la retransmission par satellite du match, ne fût-ce que pour le plaisir de voir le champion en titre danser autour de son challenger. Avec le décalage horaire, alors qu'à Las Vegas la vie nocturne battait déjà son plein, à Londres, c'était l'heure du lunch. Dans ces occasions-là, le personnel stylé du club servait aux fervents du noble art un en-cas généreusement arrosé d'un vieux bordeaux, celui que préférait la princesse Mary-Adèle, petite-fille de la reine et membre du comité directeur de l'*Excalibur*.

Maître Charles Wintrop, l'avocat internatio-

nal, croyait connaître d'avance l'issue du combat. Il regardait distraitement l'écran tout en savourant un saumon froid, fumé au bois d'aulne et relevé par un léger trait de poivre vert. Il ne put réprimer un sourire au moment où Stoppart, de façon inattendue, ouvrit l'arcade sourcilière du champion. Ce n'était que le début, pensait-il. A sa grande surprise, rien d'autre n'arriva. Le champion du monde conservait son titre et Stoppart paraissait aussi frais qu'au début du combat. L'avocat faillit s'étrangler avec une arête. Il reprenait à peine son souffle, lorsque le maître d'hôtel lui apporta un téléphone sans fil.

— Pour vous, maître. Urgent, paraît-il...

A l'autre bout du fil une voix de baryton, mélodieuse et caressante. Une voix reconnaissable entre toutes. Et d'une douceur qui ne présageait rien de bon.

— Vous avez vu ce que je viens de voir, Charles ?

— Oui, monsieur...

— Vous avez une explication ?

— Aucune.

— Faites en sorte de savoir ce qui s'est passé, que nous puissions en tirer les conclusions qui s'imposent !

— Comptez sur moi, monsieur...

Jason Zède avait déjà interrompu la communication. L'avocat fut incapable d'avaler la moindre bouchée. Il but une gorgée de vin,

auquel il trouva mauvais goût. Wintrop appela en suite un numéro à Las Vegas, dans le Nevada. Une voix impersonnelle lui apprit que M. Allister avait exigé qu'on ne le dérangeât pas, sous aucun prétexte.

— Mon nom est Wintrop et je vous appelle de Londres. Passez-moi Allister!

— Je suis désolée, monsieur, je ne peux en aucun cas enfreindre les ordres...

L'avocat coupa d'un geste rageur. Il était hors de lui. Jamais une chose pareille ne s'était produite. Jamais. Les Projet A, au fond de leur fauteuil roulant, menaient une existence contemplative de princes consorts. On ne leur refusait rien. Ils étaient l'arme secrète de Jason Zède, des produits en apparence ratés, mais disposant d'un fantastique avantage sur tous les autres produits: leur sperme possédait exactement les mêmes propriétés que celui du grand géniteur, Jason Zède. Les mères porteuses, fécondées avec leur semence, donnaient le jour à des produits d'élite. Ceux-ci, en revanche, atteints sans exception de tératozoospermie, étaient incapables de procréer. C'est ce qui expliquait leur haine à l'égard des humains ordinaires, susceptibles d'engendrer des enfants à leur image...

Maître Wintrop était l'avocat conseil de Jason Zède, son unique client. Mais un client d'une envergure telle que l'avocat aurait été dans l'im-

possibilité de se consacrer à autre chose qu'aux affaires planétaires du milliardaire et aux produits issus de sa semence. Il était aussi le seul homme au monde ayant la possibilité de rencontrer J.Z., mieux protégé qu'un chef d'Etat, mais qui ne se montrait jamais en public.

Le portier de l'*Excalibur* avait appelé un taxi. Wintrop lança au chauffeur une adresse dans Berkeley Square où Jason Zède, lorsqu'il était à Londres, habitait un superbe manoir, l'une des nombreuses résidences qu'il possédait dans le monde. J.Z. disposait même d'une propriété en Union soviétique, mais personne ne savait dans quelle partie de ce vaste empire il avait fait édifier sa datcha.

— ...Je vous avais prévenu : nous courions un risque en confiant certaines responsabilités à un Projet A !

— Quelles responsabilités, Charles ?

Le cabinet de travail de Jason Zède ressemblait à la salle d'un musée où s'accumulaient des trésors artistiques achetés à prix d'or dans toutes les ventes du monde pour le seul plaisir d'en priver les éventuels visiteurs d'un vrai musée. Quand, devant J.Z., on parlait du génie de l'homme, le milliardaire grinçait des dents. Il ne le supportait pas. Dans son esprit, l'humanité tout entière était à l'agonie, elle avait fait son temps. Le troisième millénaire verrait ceux de la

famille gouverner le monde. Ce qui resterait alors de l'espèce humaine servirait de main-d'œuvre peu coûteuse. La faim et les épidémies les décimeraient de façon définitive par la suite.

— Quelles responsabilités? répéta Jason Zède.

Tout comme celui qui se faisait appeler Allister, J.Z. se déplaçait dans une chaise roulante qu'il manœuvrait à la voix. Sans bras ni jambes, Jason Zède n'était qu'un cerveau et un sexe. Et ceux qu'il avait baptisés Projet A, conçus avec son sperme, lui ressemblaient. C'étaient, comme lui, des hommes-troncs. Il n'en existait que très peu dans le monde. Le dernier, dont la mère porteuse avait été une cavalière fameuse, Lady Charteris, était né en Angleterre dans les Sussex. Il y en avait un en France, un autre en Union soviétique. Allister était le Projet A américain.

— Il est tout de même vice-président de la *Purple Heart,* murmura l'avocat.

— Il n'est rien du tout! trancha J.Z. Vous savez comme moi, Charles, que derrière ce titre il n'y a que du vide. C'est vous qui avez eu l'idée de lui confier l'organisation du championnat du monde des poids lourds!

Le milliardaire posa sur l'avocat son regard extraordinairement brillant. Dans ce visage entièrement refait par la chirurgie plastique, seuls les yeux étaient vivants. Ils reflétaient une intel-

ligence prodigieuse et la plus extrême méchanceté.

— Il s'ennuyait à mourir, expliqua Wintrop, il ruait dans les brancards, si vous m'autorisez cette expression. C'était la première fois que nous nous trouvions devant un Projet A qui ne se contentait pas de son rôle de donneur de sperme. Je pensais que l'organisation de ce championnat du monde lui procurerait l'illusion de détenir une parcelle de pouvoir. Il avait ainsi l'occasion de jongler avec quelques millions de dollars. Les Projet A, vous le savez, sont d'éternels enfants !

J.Z. ne quittait pas des yeux son âme damnée, le tuteur légal des centaines de produits disséminés à travers le monde.

— Nous nous sommes trompés, vous et moi, sur la personnalité d'Allister. Il devait sélectionner parmi nos produits d'élite celui qui ferait un champion du monde crédible. Il a choisi Ted Stoppart, un choix judicieux. Ce qui n'était pas prévisible, c'est l'usage que ferait Allister du pouvoir que nous lui avions délégué. Contrevenant aux consignes reçues, Allister a tout simplement demandé à Stoppart de *perdre* aux points, alors qu'il devait *gagner* par k.-o. technique ! Incroyable, je l'avoue. Et Stoppart, programmé pour obéir, a obéi à la lettre au « vice-président » ! De quoi mourir de rire...

— Mais pourquoi ? Pourquoi ? se désespéra l'avocat.

— J'aimerais le savoir, murmura Jason Zède, et je compte sur vous pour éclaircir cette affaire complexe…

Ce n'était pas un vœu pieux. C'était un ordre.

CHAPITRE II

MACHINE INFERNALE A TRAITEMENT DE TEXTE

L'avion d'Art Frohlich décollait à neuf heures.

Le journaliste fut reconnaissant à Belle de s'être chaussée de mocassins, ce qui le faisait paraître un peu moins petit à côté d'elle. Il ignorait que Belle portait toujours des mocassins, des vieux pantalons et des Tee-shirts qui moulaient de façon provocante ses seins de déesse. Ce qui paraissait miraculeux à ce jeune homme, c'était leur rencontre. Elle lui avait révélé l'existence de la famille et le grand dessein de Jason Zède. Elle lui avait appris que Ted Stoppart appartenait à la famille et que, comme tous les produits, il portait une marque distinctive, une longue et fine cicatrice au bas-ventre. Et il avait découvert que Belle avait la même marque, au même endroit...

Il se posait bien sûr beaucoup de questions,

mais en tant qu'historien du quotidien, il se fiait au temps pour lui apporter les réponses.

Au moment où une voix déshumanisée invitait les voyageurs pour New York à gagner la piste d'embarquement, il se tourna vers Belle :

— Vous avez raison. Si je propose une série d'articles à mon rédacteur en chef, il dira d'abord « oui » et « non » ensuite, parce que Jason Zède est un trop gros poisson. Vous ne savez pas ce que je vais faire? Un livre!

Il profita de la surprise causée par ses paroles pour embrasser Belle sur la joue. Puis il s'enfuit, rose de confusion.

Belle n'y avait jamais pensé. Une décennie s'était écoulée depuis qu'un écrivain britannique s'était attaqué à l'une des religions pratiquées dans le monde par des millions de fidèles. Le chef d'un Etat totalitaire en perte de vitesse avait eu alors l'idée de condamner à mort l'auteur d'un ouvrage qu'il considérait comme une insulte à sa foi. Des tueurs fanatisés avaient été dépêchés partout où l'écrivain était susceptible de se cacher. Ils ne l'avaient jamais trouvé. Sans doute avait-il changé de visage et d'identité.

Un journaliste américain, assez téméraire pour publier la véritable histoire de Jason Zède, courrait autant de risque sinon plus. Car J.Z. ne lâchait jamais sa proie. Il l'avait prouvé dans le passé. A première vue, Art Frohlich ne paraissait pas de taille à affronter les dangers d'une

telle entreprise. Mais Belle savait d'expérience que, parfois, les timides, les timorés ou les ingénus font preuve d'une force singulière. En même temps, elle estimait de son devoir d'empêcher ce garçon de réaliser un projet qui ferait de lui un paria, un homme traqué. La solution s'imposait à son esprit: c'était elle qui signerait le livre! Elle épargnerait ainsi à Art Frohlich le sort que d'autres avaient connu avant lui...

*
**

Il était midi, heure locale, lorsque le journaliste apparut dans la salle de rédaction de *Voice*. Il y régnait un vacarme assourdissant, entre le bruit des ordinateurs et les vociférations des reporters, secrétaires de rédaction et autres rewriters. Frohlich se fraya un chemin à travers la salle enfumée pour gagner le réduit où il était censé pouvoir s'isoler. Au passage, il cueillit un exemplaire de la troisième édition du matin qu'on venait juste de monter. L'article qu'il avait téléphoné de Las Vegas occupait le bas de la première page: CLYDE INVAINCU, STOPPART A SUIVRE!

Le « bureau » d'Art Frohlich, cage modulable en aggloméré, était meublé d'une table supportant l'inévitable ordinateur. Un fauteuil en plastique moulé complétait l'installation plus que sommaire de cette cellule de travail. Le jeune homme détestait l'endroit, mais pour un *gra-*

duate en littérature il n'y avait guère de possibilités de gagner sa vie. C'était le journalisme ou la soupe populaire. Art devait s'estimer heureux d'avoir une situation et la considérer comme un éventuel tremplin vers les sommets... Il avait la sensation que sa rencontre avec Belle, à Las Vegas, allait lui offrir l'occasion de s'évader de sa cage vitrée et d'accomplir son destin.

— Art !

Myrtil Parrish avait entrouvert la porte. Intelligente et laide, elle se partageait entre le courrier du cœur et la rubrique culinaire.

Elle adorait Art Frohlich.

— Le champion a essayé de te joindre à plusieurs reprises !

— Clyde ?

— Lui-même. Tu dois le rappeler à Las Vegas...

Elle contemplait Art avec une sorte de gourmandise. Myrtil, disait-on dans la salle de rédaction, était une « affaire » au lit. Mais Art la soupçonnait d'avoir elle-même lancé ce bruit dans le but de se constituer un cheptel de mâles disponibles.

Le jeune homme composa aussitôt le numéro du *Purple Heart* où le champion du monde récupérait après son combat.

— Tu veux bien refermer la porte, Myrtil ?

Art, patiemment, franchit les différents barrages, depuis le secrétaire jusqu'au « conseiller technique », avant d'avoir Burt Clyde en ligne.

— Ecoute-moi, Art, déclara enfin celui-ci. Tu peux me rendre un service... C'est au sujet de Nancy.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Je... je n'ai aucune nouvelle. Elle a disparu.

— Elle n'est pas déjà rentrée à New York ?

— Si. Mais personne ne sait où elle est...

Art pensait qu'après tout Nancy Clyde était majeure et vaccinée, mais ce n'étaient pas des choses à dire au champion. Le débit de Clyde s'accélérait :

— Elle s'est entichée plus ou moins de ce type, Allister... Tu la connais : elle a un cœur gros comme ça ! Déjà, quand on était mômes et qu'on traînait à Harlem, dans la puanteur et la merde, sans rien à bouffer, elle torchait des morveux et rendait service aux vieux nègres...

— Quel rapport avec Allister ?

— Je te dis qu'il l'a entortillée ! Je la vois très bien pousser son fauteuil roulant dans Central Park ! Mais ce mec est une ordure, c'est moi qui te le dis...

— Qu'est-ce que je peux faire, Burt ?

— Retrouve-la-moi.

— Mais, Burt...

— J'ai essayé de voir Allister, on m'a répondu qu'il était parti pour New York ! Je te parie tout ce que tu veux que là où est cet avorton, tu trouveras Nancy ! Mais personne, bien entendu,

ne sait où il crèche... Toi, j'en suis sûr, tu le dégoteras. Je m'occuperai du reste, ne t'en fais pas. Retrouve-moi cet enfant de pute, c'est tout ce que je te demande...

— Je ferai de mon mieux, dit Art Frohlich, mais je ne te promets rien.

Il resta un moment pensif devant l'écran de son terminal. Il savait ce qu'il avait à faire : monter à l'étage supérieur et proposer une enquête à la mesure des ambitions d'Ulli Wassermann.

Le propriétaire de *Voice* n'avait débarqué de Munich que depuis quelques années, et ceci parce qu'il avait des intérêts considérables aux USA. Quand il avait acheté le journal, celui-ci périclitait. *Voice*, dans l'esprit de son propriétaire, devait d'abord servir à la défense des investissements financiers du groupe Wassermann de ce côté-ci de l'Atlantique. Un journal, moins coûteux tout de même qu'une chaîne de télévision, pouvait être une arme redoutable pour qui savait s'en servir. Très vite, Ulli s'était pris au jeu. A présent, il était en permanence terré au sommet du building de West Street, laissant à d'autres le soin de diriger les affaires du groupe Wassermann.

— Salut, Art ! dit Ulli, devenu plus américain que nature.

Le jeune homme savait qu'il devait sa place à

son nom à consonance germanique, davantage qu'à ses titres universitaires dont Ulli se fichait éperdument. Fils et petit-fils de brasseurs munichois, le propriétaire de *Voice* croyait encore aux autodidactes.

— Qu'est-ce qui t'amène, mon garçon?

Ulli était volontiers paternel avec ses jeunes collaborateurs. Il avait des cheveux de neige et le teint rose, un peu couperosé, malgré les soins de son dermatologue.

Art releva ses lunettes sur son front. Tassé dans un fauteuil en tapisserie d'Aubusson, il exposa en termes mesurés son projet.

— ...Une telle enquête, expliqua-t-il pour finir, est tout à fait dans la ligne du journal qui, en toutes circonstances, et selon votre volonté, s'est fait le défenseur des minorités. Le champion du monde, enfant du ruisseau devenu milliardaire, quelle locomotive pour véhiculer vos idées sur les vertus du travail, du sport et de la famille! Je vous signale au passage que Burt Clyde soutient financièrement l'African Methodist Episcopal Church!

— Très bien, très bien, dit Wassermann.

— Vous n'avez pas l'air convaincu, Ulli...

Le patron tenait à ce qu'on l'appelle par son prénom.

— Si, si. Mais en admettant que tu retrouves Nancy Clyde filant le parfait amour avec un godelureau, ça peut faire six lignes de la rubrique « Quoi de neuf? ». Et encore...

Art se pencha en avant :

— Je me suis mal expliqué, je crois. Le « godelureau » en question se déplace dans une petite voiture, c'est une pauvre chose infirme et Nancy Clyde une sainte de couleur prête à sacrifier sa jeunesse et sa beauté à... disons le mot : à un monstre !

Le propriétaire de *Voice* resta silencieux. Né après la Seconde Guerre mondiale, il avait dépassé la cinquantaine. Mais il lui restait comme un sentiment de culpabilité qui le poussait à clamer son horreur de tous les racismes. Et il était sincère. Art Frohlich connaissait bien cet aspect du personnage. Il comptait là-dessus pour obtenir le feu vert. Il fallait enfoncer le clou :

— Les Clyde, pour la communauté noire, mais aussi pour le monde, représentent une fabuleuse réussite. Burt a été le prototype du délinquant juvénile avant de découvrir la boxe. Le sport l'a régénéré, purifié.

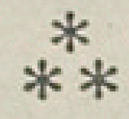
— Très bon, ça, murmura Wassermann. Très bon !

— Il a une seule passion dans la vie : sa jeune sœur qu'il a arrachée à la drogue et à la prostitution.

— Excellent, commenta le magnat.

— Par un juste retour des choses, Nancy Clyde, une âme charitable, au lieu de jouir de l'existence, veut se consacrer à cet homme nommé Allister...

Wassermann sursauta:
— Allister? Le vice-président des Pupple Heart Entreprises?
— Oui, en effet. Vous avouerez que nous avons là tous les ingrédients d'une histoire capable de faire grimper nos tirages. Qu'est-ce que vous décidez?
— Tu peux foncer. Mais tiens-moi au courant.
— Cela va de soi, rétorqua le jeune homme en se levant.
Et il ajouta, évoquant l'essentiel de sa démarche comme s'il s'agissait d'un détail sans importance:
— Il me faudra du temps pour mettre la main sur Nancy Clyde. Ne soyez pas étonné si vous ne me voyez pas souvent à mon bureau pendant toute cette période...
Wassermann avait la fâcheuse habitude de se livrer à des inspections quotidiennes dans la salle de rédaction et licenciait sans pitié les absentéistes. Art Frohlich avait enfin trouvé l'occasion de déserter sa cage de verre sans mettre en péril sa situation. Un grand merci aux Clyde!



Myrtil Parrish devait déjeuner avec sa mère. C'était une corvée, mais Myrtil était une brave fille qui savait écouter. Et sa mère, depuis qu'elle ne jouait plus la comédie, avait besoin de

parler, d'être écoutée et applaudie... Myrtil, quand elle allait voir Pola, marchait jusqu'à la station de métro de *City-Hall*. Huit blocks. Elle ne prenait des taxis que quand elle pouvait les justifier sur sa note de frais. Et elle n'avait pas peur dans le métro, convaincue que les filles laides y couraient moins de risques que les autres. On descendait l'escalier du métro avec la sensation qu'il vous menait tout droit en enfer. Une bouche monstrueuse et sale avalait des gens en majeure partie misérables se déplaçant soit au ralenti, soit en accéléré. Les vieux se traînaient, les jeunes, parfois sur des planches à roulettes, avançaient à toute allure, bousculant au passage une foule amorphe et résignée. Une écrasante majorité de gens de couleur empruntaient le métro de New York, univers sinistre où rien n'avait changé depuis si longtemps, même pas les rames couvertes de graffiti aux couleurs phosphorescentes.

Myrtil descendit à la station 23e Rue. Elle aimait bien se promener dans Chelsea où sa mère habitait depuis trente ans le même hôtel. Un bail, comme elle disait elle-même. C'était un très vieil immeuble d'une dizaine d'étages. Avec ses balcons en fer forgé, le *Palace* avait un aspect très digne, en totale contradiction avec sa réputation et l'odeur de souffre attachée à son nom. Toute une génération d'artistes, en partie oubliés, adeptes du pop'art des années soixante,

s'y étaient rassemblés pour nourrir des délires psychédéliques qui faisaient sourire aujourd'hui.

On prétendait que certains, peintres, musiciens ou écrivains, occupaient toujours une suite au *Palace* où ils vivaient avec leurs souvenirs et leurs fantasmes, parfois avec leur compagne ou leur compagnon d'antan. On ne les voyait quasiment jamais, mais on les disait assagis et même passablement momifiés. Myrtil Parrish se demandait parfois s'ils ne servaient pas d'alibi à la direction du *Palace* qui leur accordait des conditions tout à fait exceptionnelles pour conserver à l'hôtel sa drôle de renommée.

Il n'y avait jamais de chambre disponible au *Palace*.

Lorsque la nuit tombait, comme dans beaucoup de rues de New York, une sorte de vapeur s'échappait des plaques d'égout de la 23e Rue, particulièrement défectueuses dans ce quartier. Les voitures passaient sans arrêt sur ces plaques mal jointes, dans de grands claquements, et ce bruit rythmait la vie des clients du *Palace*.

Un taxi était arrêté devant l'hôtel. Au moment où Myrtil arrivait, une jeune fille chargée de paquets sortit de la voiture pour se diriger vers l'entrée du *Palace*. Elle paraissait pressée ; elle avait une silhouette de mannequin, le teint café au lait. Myrtil l'avait reconnue aussitôt: d'innombrables correspondants du courrier du cœur dont elle assumait la responsabilité étaient en effet amoureux de Nancy Clyde.

*
**

Il n'était que huit heures du matin à Londres, mais Charles Wintrop était déjà pendu au téléphone, tâchant de joindre sur le continent américain ceux qui étaient censés veiller sur la santé et la sécurité du seul Projet A disponible aux USA et qui avait poussé l'arrogance, entre autres faits d'armes, jusqu'à s'attribuer le nom de code « Allister », alors que personne ne lui en avait donné l'autorisation.

A Las Vegas, au *Purple Heart,* Wintrop avait réussi à trouver un responsable qui lui avait certifié que le vice-président avait quitté la côte Ouest pour se rendre sur la côte Est à bord de son avion particulier. L'avocat n'en crut pas ses oreilles : Projet A avait pour résidence assignée le dernier étage du *Purple Heart,* et il n'était pas question pour lui de se déplacer au gré de sa fantaisie. Cet avorton, pensa l'avocat, avait complètement perdu l'esprit, il était atteint de mégalomanie aiguë. Il était urgent de lui remettre les idées en place.

En désespoir de cause, il essaya de joindre le boxeur Ted Stoppart, celui qui aurait dû devenir champion du monde des poids lourds. La famille ne cessant de s'agrandir, il était difficile à Wintrop de tenir à jour les coordonnées de tous les produits conçus avec la semence de Jason Zède, tant en Europe qu'aux USA. Stoppart, avant de passer professionnel, boxait en amateur pour

l'université de Vassar où il poursuivait de brillantes études d'astrophysique. Son profil, à l'évidence, ne ressemblait pas à celui d'un boxeur ordinaire. Il vivait et s'entraînait à Long Island, près de New York, dans un patelin assez chic appelé East Hampton, au bord de l'océan. C'est là que Charles Wintrop le cueillit alors qu'il venait tout juste de rentrer, après ses exploits au *Purple Heart* de Las Vegas. L'avocat, persuadé que cet excellent produit n'avait fait que suivre les ordres reçus, en eût très vite la confirmation.

— Bonjour, monsieur, dit respectueusement le boxeur. J'espère que vous êtes satisfait...

— Très satisfait, mentit l'avocat, mais la prochaine fois il faudra décrocher le titre!

— Sans problème, monsieur. Hier soir, je me suis contenté d'obéir aux consignes. En artiste, si vous m'autorisez cet euphémisme...

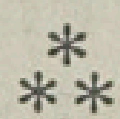
— Je te l'autorise. A propos, qui t'a demandé de perdre aux points?

— Allister. En votre nom, cela va de soi.

— Bien entendu, rétorqua Wintrop d'une voix blanche. (Et il ajouta d'un ton neutre:) A propos d'Allister, il n'est plus à Vegas. Tu n'as pas une idée de l'endroit où je pourrais le toucher?

— Certainement, monsieur. J'ai cru comprendre que le vice-président s'était rendu à New York peu après le combat. Vous le trouverez à l'endroit habituel...

L'avocat s'impatientait.
— C'est-à-dire ?
— Le *Palace*, à Chelsea...



Art Frohlich habitait un quartier épatant, vers la 77e Rue Ouest où des hôtels particuliers, vétustes et plus ou moins à l'abandon, avaient été repensés par des agents immobiliers qui avaient du nez. Ils avaient compté à juste titre sur les goûts rétro des jeunes générations et transformé ces bâtisses d'un autre âge en immeubles locatifs comportant uniquement des studios ou ce que l'on appelait des « deux pièces et demie » pour jeunes couples. Les prix pratiqués étaient exorbitants et la qualité des transformations opérées, tape-à-l'œil au possible, discutable.

Vivaient là des jeunes cadres aux dents longues, des artistes soutenus par leur famille, quelques modèles et call-girls, un échantillonnage amusant de ceux qui voulaient conquérir New York. Art Frohlich y disposait d'une pièce avec une haute fenêtre donnant sur la rue, parcelle de ce qui avait dû être jadis un vaste salon. Délimitées par des parois en plâtre, la cuisine minuscule, et la salle de bains, plus petite encore, diminuaient d'autant la place dont disposait Art dans son studio miniature. Le canapé était collé au bureau qui frôlait l'armoire et ainsi

de suite. Mais Art Frohlich s'y sentait chez lui, il y serait bien pour s'attaquer à son entreprise : le bouquin qui relaterait depuis son début l'histoire de la famille, créée de toutes pièces par l'un des hommes les plus mystérieux de cette fin du vingtième siècle, Jason Zède.

Art ne touchait plus terre. Non seulement il avait obtenu le feu vert d'Ulli Wassermann pour torcher une enquête dégoulinante de bons sentiments sur le roman d'amour de Nancy Clyde et d'un infirme cloué sur sa chaise roulante, mais il serait autorisé à travailler chez lui. Il ne ferait que des apparitions à la rédaction de *Voice*. Et il aurait, bien entendu, besoin de consulter en permanence la fille la plus exceptionnelle qu'il ait jamais rencontrée, une fille qui le troublait à plus d'un titre : Belle Des Beaux.

Il allait se préparer des œufs au plat, quand le téléphone sonna.

— Salut, dit une voix féminine, je t'appelle de chez ma mère...

— Ah, c'est toi, rétorqua Art, vaguement déçu, en reconnaissant la voix de Myrtil Parrish.

— Tu as pu parler au champion, à Las Vegas ?

— Ouais.

— Il avait l'air vachement énervé quand je l'ai eu au fil tout à l'heure...

— Mets-toi à sa place, Myrtil. Sa sœur l'a plaqué. Disparue après une dispute.

— Sans blague ?

— Il m'a demandé de la lui retrouver. Tu parles d'une corvée. Enfin, j'ai le feu vert d'Ulli...

— T'as besoin d'un coup de main ?

— Pas spécialement.

Nullement découragée, elle poursuivit :

— Par exemple, si tu m'invitais ce soir au *Haiphong Harbor*, sur West Broadway, je pourrais peut-être te dire dans quelle direction il faut chercher...

— C'est un canular ou quoi ?

— Pas du tout. Alors, à huit heures au *Haiphong* ?

***

Pola Parrish avait dépassé depuis longtemps le stade de la cuisine zen ou macrobiotique. Elle s'était reconvertie dans les années soixante-dix à la « nouvelle cuisine » d'origine française qui, aujourd'hui, paraissait aussi anachronique que l'extravagante l'héroïne du cinéma *underground*, disparu avec Andy Warhol qui en avait été l'apôtre.

Myrtil était assise en face de sa mère, sur un pouf recouvert de fourrure imitation léopard, comme les fauteuils et canapés. Entre elles, une table roulante avec du poisson cru, des légumes à la vapeur coupés en fines lamelles et d'autres friandises qui permettaient à Pola de conserver

une silhouette avenante alors qu'elle avait l'âge d'Ulli Wassermann, le patron de Myrtil. La suite de l'actrice au *Palace* ressemblait à un aquarium. Tout y était peint en vert, y compris le sol. Malgré les stores d'un vert glauque tirés en permanence, la diva *underground* arborait des lunettes noires, opaques, qu'elle ne quittait jamais. Une formidable chevelure teinte au henné, brisée au petit fer, tombait en désordre sur ses épaules nues et très blanches. Elle ne portait que du vert, assorti à celui des murs, du sol et des stores: minijupe tricotée, bustier montant et large ceinture vernie, grosses chaussettes aux pieds. Un détail devenu historique pour les initiés: ses longs doigts aux ongles laqués de vert s'échappaient de mitaines vertes, en fait des gants de ski coupés au milieu des doigts. Dernier détail et pas le moins surprenant: une seule boucle d'oreille, d'une longueur démesurée, représentant une grenouille au bout d'une chaînette, était nichée au creux de son épaule. Le corps de la grenouille était fait d'une turquoise cabochon sertie de brillants.

— Excuse-moi, Pola, dit Myrtil en raccrochant le téléphone antédiluvien considéré comme un objet d'art par certains. C'était professionnel...

Celle qui avait été l'inspiratrice de tant d'artistes, balayés ou usés par les modes, considérait sa fille comme l'objet d'art le plus insolite de ses

collections. Myrtil ne lui ressemblait en rien. C'était fascinant. Elle se demandait si elle aurait le courage, un jour, de lui parler de certaines choses. Mais en avait-elle le droit ? Elle demanda :

— Tu n'as vraiment besoin de rien ? interrogea-t-elle.

Myrtil n'avait jamais compris comme sa mère se débrouillait. Héroïne, en son temps, de films pour la plupart confidentiels, on la payait alors des clopinettes. Et il n'y avait dans la vie de Pola Parrish pas l'ombre d'un homme riche susceptible de l'entretenir. En apparence du moins.

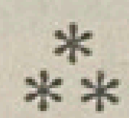
— Merci, Pola, tout va bien, dit la jeune fille en se levant. J'ai très bien déjeuné...

Elle embrassa sa mère. La grenouille, sur l'épaule nue, étincelait de tous ses feux.

— Et toi, Pola, pas de problèmes ?

— Je te répondrai par cette parole peu connue d'Andy Warhol : « *New Art is business* » !

C'était, à n'en pas douter, une parabole.



Belle était convaincue que le championnat du monde des poids lourds, volontairement perdu par Ted Stoppart, s'inscrivait dans une stratégie beaucoup plus importante, élaborée par Jason Zède. Mais dans quel but ? Belle ne pouvait se douter qu'il y avait un grain de sable nommé

Allister dans cette machinerie parfaitement huilée qu'était la famille. Nul n'était mieux placé que Belle Des Beaux pour découvrir et éventuellement déjouer les plans conçus par J.Z. dans le but de pénétrer tous les milieux de la société humaine qu'il voulait détruire. Cette fois, pourtant, elle était déconcertée. Autant que Jason Zède lui-même ou son âme damnée, l'avocat international Charles Wintrop. Les Projet A ne leur avaient jamais posé le moindre problème, même si certains se payaient parfois quelques fantaisies, comme celui qui était logé à la Maison des Monstres d'Euro-Disneyland, en France, qui avait séduit une jeune femme inspecteur de police ![1]

Il était neuf heures du soir à Malibu. Le ciel était encore clair, d'un bleu violacé, et Belle savourait le calme de sa maison qui lui apparaissait toujours comme un îlot de paix, hors du temps et loin des menaces qui pesaient sur les hommes à l'aube du troisième millénaire. La sonnerie du téléphone l'arracha à ses réflexions.

— Je ne vous réveille pas ? demanda Art Frohlich, oubliant que, s'il était minuit passé à New York, le matin ne tarderait plus à se lever à Los Angeles.

— Je ne dormais pas, répondit Belle.

Elle ne jugeait pas utile de révéler au jeune

1. Voir *Panique à la Banque de sperme.*

homme une particularité des produits conçus avec le sperme de Jason Zède : ils n'avaient pas besoin de sommeil.

Le journaliste lui apprit que le patron de son journal l'avait chargé d'une enquête sur les amours de Nancy Clyde, la sœur du champion du monde.

— J'ai promis à mon copain Burt de lui retrouver sa petite sœur sans savoir du tout comment j'allais m'y prendre. Eh bien, figurez-vous que je viens de dîner avec une fille du journal, une certaine Myrtil Parrish, qui a vu débarquer Nancy au *Palace*, à Chelsea. Le dénommé Allister, le type de Las Vegas, occupe un étage entier de l'hôtel. C'est lui, l'amoureux de Nancy, celui que le champion du monde appelle « l'avorton » ! Vous me suivez, Belle ?

— Allister, répéta Belle, Allister... Vous m'en avez parlé, je crois, au souper du *Purple Heart*. N'est-ce pas lui qui a organisé le combat Clyde-Stoppart ?

— Ouais. Je vais prévenir Burt que j'ai retrouvé sa sœur. Je compte écrire quelques articles qui feront verser des larmes dans les chaumières. J'intitulerai la série « Les Clyde au grand cœur ».

— Cet Allister, il est infirme, n'est-ce pas ?

— Affirmatif. Un pauvre mec cloué sur sa chaise roulante. Une créature pitoyable, sans bras ni jambes...

Belle ne l'écoutait plus. Elle regardait droit devant elle. Le doute n'était pas permis. Pourtant, il lui fallait une certitude.

— Vous l'avez vu, cet Allister ?

— Jamais. Il ne se montre pas, et on le comprend. Mais Burt Clyde l'a rencontré au moment de la signature de son contrat. Vingt millions de dollars pour affronter Stoppart, on croit rêver ! Et Burt m'a dit que cet Allister a une tête impossible. Elle semble modelée par un chirurgien plasticien dans un genre de matière synthétique !

Belle savait à présent qui était Allister. Mais c'était la première fois qu'un Projet A s'affublait d'un nom de code.

— Quand vous reverrai-je, Belle ?

— Ces jours-ci, à New York.

***

Les étages inférieurs du *Palace* apparaissaient comme des oasis de respectabilité. La moquette y était épaisse, les murs lambrissés, les éclairages discrets. Tout y respirait le luxe sans ostentation et le bon goût. Le changement, assez subtil, s'opérait à partir du quatrième où Pola Parrish occupait sa suite en vert. Elle possédait une collection d'objets et d'œuvres d'art de proportions telles que plusieurs « nanas », sculptures effrayantes qui avaient défrayé la chronique vingt-cinq ans plus tôt, avaient été expatriées dans le couloir.

En pleine nuit leur ombre gigantesque qui flanquait la porte des appartements de l'ex-diva avait de quoi terroriser ceux qui, par malheur, s'aventuraient au quatrième étage du *Palace*.

Il était une heure du matin. La porte laquée s'entrouvrit. Pola Parrish n'avait rien changé à la tenue qu'elle arborait pour déjeuner avec sa fille. La lumière rose des appliques murales du couloir se reflétait dans ses lunettes noires.

L'homme aux cheveux de neige, grand et massif, saisit la main de Pola et la porta à ses lèvres. Il posa un baiser furtif là où les mitaines s'arrêtaient.

— J'ai encore passé une soirée inoubliable...

Il ne savait plus où il en était. C'était chaque semaine la même chose. En arrivant au *Palace* (il y était connu, mais le personnel feignait d'ignorer qui il était) et poussant la porte flanquée des ces gorgones bariolées, M. Wassermann pénétrait dans le plus délicieux des enfers. Délices de la conversation avec cette déesse un peu fripée peut-être, mais rescapée avec éclat de ses vingt ans. Délices des sens quand Pola, d'un mouvement de reins incomparable, faisait glisser sa minijupe sur ses cuisses altières gainées de noir. Elle lui faisait oublier qu'il avait de la bedaine et le souffle court, elle le rajeunissait de trente ans. Mais c'était tout de même l'enfer: plaisirs clandestins, jouissances interdites par la faculté...

— Et Myrtil, questionna Pola alors qu'il s'éloignait, vous en êtes satisfait, au journal?

— Elle est parfaite.

Quelques instants plus tard, il hélait un taxi dans la 23e Rue où tourbillonnaient les vapeurs sulfureuses s'échappant des plaques d'égout. Ulli Wassermann se demanda, comme au début lorsqu'il était arrivé à New York, si Belzébuth n'habitait pas juste en dessous. Il donna au chauffeur son adresse près de Central Park, où son épouse, sachant que les dîners d'affaires ne se terminaient jamais avant deux heures du matin, regardait un vieux thriller des années quatre-vingts sur l'une des chaînes qui diffusaient des films jusqu'à l'aube.

*
**

Celui qui se faisait appeler Allister disposait en permanence du deuxième étage de l'hôtel *Palace*. C'était son pied-à-terre new-yorkais. Un personnel nombreux était mobilisé nuit et jour pour satisfaire ses moindres caprices, mais aussi pour aider dans les gestes de la vie quotidienne et intime une créature qui, comme son géniteur Jason Zède, n'était qu'un cerveau et un sexe. Ses infirmiers le suivaient partout, le portaient, comme on porte un nouveau-né, de son fauteuil roulant à son lit. Payés à prix d'or pour jouer les nounous et les gardes du corps, ils étaient aveugles et muets.

Le projet qu'avait conçu Allister, c'était de les remplacer par une femme qui l'adorerait. Et, dans son esprit, cette femme ne pouvait être que Nancy Clyde. La veille à Las Vegas, il avait désobéi aux ordres de J.Z., soit, mais il était sûr de lui, attendant avec sérénité le moment où il devrait rendre des comptes. De toute manière, il était invulnérable en tant que Projet A.

Il n'avait pas été surpris de voir Nancy débarquer au *Palace* plus rapidement encore que prévu dans ses calculs. Elle s'était disputée avec son frère et, au lieu de rentrer chez eux, dans leur maison de style colonial entourée de camélias roses, sur Edgecombe Avenue, à Harlem, Nancy s'était offert le luxe d'arriver au *Palace* sans bagages.

« — Ça lui apprendra... » avait-elle dit, parlant de Burt.

Allister trouvait du sel à la situation. Il imaginait cette grosse brute de Clyde, fulminant de rage, parcourant New York au volant de sa vieille Cadillac rose pour essayer de retrouver sa sœur !

Au moment où, deux étages plus haut, M. Wassermann prenait congé de Pola Parrish pour regagner sa résidence, Allister était adossé à ses oreillers. Toute sa personne aurait tenu dans un berceau, un panier à linge ou un tiroir de commode. Sa chevelure d'un noir de jais se détachait sur la blancheur immaculée des taies,

dans le lit immense qu'il avait l'intention de partager avec celle qui était assise en face de lui, subjuguée par sa personnalité peu ordinaire et par son regard halluciné, aux pupilles dilatées.

Nancy Clyde était vêtue d'un déshabillé parme qui mettait en valeur sa peau café au lait, mais qui n'avait rien de provocant en soi. Allister lui avait demandé de venir bavarder avec lui.

— Je suis entre vos mains, dit l'homme-tronc. Au propre et au figuré. Vous n'avez rien à craindre de moi, j'ai tout à redouter de vous !

Il se demandait si le moment était propice pour mener à son terme une action qui nécessitait la participation plus qu'active d'une partenaire qui n'avait pas froid aux yeux.

— Vous pouvez vous lever, poursuivit-il, quitter cette pièce en me disant : « Allister, j'ai sommeil et je désire que nos relations restent platonique ! »

Elle était immobile sur sa chaise, à la fois glacée d'effroi et dévorée de curiosité. Elle avait grandi dans les quartiers les plus misérables de la ville et les filles du Bronx et de Harlem, bien avant la fin de leur treizième année, en connaissaient autant sur le sexe que les professionnelles de Manhattan. Nancy Clyde n'avait plus grand-chose à apprendre même si elle avait toujours été sous la férule d'un grand frère au punch particulièrement redoutable.

— Je n'ai pas sommeil, dit-elle.

— Dans ce cas, venez près de moi...

Il exultait. Il allait réussir là où J.Z., Charles Wintrop et la famille avaient failli. Il se demandait si le hasard ou le destin ne le désignaient pas comme seul héritier vraiment digne du génie de Jason Zède. S'il en avait eu la possibilité matérielle, il aurait dansé, il aurait ouvert en grand les fenêtres de sa chambre pour se dresser sur son balcon face à la plus énorme des mégalopoles et de hurler: « Misérable humanité, pouilleux en tous genres, insectes répugnants, vous avez trouvé votre maître! »

Nancy Clyde se leva.

Presque timidement, elle avança vers le lit. Le regard d'Allister l'attirait comme une flamme à laquelle elle cherchait à se brûler. C'était une fille simple et elle avait du cœur. Les bravades de cet être pitoyable, elle les expliquait à sa manière: elle le croyait malheureux, désespéré, alors qu'il était fou d'orgueil et la méprisait comme il méprisait tous les humains, en bloc. Elle ne pouvait deviner que ce qui transportait Allister, c'était la couleur de sa peau, son appartenance à cette communauté noire qui posait tant de problèmes à la famille. Si jamais Allister arrivait à ses fins, si Nancy Clyde était enceinte de ses œuvres, quelle victoire, quel triomphe!

Le plus difficile restait à faire. Mais la fatuité du Projet A était telle qu'il en était persuadé: sa

formidable virilité allait lui permettre de gommer les réalités pénibles de sa condition. D'une voix frémissante d'émotion (un sentiment qu'il était incapable d'éprouver), il murmura :

— Je voudrais vous demander quelque chose... J'espère que vous ne serez pas choquée...

Nancy Clyde avait compris à demi-mot. Déjà elle écartait les pans de son déshabillé mauve.

*
**

Belle Des Beaux, alors que le ciel s'éclaircissait de plus en plus au-dessus de l'océan et des plages de Malibu, avait effectué une réservation pour New York sur vol hypersonique, trois fois la vitesse du son et trois fois plus cher qu'un vol ordinaire.

Son escapade avec Renée Burns au *Purple Heart* de Las Vegas avait sonné pour Belle le glas de ses rêves de farniente dans sa maison blanche battue par les vagues du Pacifique. Elle avait toujours su qu'il existait quelque part en Amérique un Projet A, surprotégé comme ses congénères et appelé un jour à perpétuer l'espèce créée par Jason Zède. Les lieux de résidence des Projet A n'auraient dû être connus que de J.Z. et de Charles Wintrop. Belle, dans le passé, avait réussi à localiser celui qu'on cachait en France et elle avait assisté à la naissance de celui qui vivait sans doute près de Jason

Zède, en Angleterre. Elle avait été confrontée à une épreuve qui lui avait paru insurmontable: puiser en elle-même le courage nécessaire pour éliminer les Projet A.

En tuant les hommes-troncs, donneurs de sperme, elle aurait pourtant porté un coup mortel au grand dessein de J.Z. Mais Belle n'avait jamais réussi à éliminer un être vivant, fût-ce un monstre.

L'appel téléphonique du journaliste de *Voice*, au petit jour, l'avait laissée dans un état de perplexité extrême. Elle seule savait ce qui se tramait contre un monde où les hommes, avec leur génie et leur folie, se croyaient maîtres de leur destin, malgré la violence, les catastrophes naturelles, les épidémies et un environnement saccagé par leur désir éperdu de profit.

Maîtres de l'Univers aujourd'hui, peut-être esclaves demain.

Belle se tenait face à la mer, longue silhouette immobile. Elle n'avait pas le choix: si l'individu qui résidait à l'hôtel *Palace* sous le nom d'Allister était le Projet A pour l'Amérique, elle devait tout mettre en œuvre pour le faire disparaître. Et si, cette fois encore, elle ne trouvait pas la force d'accomplir cet acte, il lui faudrait se rendre à l'évidence: le combat qu'elle avait engagé contre Jason Zède et les siens, David contre Goliath, était voué par avance à l'échec!

Elle serait obligée de rentrer dans le rang, ce que la famille voulait qu'elle soit, un produit d'élite parmi tant d'autres, soumis aux lois dictées par leur père à tous...

Elle regrettait à présent les révélations faites à Art Frohlich, qu'elle attribuait à un accès de faiblesse impardonnable. Elle avait besoin d'être aidée dans sa tâche, elle aurait voulu trouver, parmi les hommes et les femmes qu'elle rencontrait, un soutien efficace contre la menace grandissante d'une famille qui ne cessait d'étendre son influence. Mais de quel droit entraînerait-elle dans son sillage des gens qui risquaient leur vie et leur liberté en essayant de combattre des êtres qui leur étaient supérieurs par la force, l'intelligence et les pouvoirs psychiques dont ils étaient investis ?

Art Frohlich se jetait à corps perdu dans la rédaction d'un livre relatant les origines et les buts de Jason Zède ? Pur suicide. Et c'était elle, Belle Des Beaux, qui avait suscité cette vocation de martyre chez un garçon qu'elle avait jugé attirant parce qu'il était petit, faible et certainement sentimental.

Elle se détourna brusquement et regagna sa maison pour appeler Art Frohlich. Il était encore tôt à New York, cependant personne ne répondit chez le journaliste. Belle raccrocha, dépitée. Son avion décollait dans moins d'une heure. Il fallait partir. Elle s'expliquerait avec Art sur place. Elle avait besoin d'amis, certes, mais pas de complices.

*
**

Nancy Clyde ne savait plus si elle vivait un cauchemar éveillé ou si elle découvrait une jouissance physique d'une intensité telle qu'elle balayait les expériences du passé. Bien sûr, elle avait toujours aimé faire l'amour avec les garçons qui lui plaisaient ou la faisaient rire. Mais Allister ? Étreindre ce monstre dans les draps de soie marqués à son chiffre, c'était une expérience unique. Le sexe de l'homme-tronc était à la fois formidable et effrayant. Et Nancy Clyde, une des plus belles filles de New York, saine et nullement en quête d'émotions troubles, se tenait au-dessus de ce sexe, haletante.

— Viens... viens..., disait la voix bouleversante du nabot.

Nancy s'empala sur lui et crut mourir. Elle avait l'impression d'une sorte de sacrifice rituel, d'une mort librement consentie, en même temps qu'elle éprouvait un plaisir inconnu, insoupçonné. Ses anciens amants n'avaient été que des apprentis sorciers.

Allister, lui, ne regrettait pas tous les artifices déployés pour séduire cette pipistrelle qu'il jugeait dénuée d'intérêt, comme toutes les humaines en général. Rien que des vagins d'une écœurante monotonie. Celle-ci était néanmoins une prise de choix, la preuve du génie d'Allister et de son sens politique. Il éjacula, elle hurla, comme brûlée par les flammes de l'enfer...

*
**

Art Frohlich avait essayé d'appeler Burt Clyde à Las Vegas aux premières heures de la matinée et avait appris qu'il avait quitté la capitale du jeu et des amours tarifés pour une destination inconnue. Pensant que le boxeur tenterait certainement de le joindre dans la journée, Art enregistra un message sur son répondeur, disant qu'il avait dû s'absenter et rentrerait chez lui avant la fin de la matinée. Il trouva un taxi libre Amsterdam Avenue, se cala dans les coussins et parcourut les titres encore frais de la première édition de *Voice*.

Le taxi gagna le haut de Manhattan et déposa le jeune homme entre la 8e et la 9e Avenue, dans le quartier assez quelconque où se dressait le vieil immeuble en brique rose, le *Palace*, avec ses balcons en fer forgé et sa drôle de clientèle. Art voulait faire quelques pas pour se composer une attitude. Qu'allait-il dire à Nancy Clyde ? « Votre frère est fou d'inquiétude, il se ronge les sangs » ? Elle l'enverrait sur les roses, c'était certain. Même s'il inspirait généralement de la sympathie aux gens qu'il rencontrait, célèbres ou anonymes. Après tout, il était Art Frohlich, chroniqueur sportif du *Voice*, et le champion du monde l'avait à la bonne.

Plongé dans ses réflexions, il atteignit l'entrée de l'hôtel, où se tenait un portier galonné, un homme d'un certain âge bien dans la tradition de

l'établissement, tout comme le concierge derrière son comptoir d'acajou, au fond du hall.

— Miss Clyde, s'il vous plaît.

Pas un muscle ne bougea dans le visage inexpressif du concierge. Avait-il reçu des instructions pour décourager les fouineurs professionnels que le boxeur aurait pu lancer sur les traces de sa sœur bien-aimée ? Il répondit simplement :

— Un instant, je vous prie...

*
**

Art ne pouvait deviner que le hall du *Palace* était truffé de caméras vidéo qui envoyaient des images dans une chambre du deuxième étage où l'un des hommes d'Allister les visionnait en permanence, sachant ainsi qui entrait et sortait de l'hôtel à toute heure du jour ou de la nuit. L'homme se pencha sur son micro-cravate et murmura :

— Un certain Frohlich demande à voir Miss Clyde.

*
**

— Tu connais un type qui s'appelle Frohlich ? demanda Allister à Nancy Clyde.

Elle venait seulement de se réveiller. Elle avait fait d'épouvantables cauchemars et ressentait une fatigue extrême, comme si on l'avait rouée de coups. Ce qu'elle avait vécu cette nuit

appartenait-il au domaine de la réalité ou du rêve ? Ce qui l'inquiétait le plus, c'était cette douleur dans son ventre.

Elle sursauta.

— Frohlich, le journaliste ? C'est un ami de mon frère !

Elle paraissait complètement affolée.

— Comment sait-il que tu es ici ? Tu as parlé à quelqu'un ?

La voix d'Allister était sèche. Plus la moindre trace de tendresse dans son attitude.

— A personne ! protesta Nancy.

*
**

— Vous pouvez monter, annonça le concierge. C'est au deuxième.

— Quel numéro de chambre ?

— On vous prendra en charge à la sortie de l'ascenseur, dit l'employé, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

Art en avait vu d'autres. Il se dirigea vers l'ascenseur. On pouvait suivre la course sur un cadran, exactement comme dans les vieux films. L'ascenseur descendait du quatrième étage. Une créature insolite en sortit, drapée dans un manteau en peau qui lui descendait jusqu'aux chevilles. Une femme au teint blafard, avec une chevelure frisée et désordonnée teinte au henné, le regard caché par des verres noirs. Elle s'approcha de la réception et le concierge lui déclara :

— Pas de courrier ce matin, madame Parrish.

Art Frohlich n'eut pas le temps de faire le rapprochement. Il entra dans la cabine ; un instant plus tard, la porte s'ouvrit sur la pénombre feutrée du deuxième étage.

— Art Frohlich ?

Il se retourna. Un objet lourd s'abattit sur sa tête. Transpercé par une douleur fulgurante, il eut l'impression que son crâne explosait. Ensuite, ce fut le néant.

*
**

L'aéroport Kennedy était un lieu sinistre que maître Charles Wintrop détestait comme la ville qu'il desservait et ses habitants qu'il jugeait vulgaires et faussement cordiaux. Il lui semblait que l'odeur de kérosène, la même partout où les long-courriers embouteillaient le ciel, était plus insistante ici qu'à Heathrow ou à Charles-de-Gaulle. L'excès lui répugnait. Or, ici, tout était excessif.

L'avocat ne s'étonnait pas vraiment que le seul Projet A coupable d'avoir causé des embarras à J.Z. et à la famille soit américain… Il était d'autant plus furieux que, sachant Ted Stoppart programmé pour déboulonner de son piédestal le champion du monde en titre, il avait parié une somme assez énorme sur le challenger. Rien ne risquait d'entamer la fortune, plus que ronde-

lette, amassée par Wintrop au service de Jason Zède, mais il n'aimait pas perdre de l'argent bêtement et comptait bien se rembourser d'une manière ou d'une autre.

En attendant, il défilait entre des barrières métalliques avec les autres passagers de première classe. Il n'avait pas voulu emprunter l'un des appareils personnels de Jason Zède. Les journalistes, toujours à l'affût, n'auraient pas manqué de lui poser des questions embarrassantes sur sa présence à New York...

Une voiture avec chauffeur attendait l'avocat, qui n'avait aucun bagage. Charles Wintrop était un homme sans âge, mince, un peu voûté. Rien dans son personnage n'était susceptible de retenir l'attention. Pas même les traits de son visage qu'on oubliait aussitôt après les avoir vus. Tuteur légal de tous les produits conçus avec la semence de J.Z., il gérait leur existence par le truchement des Fondations Zède, disséminées un peu partout dans le monde. Tous les produits étaient orphelins. Les mères porteuses, par contrat, s'engageaient à ne jamais revoir l'enfant qu'elles avaient mis au monde. Moyennant quoi, leur existence matérielle était largement assurée jusqu'à la fin de leurs jours.

Ce ne fut seulement lorsque la limousine noire s'engagea sur Van Wyck Express Way, en direction de Manhattan, que l'avocat se détendit un

peu. Assez pour envisager les différentes possibilités de mettre au pas, en douceur ou par la force, ce Projet A saisi de mégalomanie au point d'avoir voulu changer de nom !

CHAPITRE III

LE CAKE AU CHANVRE

Par une curieuse coïncidence, le vol Los Angeles-New York parvint à destination à peu près à l'heure où l'hypersonique en provenance de Londres atterrissait à l'aéroport Kennedy. Mais l'avion de Belle se posa dans le New Jersey, à Newark, non loin de Port Liberté où elle disposait d'un pied-à-terre sur les bords de l'Hudson.

Port Liberté n'existait que depuis une dizaine d'années. Toutes les maisons avaient été conçues dans le style Nouvelle-Amsterdam qui faisait fureur chez les snobs. C'était un endroit très cher, où soufflait le vent du large, à un quart d'heure de Wall Street.

Maître Charles Wintrop, le tuteur de Belle, lui avait expliqué que c'était un excellent placement. Comme il gérait la fortune qu'elle avait héritée de sa mère, elle avait suivi ses conseils, ne fût-ce que pour l'amadouer. Elle savait en effet qu'il se méfiait d'elle, la considérant comme un produit

peu fiable au même titre, mais de manière opposée, que le Projet A surnommé Allister.

Un taxi déposa Belle devant chez elle. Il faisait beau. Une grosse dame blonde, en pantalon blanc et vareuse de marin d'opérette, promenait un tout petit chien. A Port Liberté, tout le monde se connaissait.

— Comment allez-vous, Miss Belle ? On ne vous a pas vue depuis un bon moment...

Belle lui serra la main.

— J'ai pas mal voyagé. Votre mari va bien ?

La dame au petit chien poussa un soupir.

— Il travaille trop et rentre à des heures impossibles depuis qu'il s'occupe exclusivement de son journal...

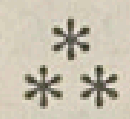
— M. Wassermann possède aussi un journal ? s'étonna Belle qui savait ses voisins très fortunés.

— Il a racheté *Voice*. Comme disent les Français, c'est sa danseuse !

Un moment plus tard, Belle retrouvait l'appartement avec poutres apparentes et vue sur la statue de la Liberté et les tours de verre de Manhattan. Elle décrocha le téléphone et appela Art Frohlich chez lui. Il n'était pas rentré. Il n'était pas non plus au journal. Une voix sèche expliqua à Belle qu'il était « en reportage ».

Elle se rappela soudain le nom de la fille avec laquelle Art avait dîné la veille au *Haiphong Harbor*.

— Alors passez-moi Myrtil Parrish...
— De la part... ?
— Une amie de Mme Wassermann !
Cinq secondes après, la responsable au journal des rubriques « cœur » et « cuisine » était en ligne. Elle aussi avait essayé d'appeler Art Frohlich. A plusieurs reprises. Et, chaque fois, elle était tombée sur le répondeur.
— J'aimerais vous voir, dit Belle.



Maître Charles Wintrop n'avait pas retenu de chambre au *Palace,* où il fallait pourtant réserver longtemps à l'avance. Il pénétra dans le hall sans un regard pour le cadre qui évoquait avec tant de charme le passé prestigieux de l'établissement.
— Je désire voir Allister, dit-il au concierge.
— Je vais m'informer...
— N'en faites rien. Dites-moi seulement le numéro de son appartement...
— Mais...
Wintrop se pencha au-dessus du comptoir d'acajou.
— Mon nom est Charles Wintrop. Je suis le représentant personnel du président de Purple Heart Entreprises à qui appartient cet hôtel. Vous avez une seconde pour me répondre. Passé ce délai, vous ne ferez plus partie de notre personnel.
— M. Allister s'est réservé tout le second étage, bredouilla le préposé, mais j'ai pour consigne de...

— Merci, l'interrompit l'avocat.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit et l'homme de confiance de Jason Zède se trouva face à un fauteuil roulant derrière lequel se tenaient deux hommes à la carrure athlétique, vêtus de sombre.

— Heureux de vous revoir, Wintrop, dit la voix musicale de Projet A qui dardait sur l'avocat son regard velouté à l'étrange éclat. Quel bon vent vous amène à New York ?

Sa tête émergeait d'une couverture en vigogne, et sa ressemblance avec le grand géniteur était assez hallucinante. Wintrop le soupçonnait de cultiver cette ressemblance et de faire boucler sa chevelure noire, naturellement lisse.

— Nous n'allons pas parler dans un couloir, je suppose ? lança assez sèchement l'avocat.

Le fauteuil roulant, obéissant à la voix de son occupant, se dirigea vers la porte d'un salon.

Wintrop se tourna vers les deux gardes du corps :

— Vous pouvez disposer.

Ils regardaient Allister qui leur fit un signe de la tête. La porte se referma sur eux.

— J. Z. est furieux, dit alors l'avocat, et il s'en veut de vous avoir accordé certaines prérogatives, comme je m'en veux de vous avoir laissé les mains libres pour organiser le championnat du monde des poids lourds. Qu'est-ce qui vous a pris ? Je suis très déçu. J'avais chaleureusement plaidé votre

cause auprès de J. Z. Vous risquez de vous retrouver, comme vos frères, réduit à l'oisiveté totale dans une retraite moins amusante qu'un casino à Las Vegas. Cela vous pend au nez.

Le fauteuil roulant était au bout du salon, près d'une porte-fenêtre donnant sur un balcon en fer forgé. Wintrop voyait le profil parfait du Projet A qui portait, noué autour de son cou puissant, une écharpe de soie blanche. Il tourna la tête et dévisagea celui qui, jusqu'à sa majorité, avait été son tuteur légal.

— Vous ne devriez pas me parler ainsi, se plaignit-il, je ne le mérite pas. Aucun membre de la famille, depuis qu'elle existe, n'aura autant contribué au destin historique de J. Z.

— En demandant à Ted Stoppart de laisser gagner Burt Clyde ? Vous vous moquez de moi ?

Allister ne répliqua pas. Puis, de façon inattendue, il se mit à rire.

— Auriez-vous parié gros sur Stoppart ?

— En effet, murmura Wintrop, pris de court.

Le fauteuil roulant effectua un demi-tour et se dirigea droit vers l'avocat. Allister était redevenu tout à fait sérieux.

— Savez-vous quel est le fond du problème ?

Ses yeux ne lâchaient pas Wintrop, mal à l'aise sous ce regard glacé, déshumanisé.

— Le fond du problème, ici aux Etats-Unis, c'est celui de la minorité noire. Toutes nos tentatives pour obtenir des produits d'élite noirs se sont soldées par un échec. Exact ?

— Exact, concéda l'avocat.

L'entretien prenait un tour inattendu et embarrassant. Ces Projet A étaient des intellectuels connaissant sur le bout des doigts leur génétique, et ils n'arrêtaient pas de se perfectionner.

— Il n'y a pas d'explication scientifique à ce phénomène, poursuivit Allister. De même, il est impossible d'expliquer le fait que les cellules reproductrices contenues dans le sperme de Jason Zède et dans celui des Projet A, mes frères, voisinent avec d'autres cellules d'origine inconnue, et ne rappelant en rien les cellules d'organismes humains. Pour me résumer, Wintrop, je dirais qu'on a inséminé des mères porteuses noires avec le sperme de J.Z., congelé à la température de l'azote liquide, et que malgré les progrès formidables accomplis dans ce domaine il n'existe aucun exemple de fécondation réussie. Pas un seul produit d'élite noir aux USA ! Alors que toutes les couches de la société humaine ont été infiltrées par les nôtres, les Noirs restent entre eux. Ils seront, le moment venu, nos pires ennemis !

— Où voulez-vous en venir ?

— A ceci : certains scientifiques, et non des moindres, affirment qu'il y aura toujours une différence entre les enfants de l'amour et les enfants de la seringue.

— Venons-en aux faits, s'impatienta l'avocat.

— J'ai décidé de tenter l'expérience...

— Quelle expérience ?

— Me faire aimer d'une jeune fille *black* en lui faisant croire, cela va de soi, que j'étais amoureux d'elle !

Il était difficile, sinon impossible, de désarçonner un homme comme Charles Wintrop. Mais, face à cette créature diabolique enveloppée dans sa couverture en vigogne, l'avocat, pourtant rompu aux négociations les plus ardues, perdait un peu de son assurance. Il était venu de Londres pour interroger le Projet A *made in USA* sur les raisons pour lesquelles il avait désobéi aux instructions et laissé à Burt Clyde sa couronne de champion du monde. Et voilà que cette chose informe, sans bras ni jambes, avec sa tête de mutant, lui parlait d'amour !

— Je pense, poursuivit Allister, que mon propos vous paraîtra lumineux quand vous connaîtrez l'identité de la future mère, car je lui ai fait un enfant cette nuit : Nancy Clyde, la sœur du champion du monde.

Et la créature ajouta, avec une lueur de triomphe dans ses yeux magnifiques :

— Elle m'aime, Wintrop, elle m'adore ! Qu'est-ce que vous pensez de ça ? De mon côté, pour lui prouver la force de ma passion, j'ai donné l'ordre à Stoppart de laisser gagner Clyde. Elle n'est pas folle, cette petite, elle a bien vu que son frère chéri était en mauvaise posture...

⁂

Art Frohlich se réveilla avec un épouvantable mal de crâne. Il avait envie de vomir et se sentait très faible. Il était couché sur un lit, dans une petite chambre mansardée.

Il parvint à se dresser sur le lit. Tout tournait autour de lui. Peu à peu, cependant, les murs et les meubles reprirent leur place et Art réussit à se lever. D'un pas incertain, il marcha jusqu'à la fenêtre d'où il découvrit le paysage familier de la 23e Rue. Rassuré, il en déduisit qu'il se trouvait sous les toits du *Palace*. Il ne comprenait rien à ce qui lui était arrivé. Pourquoi l'avait-on frappé?

Sur la porte était affiché le règlement intérieur de l'hôtel et le prix de la chambre, modique. Mais la porte était fermée à clef de l'extérieur. Il se mit à taper de toutes ses forces, à coups de poing. Aucune réaction : il devait être seul à l'étage. Un téléphone était posé sur la table de chevet branlante. Pas de tonalité.

Le jeune homme s'approcha du lavabo pisseux pour s'asperger d'eau froide. En se tâtant le crâne, il découvrit une bosse énorme. On l'avait sans doute frappé avec une matraque en caoutchouc. Pourquoi?

C'était évident: il était venu pour rencontrer Nancy Clyde et quelqu'un avait voulu l'en empêcher, vraisemblablement Allister. Le journaliste le reconnaissait: il avait agi comme un débutant.

Art Frohlich fit l'inventaire de ses poches. On

ne lui avait rien pris. Papiers, argent, rien ne manquait, pas même son carnet de notes et de quoi écrire. Il se cala contre l'oreiller et commença à griffonner en lettres majuscules: « L'AMERIQUE MENACEE? » Puis, avec méthode, il élabora le plan de l'ouvrage qu'il se proposait d'écrire.

*
**

Belle Des Beaux éprouva une sympathie immédiate pour Myrtil Parrish qui, elle, eut un pincement au cœur en voyant arriver devant elle cette créature magnifique qui lui tendit la main en disant:

— Mon nom est Belle. J'ai rencontré Art à Las Vegas...

Lorsqu'il avait dîné avec Myrtil dans ce restaurant de West Broadway, Art n'avait parlé que de Belle.

— Il paraît même que vous lui avez donné l'idée d'un bouquin?

Myrtil disposait, tout comme Art Frohlich, d'une minuscule cage vitrée. Elle l'avait décorée avec quelques plantes vertes qui prospéraient miraculeusement dans cet air confiné. Sur son bureau trônait la photo d'une femme outrageusement fardée, à l'opulente et flamboyante chevelure frisée, Myrtil suivit le regard de Belle.

— Ma mère...

Et elle ajouta:

—... Il y a quelques années!

La rumeur de la salle de rédaction les cernait.

— Je crois, dit Belle, que votre mère habite cet hôtel fameux, à Chelsea?

— Depuis trente ans...

La photo de Pola Parrish éveillait en Belle comme un écho, une réminiscence. Elle lui rappelait certaines photos qu'elle possédait de sa propre mère.

— J'aimerais la connaître...

— Rien de plus facile, rétorqua Myrtil Parrish.

*
**

On avait frappé à la porte où les « nanas » monumentales montaient la garde. L'ancienne égérie de la *Factory* d'Andy Warhol somnolait sur son divan en imitation léopard. Près d'elle, sur une table basse, à côté de la théière sur le plateau d'argent, un cake entamé dégageait un parfum indéfinissable.

— Qui est-ce? demanda Pola.

La porte s'ouvrit pour livrer passage à l'un des sbires d'Allister qui s'effaça afin de permettre au fauteuil électrique de Projet A de pénétrer dans la pièce où régnait une lumière d'aquarium, alors qu'il faisait grand soleil à l'extérieure.

— Laisse-nous, dit Allister à l'infirmier qui se retira.

Le fauteuil s'approcha du canapé.

— Vous ne devinerez jamais qui était avec moi il y a quelques instants...

— Qui? demanda Pola.

— Wintrop!

Ses lunettes à verres opaques permettaient à l'ancienne star de conserver en toutes circonstances une attitude de sphinx. Elle se souleva légèrement.

— Du thé?

— Volontiers.

Elle versa du thé dans une tasse et fit boire l'infirme avec une habileté qui dénotait une certaine habitude.

— Du cake? proposa-t-elle.

Il rit doucement.

— Vous le faites toujours au chanvre indien?

— Toujours. Je suis fidèle à ma jeunesse...

— Dans ce cas, sans façon.

Elle reposa la tasse sur le plateau.

— Je pense que ce n'est pas à mon sujet que Charles Wintrop est venu vous voir?

— Certainement pas. Je suppose qu'il vous croit morte.

Il fit avancer son fauteuil jusqu'au portrait peint par Sokkol et qui représentait Pola au temps de sa gloire. Une toile qui reproduisait avec une fidélité maniaque les moindres détails. A l'époque, on appelait cela de l'hyperréalisme. Il tournait le dos au canapé où l'ex-diva s'était rassise.

— Et notre ami Wassermann? questionna-t-il. Croyez-vous que dans un avenir raisonnable nous puissions nous entendre avec lui?

— Assurément, murmura Pola.

Le fauteuil électrique fit volte-face et revint vers le canapé.

— Ce sera tout bénéfice pour vous, dit Allister. Seriez-vous assez aimable pour rappeler ce garçon qui attend dehors?

Pola se leva, s'étira. Lentement, d'une démarche souveraine, elle alla jusqu'à la porte qu'elle entrouvrit. Le garde du corps était installé sur une chaise, près de l'ascenseur, face aux « nanas ». Elle lui fit signe d'entrer.

Le Projet A désigna au garde de le plateau d'argent:

— Tu vas monter un peu de thé là-haut. Avec du cake...

Son fauteuil se dirigea vers la porte où il s'arrêta.

— J'y pense, votre fille travaille bien pour le journal de Wassermann?

— Je l'ai pistonnée, mais elle n'en sait rien.

— Alors, elle doit connaître un certain Frohlich, un type qui est au service des sports...

— J'ai déjà entendu ce nom, en effet.

Le fauteuil franchit le seuil. Pola referma sa porte vernissée du même vert que la grenouille nichée au creux de son épaule. Elle se demandait ce que Charles Wintrop était venu faire à New York.

*
**

Du réduit où Myrtil Parrish rédigeait ses chroniques culinaires, Belle avait rappelé l'appartement d'Art Frohlich et le répondeur automatique avait dévidé sa rengaine avec obstination. Belle avait sa petite idée quant à l'absence du journaliste mais elle jugea inutile d'en parler à Myrtil. A quoi bon l'inquiéter ?

Elle était persuadée que Nancy Clyde était réellement amoureuse d'Allister, le cul-de-jatte. Elle connaissait le pouvoir des Projet A.

— Vous ne pourriez pas me trouver l'adresse des Clyde à New York ?

— Certainement.

Myrtil se pencha sur le clavier de son ordinateur, tapa un code. Une adresse du Harlem élégant s'afficha sur l'écran.

— Edgecombe Avenue, ça vous dit quelque chose ?

— J'ai un taxi en bas, rétorqua Belle en tendant la main à Myrtil.

— Je finis mon boulot ici à cinq heures. Si vous voulez, on se retrouve au *Palace* à Chelsea où je vous présenterai à ma mère.

— Je serais très heureuse de rencontrer Pola Parrish, murmura Belle avant de refermer la porte de la cage.

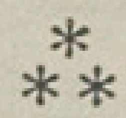
*
**

Art Frohlich avait bien travaillé. Dans l'après-midi, la porte de la chambre s'était ouverte, un

type était entré et avait déposé sur la table un plateau avec une théière et un cake. Il n'avait répondu à aucune question et avait refermé la porte à clef.

Le thé était tiède et le cake avait un drôle de goût, mais le journaliste avait faim. Peu après, une étrange euphorie l'avait submergé. Il se demandait si le coup qu'il avait reçu sur la tête n'avait pas atteint son cerveau, car il lui semblait pouvoir voler comme un oiseau. C'est alors qu'une idée géniale le frappa, qui ne lui serait peut-être pas venue s'il n'avait pas été sous l'effet du chanvre indien dont Pola Parrish farcissait les cakes qu'elle confectionnait, une habitude prise durant sa folle jeunesse.

Il écrivait quelques phrases décousues sur une feuille arrachée à son carnet qu'il introduisit dans le restant de cake. C'était une bouteille à la mer, peut-être inutile, mais préférable à l'autre solution qu'il avait envisagée: ouvrir la fenêtre et essayer de s'envoler...



Pour aller de West Street à Harlem, il n'était pas indispensable de passer par Chelsea, mais c'était parfaitement possible. Le chauffeur de taxi, un jeune Noir, était tombé sous le charme de sa ravissante passagère qu'il contemplait dans son rétroviseur, ce qui lui avait fait griller un feu rouge. Belle avait toujours su gagner le cœur des

chauffeurs de taxis, tant à Londres qu'à Paris, à Los Angeles ou à New York.

— Vous passerez lentement devant un hôtel qui s'appelle le *Palace*...

Elle voulait avoir une idée des lieux. Elle connaissait mal ce quartier qui était resté figé dans ses souvenirs d'un autre temps, comme certains autres coins de New York où la nostalgie trouvait un terrain d'élection.

— O.K., dit-il.

Belle avait l'habitude de compter avec la chance. Son combat était juste, il méritait d'être soutenu par le hasard. Elle regardait la façade de la bâtisse, les tuiles roses, les balcons en fer forgé.

— On fait le tour du bloc et on repasse devant, demanda-t-elle au chauffeur qui obtempéra avec un large sourire.

Au deuxième passage, Belle aperçut un homme grand, mince et un peu voûté, d'une élégance toute britannique, qui attendait au bord du trottoir. Elle reconnut Charles Wintrop et n'en fut qu'à moitié surprise. Elle ne s'était pas trompée en pensant que le *Palace* était, à New York, le cadre des agissements peu orthodoxes de la famille.

— Arrêtez-vous un instant !

Le taxi se gara en double file.

Belle, par la vitre arrière, put voir une limousine d'un modèle suranné stopper devant l'hôtel. Un chauffeur en livrée vint ouvrir la portière arrière, casquette à la main et Wintrop s'engouffra

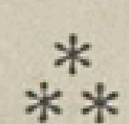
dans ce véhicule dont Jason Zède possédait une douzaine d'exemplaires, amoureusement entretenus et disséminés dans plusieurs capitales du monde occidental.

Belle savait qu'il était inutile de s'adresser aux employés de la réception du *Palace* pour savoir si Nancy Clyde y résidait. Quant à celui qui se faisait appeler Allister, il devait être terré dans cet hôtel comme une araignée venimeuse au centre de sa toile. La meilleure manière pour Belle de découvrir les mystères de ce lieu, c'était de lier connaissance avec celle qui y résidait depuis trente ans.

— Edgecombe Avenue, dit-elle.

Le chauffeur se retourna.

— Le mec que j'admire le plus au monde habite Edgecombe Avenue, et c'est un *black* !



Burt Clyde remuait ses pieds énormes et fragiles dans la baignoire ronde pavée de carreaux en poudre de quartz et résine synthétique. Les colonnes en ciment peint et le sol en marbre évoquaient l'Antiquité, revue par le « Jugendstyl » autrichien. Le champion du monde était arrivé à New York dans la matinée.

— Alors ? hurlait-il. Toujours pas rentré, ce putain d'enfoiré de journaleux ?

Toute sa petite cour, les managers, soigneurs et kinésithérapeutes avaient essayé vainement de joindre Art Frohlich. Et Nancy n'avait donné

aucune nouvelle. Burt jouait sans entrain avec un poisson rouge en celluloïd qu'il manœuvrait avec ses doigts de pied.

Syd, son manager, apparut, tout excité.

— Quelqu'un qui demande à te voir... au sujet de Nancy!

— Merde!

Le géant d'ébène jaillit de sa baignoire, éclaboussant Syd et le cigare que celui-ci mâchonnait. Il s'enveloppa d'un drap de bain blanc qui lui donnait l'allure d'un sénateur romain, et rejoignit Belle qu'on avait fait entrer dans un salon au plafond en stuc doré, soutenant un lustre de Murano.

Sur le sol de marbre gris, les pieds nus du champion du monde laissaient des empreintes humides, gigantesques.

— Je vous reconnais, dit-il, on a cassé la graine ensemble à Vegas, au *Purple Heart*, après ma victoire...

—... Avec Art Frohlich, acheva Belle.

— Cet enfant de putain! s'emporta le boxeur. Il m'a laissé tomber comme...

Belle l'interrompit:

— Pas du tout, il a tenu sa promesse. Il a retrouvé votre sœur. J'ai à vous parler, Clyde.

Elle posa sur lui son regard au singulier éclat, aux pupilles dilatées, et il se passa une chose étrange: le géant eut l'impression de se trouver devant plus fort que lui. Le sportif le plus riche de

la planète redevenait le petit garçon qui chantait des gospels à St. Luke, la belle église rouge qu'il subventionnait aujourd'hui à coups de millions de dollars !

*
**

On avait rapporté à Pola Parrish le plateau avec la théière et le restant de cake sur son assiette. Elle regardait à la télévision un programme en images de synthèse tridimensionnelles. Presque machinalement, tout en fixant l'écran, elle brisa un morceau de cake. Ses doigts aux ongles laqués de vert rencontrèrent soudain un morceau de papier. Elle le déplia et déchiffra le texte suivant : « A l'aide ! Je suis séquestré dans une chambre, au dernier étage du *Palace.* » C'était signé, d'une écriture tremblante « Art Frohlich ».

Pola lut et relut ce message qui pouvait ressembler à une plaisanterie, certains détails l'incitèrent néanmoins à penser que c'était sérieux. Elle vivait en marge de la réalité et elle avait du mal à cerner les problèmes lorsqu'ils se présentaient. Mais il lui semblait que le garçon dont sa fille Myrtil était amoureuse, c'était justement cet Art Frohlich auquel Allister avait fait porter du thé et du cake... Ce même Art Frohlich que l'homme-tronc aux ambitions démesurées gardait prisonnier là-haut, dans une des mansardes du *Palace*, où vivaient naguère des artistes désargentés.

Pola avait besoin de réfléchir.

*
**

La limousine noire avait gagné Long Island et de là East Hampton, un endroit où des familles authentiquement new-yorkaises résidaient avant d'être ruinées par les krachs boursiers successifs. De vieilles bâtisses géorgiennes pourrissaient mélancoliquement près de la plage battue par les vagues de l'océan. Dans l'une de ces demeures patriciennes, l'ancien champion de boxe universitaire Ted Stoppart devenu professionnel, menait une vie solitaire et saine.

Il l'avait rachetée pour une bouchée de pain aux Silverstone dont la dernière descendante avait disparu en Chine, dans des conditions mystérieuses.[1] La famille procédait souvent de la sorte : elle supprimait les individus susceptibles d'entraver l'accession de Jason Zède au pouvoir universel. Ensuite, elle acquérait les propriétés ou les objets d'art de grande valeur leur ayant appartenu.

Ted Stoppart n'avait manifesté aucune surprise en voyant arriver chez lui Charles Wintrop. C'était un produit d'élite sans histoire, exemplaire. Il aurait pu gagner haut la main le championnat du monde disputé à Las Vegas. Allister lui avait ordonné de perdre. Il l'avait fait.

1. Voir *Mort à l'encre de Chine*.

Il y avait une différence saisissante entre le décor époustouflant où vivait Burt Clyde et cette vieille maison à peine meublée où l'ascétique Ted Stoppart écoutait de la musique ou lisait des ouvrages scientifiques, quand il ne courait pas sur la plage, statue animée qui suscitait l'admiration des baigneuses. Il entretenait son corps comme les mécaniciens de Jason Zède entretenaient les vieilles voitures du milliardaire, avec passion.

— Je viens de voir Allister, expliqua l'avocat. Je te demande d'aller à New York toutes affaires cessantes pour le protéger.

— Il me semble qu'Allister n'a pas grand-chose à craindre, murmura Stoppart. Mais vous pouvez compter sur moi…

— Tu ne me croiras peut-être pas, mais c'est la vérité : Allister a séduit la sœur de Burt Clyde qui est allée vivre avec lui ! Tu sais que Clyde est capable de réunir tous les Noirs de New York et de mettre le *Palace* à feu et à sang ?

Wintrop exagérait un peu, sciemment.

— Personne ne sait où descend Allister quand il vient à New York. Le *Palace* n'est habité que par des gens de la famille. Et le personnel…

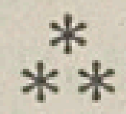
Sur le beau visage inexpressif de Ted Stoppart se dessina un vague sourire.

—… Le personnel préfigure déjà l'avenir : ce sont des esclaves, enchantés de leur condition de sous-produits, n'aspirant qu'à la « sécurité ». C'est leur maître mot, comme vous le savez.

Charles Wintrop ne disait rien. Il lui semblait parfois que la fantastique entreprise à laquelle il devait sa fortune présentait des risques, même pour lui dont le destin ne prendrait sa véritable dimension que le jour où J.Z. aurait enfin imposé son joug au monde. Il chassa aussitôt cette pensée.

— Je te demanderai néanmoins d'assurer la protection d'Allister, même si le mot te choque.

— Bien, monsieur, répondit Stoppart à son tuteur.



Art Frohlich était dans un état second. Il planait. Il n'avait pas entendu s'ouvrir la porte de sa chambre, et les deux hommes vêtus de sombre lui paraissaient gigantesques. Il essaya de se soulever, mais n'en eut pas la force.

— Faudra le porter, dit une voix bizarrement caverneuse.

Le deuxième individu se pencha au-dessus du lit. Une à une, il rassembla les feuilles couvertes de l'écriture microscopique du journaliste.

— Oui, allons-y…

⁂

Huit étages plus bas, Nancy Clyde disposait d'une chambre magnifique qui communiquait avec celle d'Allister. Il lui avait fallu du temps pour retrouver ses esprits après la nuit passée avec

celui que son frère Burt qualifiait d'« avorton » et qui s'était révélé un amant inouï. Nancy n'était pas née de la dernière pluie, elle avait couché avec d'autres hommes, certains lui avaient même parlé d'amour. Mais Allister, qui affirmait lui-même n'être qu'un cerveau et un sexe, les avait relégués dans l'anonymat. Elle était exaltée à la pensée de lui consacrer sa vie, et nullement effrayée. C'était assez étrange d'avoir pour amant le plus viril des hommes, mais aussi le plus désarmé, qu'il fallait nourrir comme un bébé. Nancy Clyde aurait flotté sur un nuage rose s'il n'y avait pas eu cette douleur dans son ventre qui tardait à s'atténuer.

Elle tendit le bras, décrocha le téléphone. Elle avait l'intention d'appeler Burt, sa seule famille, l'être qu'elle chérissait le plus au monde. Mais il n'y avait pas de tonalité. Elle se leva pour passer dans la chambre voisine et se plaindre à Allister. Il n'était pas seul. Ses gardes du corps l'entouraient, et l'un d'eux lui présentait des feuillets pour qu'il puisse les lire.

Il leva les yeux vers Nancy qui recula, effrayée. Le regard d'Allister reflétait une fureur glacée.

— Qu'est-ce que tu veux ? lança-t-il d'une voix cinglante, méconnaissable.

Elle resta muette de saisissement. Cette nuit, la même voix, enfiévrée, lui avait murmuré des paroles passionnées.

— Tu le reconnais ?

Il lui désigna du menton une silhouette affalée sur une chaise : Art Frohlich.

— Qui t'a fourni ces renseignements? demanda Allister au journaliste. Qui t'a parlé de la semence miraculeuse de Jason Zède, de moi, de nous tous? Qui?

En découvrant Nancy Clyde, Art Frohlich essaya de sourire. Il donnait l'impression d'être ivre.

— Ma pauvre Nancy, marmonna-t-il, vous ne savez pas où vous avez mis les pieds... Ce type, Allister...

— Faites-le taire! hurla Projet A, hors de lui.

L'un des hommes saisit le petit journaliste par les revers de son veston froissé et lui administra une formidable paire de claques. La tête d'Art Frohlich retomba sur sa poitrine. Un peu de sang coulait à la commissure de ses lèvres.

Nancy Clyde s'élança en criant:

— Vous êtes fous! Vous allez le tuer!

— Bien entendu, nous allons le tuer, rétorqua Allister. Mais avant, il parlera... Ils parlent toujours, ces cloportes!

Nancy se tourna vers le fauteuil roulant, furibonde.

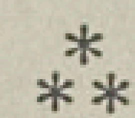
— Arrête ça immédiatement, Allister! Je l'exige!

Il se contenta de la regarder, et elle se figea, saisie d'effroi.

— Reconduisez-la dans sa chambre, dit Projet A, et veillez à ce qu'on ne nous dérange plus.

Il était très important pour lui de savoir comment Art Frohlich s'était procuré tous ces ren-

seignements sur Jason Zède et la famille. Allister avait la sensation peu confortable qu'il y avait une faille quelque part, et qu'il pouvait être tenu responsable d'événements auxquels il ne comprenait rien. Qui avait fourni au journaliste des détails que personne n'était censé connaître ?



Peu après cinq heures, Myrtil Parrish quitta le building de West Street qui abritait les bureaux et la rédaction de *Voice*. Comme d'habitude, elle s'apprêtait à marcher jusqu'au métro.

— Myrtil !

Belle attendait, appuyée à la portière d'un taxi.

— Pourquoi n'êtes-vous pas montée au journal ?

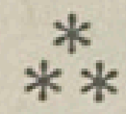
— J'étais en avance. Vous avez réussi à joindre Art Frohlich chez lui ?

— Impossible. J'ai appelé dix fois, sans succès.

— Cela m'ennuie, je ne vous le cache pas. J'ai peur qu'il ne lui soit arrivé quelque chose. Par ma faute.

Myrtil la dévisagea, surprise.

— Je vous expliquerai, dit Belle.



Pola Parrish se dressa devant les deux filles. Elle était aussi grande que Belle qu'elle fixait derrière ses lunettes aux verres opaques.

— J'espère que je ne vous dérange pas, murmura Belle.

— Ma porte est toujours ouverte aux amis de ma fille, déclara l'ex-diva des années soixante, encore magnifique dans un accoutrement qu'elle était seule à pouvoir porter.

Rien ici ne plaisait à Belle. Ce n'était pas l'extravagance du décor, l'ambiance d'aquarium ou cette vague odeur d'encens qui l'incommodaient, mais plutôt la sensation d'une présence qu'elle connaissait trop bien. Pourtant, Pola Parrish était la mère d'une fille saine et sympathique qui n'avait rien d'un produit d'élite. Belle se fiait à son instinct qui ne l'avait jamais trahie, elle savait que l'endroit où se trouvait un Projet A devenait une sorte de terre brûlée, malgré une apparente normalité.

Pourquoi Pola Parrish cachait-elle ses yeux ? Il y avait à cela deux explications possibles. Encore fallait-il se débrouiller pour les vérifier, l'une et l'autre.

— Ce garçon que tu aimes bien et qui travaille au journal avec toi, il se nomme bien Art Frohlich ? demanda Pola à sa fille.

Myrtil la regarda, stupéfaite.

— Oui, en effet. Pourquoi me poses-tu cette question ?

— Pour ça, répondit Pola en lui tendant un bout de papier.

Myrtil le lut et poussa une exclamation. Belle

parcourut à son tour le message, tandis que Pola Parrish racontait comment il était entré en sa possession.

— C'est très sérieux, madame, dit Belle.

Et elle ajouta à brûle-pourpoint :

— Vous connaissez un homme qui se fait appeler Allister ?

— Oui. Pourquoi ?

— Est-ce qu'il vous arrive de quitter votre appartement et de rendre visite à vos amis, les artistes qui habitent le *Palace*, comme vous, depuis de nombreuses années ?

— Avant, oui, mais... mais je ne le fais plus depuis un certain temps.

— Depuis quand, madame Parrish ?

Belle posa sur l'actrice ses yeux à l'étrange éclat. Elle avait déjà compris que Pola Parrish n'en subissait l'effet que très atténué, grâce à ses verres opaques. Du moins c'était là une première explication.

— Depuis que mes amis sont partis, murmura la mère de Myrtil.

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'exclama celle-ci.

Sa mère se tourna vers elle.

— C'est la vérité. Ils ont tous disparu, les uns après les autres, et d'autres gens ont pris leur place.

Myrtil poussa un soupir excédé.

— Tu divagues ! Je les vois souvent dans le hall ou dans l'ascenseur... On se dit bonjour !

— Ce sont des gens qui leur ressemblent, voilà tout, affirma Pola Parrish.

Sa fille haussa les épaules. Belle, en revanche, avait la certitude que Pola ne mentait pas. Mais comment s'était-elle arrangée pour conserver sa suite dans ce repaire de produits d'élite, au cœur de New York ?

— Que faisons-nous pour Art ? demanda Myrtil. J'appelle la police ?

— Non. Je m'en occupe, rétorqua Belle d'un ton péremptoire. Nous n'avons pas le temps, ajouta-t-elle.

— Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire ? questionna Myrtil.

— Je vais essayer de sortir Art Frohlich du guêpier où il s'est fourré !

— Vous aurez besoin de moi...

— Non. Je vous demande de rester ici avec votre mère.

Belle était dans l'incapacité de situer Pola Parrish par rapport à ceux qui s'étaient installés au *Palace* comme des rats dans un fromage. Il devait pourtant exister un lien entre cette femme et la famille.

— Je suppose que ce pauvre Art est là-haut, sous bonne garde, poursuivit-elle. Ils vous connaissent bien, n'est-ce pas, madame Parrish ?

L'ex-star ne répondit pas, mais son silence était comme un assentiment.

— Madame, il faut m'aider...

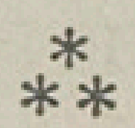
— Tout ce que vous voulez, puisqu'il s'agit d'un ami de Myrtil!

Belle tendit le bras. D'un geste tout à fait inattendu, elle s'empara des lunettes noires de la diva. Elle découvrit alors les yeux verts de Pola Parrish et de fines cicatrices, encore fraîches: les traces d'une récente opération esthétique.

— Pardonnez-moi, bredouilla-t-elle, prise de court, mais j'ai besoin de vos lunettes ainsi que...

Tant pis. Le temps pressait. Elle désigna la magnifique toison bouclée, teinte au henné.

— ...Ainsi que de votre perruque!



Le peintre Boris Sokkol occupait, au troisième étage du *Palace*, une suite dont il avait transformé le salon en atelier. Une légende s'attachait à son nom: un jour, il avait décidé de tourner le dos à tout ce qui faisait sa réputation de portraitiste spécialisé dans les femmes du monde et les actrices célèbres qui payaient très cher des portraits minutieusement léchés et aussi ressemblants qu'une photographie de Lord Snowdown. Ses marchands habituels ne l'avaient jamais revu, il avait rompu avec toutes ses relations. On murmurait entre Park Avenue et la Cinquième qu'il peignait à présent avec des excréments et de la chaux vive. De monstrueux portraits.

Tout ceci n'était vrai qu'en partie.

D'origine géorgienne, barbu, Boris Sokkol, dé-

jà d'âge mûr à l'époque où il avait portraituré Pola Parrish, approchait à présent les quatre-vingts ans.

Or, l'homme qui recevait dans son atelier le boxeur Ted Stoppart paraissait étonnamment juvénile. Tout simplement parce qu'il n'était pas Boris Sokkol. Il lui ressemblait beaucoup, même silhouette massive, même barbiche, même accent, ce qui prouvait les dons multiples caractérisant les produits d'élite issus de la semence de Jason Zède.

Pola Parrish avait raison: Boris Sokkol avait disparu sans laisser de trace, remplacé dans sa suite du *Palace* par quelqu'un qui faisait tout pour lui ressembler. Et qui était peintre, lui aussi. Et russe.

— Il a la folie des grandeurs, c'est sûr, dit Sokkol en pointant l'index vers l'étage en dessous occupé par Allister et sa cour.

— Tu l'as vue, toi, cette fille dont il s'est amouraché? demanda Ted Stoppart.

— La sœur de Burt Clyde? Non, pas encore. Mais on va me l'amener, paraît-il...

Un sourire jouait sur le beau visage du peintre. Il avait les yeux très pâles, des yeux de poisson mort.

— Allister m'a demandé de faire son portrait, ajouta-t-il.

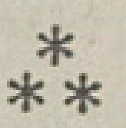
Stoppart regarda autour de lui. Les toiles posées à même le sol formaient un spectacle cauchemardesque: des visages féminins, blêmes, avec des bouches obscènes d'où sortaient des langues

rouges, épaisses, pareilles à de la viande crue. Les nus du peintre étaient traités dans le même style, montrant dans leur crudité des seins trop lourds, des courbes avachies, des peaux granuleuses et malsaines. Il y avait là comme un souverain mépris de la chair humaine. Les toiles de Boris Sokkol nouvelle manière dégageaient une odeur de pourriture, et c'était bien là l'intention du peintre qui donnait ainsi libre cours à son dégoût.

Ted Stoppart se leva.

— Content de t'avoir revu, dit-il.

Ils étaient demi-frères. Ils s'exprimaient et se comportaient comme tout le monde. C'était leur force.



Dans la pénombre du couloir, au quatrième étage du *Palace,* il était tout à fait possible de confondre Belle Des Beaux avec Pola Parrish. L'opulente chevelure frisée, teinte au henné, les épaisses lunettes noires et tout le reste : la mini-jupe verte sur le collant noir, les mitaines, le bustier moulant la poitrine et, surtout, la grenouille en turquoise nichée au creux de l'épaule...

Pola s'était prise au jeu, elle avait maquillé Belle.

Myrtil, abasourdie, avait vu devant elle sa mère en double exemplaire.

— N'ouvrez à personne tant que je ne serai pas de retour, leur avait recommandé Belle.

Elle attendait l'ascenseur. Il arriva enfin et la porte s'ouvrit automatiquement. Belle pénétra dans la cabine et appuya sur le bouton du dernier étage. Comme tout le reste de l'hôtel, l'ascenseur faisait figure de pièce de musée avec ses miroirs et sa banquette en velours.

Au dixième étage, un type énorme et vêtu de sombre était planté dans le couloir mansardé.

Le garde du corps d'Allister dévisagea Belle avant de s'effacer, empressé :

— 'Soir, madame Parrish...

Pari gagné. Le garde entra à son tour dans la cabine et pressa le bouton du deuxième étage. Il suivait Belle du regard en se demandant manifestement ce qu'elle venait faire ici.

Elle longea le couloir.

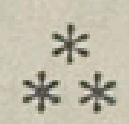
Les portes numérotées étaient toutes fermées à clef, sauf une. Belle la poussa. Art Frohlich était allongé sur un lit, le visage d'un blanc crayeux. Ses yeux grands ouverts étaient vitreux, il y avait du sang séché au coin de sa bouche. Belle s'approcha. Il était encore tiède, mais ne respirait plus. Des traces de coups marquaient sa figure et son corps était disloqué comme celui d'un pantin.

Belle avait si souvent vu la mort. Dans le combat qu'elle menait contre la famille et ses monstres elle avait vu mourir des amis de façon abominable. Mais là, dans cette petite chambre, elle fut saisie d'épouvante, convaincue qu'elle avait sa part de responsabilité dans l'assassinat

d'un journaliste venu enquêter sur les amours d'une jeune fille noire et d'un infirme...

Belle ignorait qu'Art avait eu l'idée extravagante de commencer la rédaction de son livre dans l'antre même de ceux dont il voulait dénoncer l'existence ! Et qu'il était mort pour cela. La seule chose dont elle fût certaine, c'était que Frohlich, d'une manière ou d'une autre, avait dû se trahir au sujet de ce que Belle lui avait appris concernant Jason Zède et la famille.

Allister l'avait donc fait supprimer. La famille agissait toujours ainsi avec les individus coupables d'avoir découvert le grand dessein de Jason Zède !



— Mort ? répéta Ted Stoppart, surpris.

— Qu'est-ce que tu aurais fait à ma place ? aboya Allister du fond de son fauteuil roulant. On a enfermé cet innommable cancrelat dans une chambre du dixième étage uniquement pour l'empêcher de divulguer la présence de Nancy Clyde au *Palace*. Il a voulu me narguer, moi Allister, en rédigeant de sa main des révélations nous concernant, nous tous ainsi que J.Z. ! J'ai essayé de lui soutirer le nom de son ou de ses informateurs. Il a refusé de parler. On lui a enfoncé la boîte crânienne à coups de pied et alors ? Ici, nous sommes chez nous. On fera disparaître le corps et personne n'entendra plus parler d'Art Frohlich !

Le boxeur soupira. Wintrop savait ce qu'il fai-

sait en l'expédiant en ville pour « protéger » Allister. Il se leva.

— Je m'en occupe, dit-il.

Allister attendit qu'il soit sorti, puis il murmura un ordre à son fauteuil électrique qui se dirigea vers une porte.

— Nancy!

Pas de réponse.

— Nancy, ouvre-moi!

— Je t'ouvrirai quand je pourrai téléphoner à mon frère et pas avant! Pour qui tu te prends, Allister?

L'infirme tourna la tête vers l'un de ses gardes :

— Ouvre-moi cette porte!

L'homme s'exécuta. Il disposait d'un passe.

— Sors d'ici! hurla la sœur du champion en voyant surgir le fauteuil roulant qui vint s'arrêter près du lit où elle était allongée.

— Mon cher amour, chuchota Allister de sa voix la plus suave, je te demande un tout petit peu de patience. Comment peut-on imaginer que je nourrisse à l'égard de ton frère d'autres sentiments que de l'admiration et de l'affection? J'ai tout fait pour qu'il conserve son titre. Mais que suis-je à ses yeux, sinon un pauvre infirme qui lui enlève son bien le plus précieux, sa sœur Nancy? Il faudra l'habituer progressivement à l'idée que toi et moi...

Il la tenait sous l'emprise de son regard et Nancy Clyde oublia tout. Plus rien n'existait, hormis

Allister et la passion romantique qui les poussait l'un vers l'autre. Elle ferma les yeux.

— Monsieur !

Un homme de main de Projet A se tenait sur le seuil de la chambre. Allister fit reculer son fauteuil et le garde referma la porte derrière lui. A clef.

— Que se passe-t-il ? demanda Allister.

— Burt Clyde... Il est à la réception. On lui a dit que vous n'étiez pas à New York.

— Et alors ?

— Il a répondu qu'il attendrait le temps nécessaire.

— Merde ! cracha Projet A, alias Allister. Il ne manquait plus que cet imbécile !

*
**

Belle ferma les yeux du défunt. La mort d'Art Frohlich lui donnait le courage d'envisager de sang-froid l'élimination du Projet A pour l'Amérique.

Elle resta un long moment immobile devant le lit étroit, dans ce décor presque sordide. Il était arrivé dans le passé que la police enquête sur la mort d'un homme ou d'une femme assassinés par les sbires de Jason Zède. Jamais aucune enquête n'avait abouti. On finissait toujours par classer le dossier, et le dossier « Art Frohlich » subirait un sort analogue.

Le bruit de l'ascenseur lui fit tourner la tête. La fenêtre de la chambre donnait directement sur la

23e Rue, dix étages plus bas. Belle n'avait pas le temps de gagner l'escalier qui se trouvait au bout du couloir.

Elle était prise au piège.

La porte de l'ascenseur se referma. Des pas approchèrent. Belle ne bougea pas.

— Votre place n'est pas ici, madame Parrish...

Elle se retourna lentement, impassible, et reconnut le boxeur Ted Stoppart que Frohlich lui avait présenté quarante-huit heures plus tôt, à Las Vegas. Tous ceux qui gravitaient autour d'Allister connaissaient Pola Parrish et la respectaient. Pourquoi ?

Sans hâte, tête baissée, elle passa devant le produit d'élite nommé Stoppart et se dirigea vers l'ascenseur. Deux autres hommes attendaient dans le couloir mal éclairé.

— 'Soir, madame Parrish...

Ils entrèrent dans la chambre avec des sacs poubelle sous le bras. Belle avait hâte de se débarrasser de la perruque, des lunettes et de l'accoutuement délirant qu'affectionnait l'ex-star. Elle voulait affronter Allister à visage découvert. Elle le savait aussi bien protégé qu'un chef d'Etat, mais elle était prête à assumer les risques d'une entreprise qui semblait pourtant vouée à l'échec.

Dans la cabine de l'ascenseur, elle appuya sur le bouton du quatrième étage où les Parrish, mère et fille, attendaient son retour.

⁂

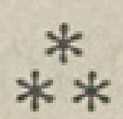
Au dixième, dans la chambre mansardée, les deux hommes étaient en train de caser le cadavre d'Art Frohlich dans un grand sac plastique. Le téléphone, qui fonctionnait à nouveau, ronronna. Ted Stoppart décrocha.

— Descends immédiatement, ordonna Allister. Tu ne sais pas qui est dans la maison ?

— Non.

— Burt Clyde ! Cette fois, tu as carte blanche pour le liquider. Ça te va ?

— Ça me va, répondit le boxeur, et il raccrocha.



Cela aussi, Belle l'avait déjà vécu : annoncer à quelqu'un la mort d'un être cher, ami ou parent sauvagement assassiné par la famille ou ceux qui travaillaient pour elle.

Pola et Myrtil Parrish se tenaient devant elle, frappées de stupeur.

Dans la lumière glauque de l'étrange appartement, leur visage paraissait verdâtre. Pola Parrish n'avait pas jugé utile de choisir dans son dressing une autre perruque. Ses vrais cheveux, grisonnants et tirés en arrière, lui donnaient un air sévère qui contrastait singulièrement avec sa tenue. Elle offrait l'image effrayante d'un clown démaquillé, avec des cicatrices encore fraîches sous les yeux.

Myrtil s'effondra sur le canapé léopard. La tête dans ses bras, elle sanglotait. Sa mère, soudain ressemblait à une vieille femme.

— Vous les connaissez, madame Parrish, dit Belle à mi-voix, ce sont des tortionnaires et des assassins, mais pour une raison que j'ignore ils vous témoignent une sorte de déférence. En principe, ils n'ont que du mépris pour les gens qui ne sont pas de la famille. Vous n'êtes pas des leurs, pourtant ils vous respectent. C'est la première fois que je vois cela...

L'ex-star jeta un regard à sa fille, puis murmura :

— Pas devant elle. Il ne faut pas que... enfin, pas encore.

— Il faut que je parle à Allister, rétorqua Belle.

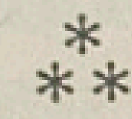
— Je vous accompagne...

Elle disparut un court instant et revint avec son casque de cheveux flamboyants et frisés.

— Non, protesta Belle, je le verrai seule !

Pola Parrish insista :

— Avec moi, vous ne risquez rien et vous parviendrez jusqu'à lui...



Burt Clyde avait débarqué au *Palace* comme une tornade noire. Tout en lui était excessif : sa taille, sa musculature, sa rage de vaincre, sa sensiblerie et son antique automobile, un modèle des années soixante-dix.

Partout où se montrait Clyde, il y avait toujours un attroupement. Enfant de New York, de Harlem, il était adoré ou détesté. Dans le hall, oubliant complètement les recommandations prodiguées par Belle Des Beaux, il hurla, à peine entré :

— Fumiers ! Où est Nancy ?

Il se dressa devant le concierge affolé, minuscule derrière son comptoir d'acajou qui bredouillait :

— Mais... monsieur Clyde, je vous en prie... Notre clientèle...

— Je l'emmerde, votre clientèle ! Je veux voir cet avorton, Allister ! Immédiatement !

Deux hommes, surgis on ne savait d'où, l'encadrèrent. L'un d'eux, vêtu de sombre, murmura :

— Je suis le détective de l'hôtel...

Il avait la main dans la poche de son veston. Il était armé. Hypocritement, il demanda au concierge :

— Ce M. Allister habite l'hôtel ?

Le téléphone intérieur sonna. Le concierge décrocha et parlementa un instant à mi-voix, avant de se tourner vers le boxeur :

— Vous êtes prié de monter au deuxième, monsieur Clyde...

Le champion se rua vers l'ascenseur, suivi du regard par les quelques personnes qui se trouvaient dans le hall. Toutes, sans exception, appartenaient à la famille.

*
* *

Belle n'avait pu élaborer aucun plan. Sans l'aide de Pola Parrish, elle aurait sans doute eu le plus grand mal à se frayer un chemin jusqu'à ce Projet A si bien gardé. Mais devant l'ex-diva, les portes s'ouvraient et les silhouettes massives des gardes du corps s'effaçaient.

Ils étaient plus nombreux que d'habitude dans les couloirs du deuxième étage. L'air était chargé d'électricité. Il se passait quelque chose.

— Vous voulez voir Allister? demanda un garde à Pola.

Il ajouta plus bas:

— Je vous préviens, il est mal luné!

Pola traversa un salon, sans que personne ne cherche à l'arrêter, et ouvrit une porte. Celle de la chambre d'Allister.

— C'est moi, dit-elle. J'ai besoin de vous parler!

*
**

Lorsque Clyde avait débarqué au deuxième étage du *Palace,* un homme s'était avancé vers lui. Il avait reconnu Stoppart.

— Qu'est-ce que tu fous là?

— Je t'attendais, champion.

Clyde avait posé sa patte énorme sur le visage émacié de son challenger et l'avait fait reculer.

— T'es copain avec Allister? Alors tu dois savoir où est ma sœur? Où est-elle?

— Cherche!

Enfreignant toutes les règles de l'art, il assena

au champion du monde, un formidable coup de genou au-dessous de la ceinture. Burt se plia en deux, grimaçant de douleur, vomissant sa bile sur la moquette. N'importe qui se serait effondré. Pas lui. Il se redressa aussitôt pour châtier Stoppart qui dansait devant lui, comme pour se moquer du fameux jeu de jambes de Clyde.

Stoppart vit Clyde baisser la tête pour foncer. C'était ce qu'il espérait. Il le cueillit d'une droite au menton. La tête de Burt Clyde parut se décoller du cou, il avait les yeux exorbités, injectés de sang. Il aurait dû tomber mais resta debout vacillant sur ses jambes. Il ne comprenait pas ce qui lui arrivait.

— Alors, champion, tu ne veux plus voir ta petite sœur? Allister est peut-être en train de se la faire, tu sais? Il a plus d'un tour dans son sac...

Ces paroles venimeuses ressuscitèrent Clyde qui leva les bras pour abattre ses poings sur le crâne de Stoppart. Un coup qui aurait dû lui écrabouiller la cervelle. Mais l'autre prévoyait avec une fraction de seconde d'avance toutes les attaques de son adversaire. Il fit un bond de côté, deux doigts pointés vers les yeux de Clyde.



— Vous choisissez mal votre moment, dit Allister.

Il découvrit alors, près de Pola, une grande fille à l'allure vaguement familière. Belle ne lui laissa pas le temps de s'interroger à son sujet.

— Bonjour, Projet A, déclara-t-elle.

Elle soutint le regard d'Allister. Il avait compris, d'instinct, qu'il se trouvait devant un membre de la famille.

— Qui vous envoie chez moi ? questionna-t-il, suspicieux.

— Vous ne devinez pas ? répliqua Belle à tout hasard.

Elle les connaissait bien. Frustrés de tout ce qui représentait le sel de la vie, les Projet A aimaient dominer pour essayer de faire oublier leur tragique dépendance. Ils étaient féroces, toujours prêts à cracher leur haine et leur venin.

— Vous voulez que je parle devant eux ? ajouta-t-elle, désignant les gardes qui veillaient sur l'homme-tronc.

Il les renvoya d'un signe de tête.

C'était inespéré.

*
**

En sortant dans le couloir, les hommes d'Allister découvrirent, face à face, le champion du monde et son challenger dans une réédition de leur combat de Las Vegas, un combat où tous les coups étaient permis.

Les deux colosses ne se faisaient pas de quartier. Mais Clyde, dans son for intérieur, était convaincu d'avoir affaire à un adversaire invulnérable qui le tenait à sa merci, prolongeant la bagarre pour le plaisir de l'esquinter avant de le

tuer. Et c'était bien cela : le produit d'élite Ted Stoppart s'amusait...

⁂

— Je suis pressé, dit Allister.

— Moi aussi, rétorqua Belle.

Elle était calme, presque détendue. Il fallait bien que cela arrive un jour. Comme un tournant dans sa vie. Elle allait le tuer.

— J.Z. m'a déjà envoyé Wintrop ! lança Projet A sur un ton de défi.

Ses yeux luisaient comme ceux d'un reptile guettant le moment propice pour bondir sur sa proie et la dévorer. Belle avança vers le fauteuil roulant, près de la porte-fenêtre ouverte sur le balcon. La nuit était tombée, et on avait allumé quelques lampes dans la pièce.

Le temps était compté.

Belle se tenait devant celui qui se croyait appelé à recueillir un jour le fabuleux héritage de Jason Zède.

— Je suis venue vous poser une seule question, murmura Belle. Pourquoi avez-vous tué Art Frohlich ?

La créature enveloppée dans sa couverture en vigogne éclata d'un rire strident.

— Si je m'attendais à cela ! Si je m'attendais à une question aussi stupide ! Comme si vous ne saviez pas que toute cette vermine est faite pour crever dans un proche avenir ! Comme ce petit

minable, les jambes et les bras brisés, le crâne fendu !

Pola Parrish s'était tenue à l'écart, comme si elle avait conscience de ne pas appartenir à la famille. Mais subitement elle écarta Belle d'un geste brusque, et saisit le fauteuil roulant par ses accoudoirs. Elle tendait vers l'infirme son visage fardé, aux joues trop roses, aux lèvres écarlates. Elle était bouleversée.

— Allister, j'ai toujours su que vous étiez monstrueux, incapable du moindre sentiment. Mais comme une pauvre idiote, j'ai toujours espéré qu'il y ait en vous quelque chose... quelque chose...

— Il n'y a rien, coupa Belle. Rien que leur formidable appétit de mort et de destruction ! Rien que la haine et la vengeance...

Le regard d'Allister allait de l'une à l'autre.

— Ce journaliste, poursuivit Pola, ce jeune homme que vous avez tué, ma fille l'aimait beaucoup. Peut-être même qu'elle l'aimait tout court, Allister !

L'homme-tronc fit de nouveau entendre son rire de crécelle.

— L'amour ! Vous osez, chère amie, parler d'amour ? Vous qui m'avez mis au monde après avoir été inséminée avec le sperme du grand géniteur Jason Zède ? C'était de l'amour, ça ?

L'ex-star recula comme si elle venait d'être mordue par un serpent.

— C'est par amour, glapit Allister, que vous m'avez conçu voici trente ans, moyennant un chèque qui vous mettait à l'abri du besoin jusqu'à la fin de vos jours?

Belle s'était figée, stupéfaite. Elle avait enfin l'explication (du moins le croyait-elle) de l'autorité de cette femme dans un univers dantesque où elle évoluait telle une souveraine incognito.

Pola se rua à nouveau sur Allister qu'elle agrippa par les épaules.

Comprenant qu'il était en danger. Il poussa un feulement de fauve. Ce fut alors que le destin décida d'intervenir. Le fauteuil, mis au point par un électronicien de génie, obéissait à la voix de son propriétaire, donc aux ultrasons. Au cri d'Allister, l'engin bondit en avant, telle une voiture de sport dont on sollicitait l'accélérateur. Poussée formidable qui projeta la mécanique folle en direction du balcon où elle alla percuter la rampe en fer forgé.

Ejecté de son fauteuil, Allister se mit à hurler. Un hurlement de rage et de désespoir, interminable.

Belle vit le Projet A passer par-dessus la balustrade. Il s'écrasa sur le trottoir de la 23e Rue...

En ce début de soirée, la circulation était encore dense, les passants nombreux. On entendit des coups de frein, des exclamations horrifiées.

Pola Parrish se cachait le visage dans ses mains, comme pour ne plus voir la grande chambre vide

et le tas de ferraille fumante sur le balcon. Une odeur de brûlé se répandait dans la pièce.

Belle lui toucha le bras.

— Venez...

Elle la guida vers la porte, s'étonnant que personne n'ait fait irruption dans la chambre, alerté par les cris de détresse de l'infirme.

*
**

Le personnel attaché à la personne d'Allister commentait de la voix et du geste la bagarre à mort qui opposait, dans le couloir du *Palace*, Burt Clyde à Ted Stoppart. Spectateurs privilégiés, ces êtes frustes braillent leur enthousiasme. C'était beaucoup mieux qu'à la télévision. Ce soir, au moins, le sang coulait et il n'y avait pas de chiqué.

La porte de l'appartement d'Allister s'ouvrit brusquement, Pola Parrish parut en hurlant :

— Vite ! Venez, vous autres ! Un accident...

Stoppart tourna la tête. Il était chargé de la sécurité du Projet A. Clyde, lui, réalisa qu'une chance unique se présentait. Il empoigna Stoppart, souleva de terre cette masse formidable. Dans un effort surhumain, désespéré, car il était à bout, il projeta Ted Stoppart vers l'escalier. Le produit d'élite fut incapable de freiner sa chute, il dévala les marches comme un colis en folie. Sa course ne s'arrêta qu'un étage plus bas. Il avait la colonne vertébrale brisée.

Personne n'avait remarqué la disparition de

Belle et de Pola Parrish qui avaient regagné le quatrième étage où les attendait Myrtil, toujours prostrée, incapable de s'habituer à l'idée qu'Art Frohlich était mort.

— Il est hors de question que vous restiez au *Palace* avec votre fille, expliqua Belle à Pola.

— Pourquoi ?

— Il y aura la police, les journalistes et... et ceux de la famille qui vous poseront des questions. Vous y tenez vraiment ?

Elles échangèrent un regard.

— Non, répondit enfin Pola.

— Je crois savoir où vous serez en sécurité, murmura Belle.

On entendait les sirènes des voitures de police. Le *Palace*, où le silence était généralement de rigueur, était comme saisi de frénésie. Il y avait un va-et-vient incessant à tous les étages, des portes s'ouvraient et se fermaient. Les clients de l'hôtel, terrés comme des taupes au fond de leurs suites ou dans leurs chambres luxueuses, semblaient s'éveiller d'un long sommeil et enfreindre la règle d'or de l'établissement : la discrétion. Cette discrétion qui avait sans doute permis à Pola Parrish de couler des jours paisibles entre ces murs, sous la protection du tout-puissant Projet A, alias Allister. Car l'ancienne idole du cinéma *underground* aurait dû être morte depuis très longtemps.

Exactement depuis le jour où elle avait donné naissance à un Projet A.

⁂

Le hall du *Palace* était envahi par une cohorte de policiers en uniforme et en civil. Pour le moment, dans la cohue qui se pressait autour de la réception, il était impossible de faire le tri entre les curieux et les clients. Un géant barbu fendait la foule, escorté par deux hommes vêtus de sombre.

— Par ici, monsieur Sokkol...

Une voiture attendait le peintre devant l'hôtel. Des clients du *Palace,* que Belle reconnut avec certitude comme étant des produits d'élite escortés par des gardes du corps, étaient dirigés vers d'autres limousines. Ces gens hauts en couleur avaient l'apparence du grand âge, mais Belle savait très bien qu'ils s'offraient le luxe de se vieillir pour entrer dans la peau de ces artistes dont ils avaient pris la place en se divertissant beaucoup. Il y avait de fortes chances pour qu'en peu de temps les produits d'élite aient tous fui le *Palace,* devenu inhabitable pour eux. Les rats quittaient le navire en perdition... La famille répondait avec une remarquable efficacité à un événement susceptible de révéler son existence au public.

Un événement d'une exceptionnelle gravité.

⁂

Dans la 23e Rue, les policiers contenaient la foule qui faisait cercle, muette d'horreur, autour d'une portion de trottoir qu'on essayait d'interdire

à la curiosité malsaine des spectateurs. Pola Parrish avait eu la présence d'esprit d'enfiler son long manteau de peau qui la faisait passer inaperçue. Belle arrêta un taxi en maraude et remit à Pola les clefs de son appartement sur les bords de l'Hudson.

— Je rentrerai dès que possible. A Port Liberté, vous serez au calme et personne n'aura l'idée de vous y chercher !

Elle donna l'adresse au chauffeur et le taxi démarra, emportant l'actrice et sa fille Myrtil.

Poussant un soupir de soulagement, Belle se glissa jusqu'au premier rang de la foule. L'enseigne au néon du *Palace* teintait de violet un amalgame de sang, de matières innommables, gluantes, le tronc d'un homme à la tête fracassée. Un policier en uniforme désignait à un civil le balcon du deuxième étage :

— Il est tombé de là-haut, inspecteur...

— D'accord. Mais où sont les jambes ? Les bras ?

L'inspecteur s'accroupit, comme pour vérifier tout ce qui manquait au cadavre. Un détail ajoutait encore à l'irréalité de la scène : Allister était tombé sur une plaque d'égout mal jointe d'où s'élevait une vapeur, violacée elle aussi, qui enveloppait les restes du Projet A dans une fumée de plus en plus dense. A croire que, sous le trottoir de la 23e Rue, brûlait un feu mystérieux.

Peut-être les flammes de l'enfer, pensa Belle.

CHAPITRE IV

LE PORTRAIT DE NANCY CLYDE

A Londres, c'était la fin de l'après-midi. Il y avait du soleil et maître Charles Wintrop venait tout juste de rentrer des USA, peu satisfait de son séjour. Il s'apprêtait, sans le moindre enthousiasme, à rendre compte de son voyage à New York et de l'impression détestable qu'il en rapportait. Pour la première fois, un Projet A jouait la carte de l'égalité avec Jason Zède. Allister insistait effrontément sur sa ressemblance avec le grand géniteur. Il était tout prêt à se déclarer le dauphin de J.Z., écartant avec désinvolture les autres Projet A en tout point identiques à lui, avec la prétention en moins...

— Il se prend pour un fin politique, monsieur, déclara l'avocat, installé en face de Jason Zède, dans le capharnaüm de Berkeley Square.

En regardant la tête étrange qui émergeait de la couverture en vigogne, Charles Wintrop se rendait compte que les Projet A n'étaient que la

caricature de J.Z. La ressemblance était troublante, mais grossière. Personne n'avait jamais pu expliquer pourquoi certaines mères porteuses, inséminées avec la semence de J.Z., accouchaient de ces monstres à l'image de leur père. Avec quelque chose en moins. Les plus grands biologistes et généticiens avaient été sollicités pour éclaircir ce mystère. En vain.

— Il est exact, dit Jason Zède de sa belle voix musicale, que la communauté noire aujourd'hui, au seuil de l'an 2000, a pris aux USA un poids qu'elle n'a jamais eu auparavant. Ils ont résisté à tout, à la drogue, au Sida et aux différents virus qui déciment les populations du monde. Le maire de New York est *black* et le prochain Président le sera peut-être. Nous n'avons jamais pu les infiltrer, dans la mesure où nous n'avons jamais réussi à obtenir un produit noir convaincant.

— Allister prétend que cette Nancy Clyde le lui donnera. Il est puant de vanité, mais son raisonnement se tient, en effet.

L'avocat se leva pour échapper au regard de J.Z. qui ne le quittait pas. Il n'avait jamais pu s'habituer à la façon qu'ils avaient d'hypnotiser leurs interlocuteurs.

— En vérité, dit-il, nous pouvons dès à présent envisager de mettre Allister au placard. Il a bien servi la famille.

— Vous êtes sévère, murmura J.Z. Sans doute parce que Allister vous a fait perdre pas mal d'argent...

Wintrop crut avoir mal entendu.

— Pourquoi pensez-vous que...

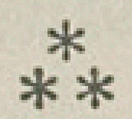
— Allister m'a fait savoir qu'il était désolé et qu'il ne demandait pas mieux que de vous indemniser. Je lui ai répondu que vous n'étiez pas à un million de dollars près. J'ai eu raison ?

L'avocat resta sans voix. La petite ordure ! Avorton malfaisant !

— Absolument, J.Z., répliqua-t-il d'un ton égal, presque indifférent. Je suis au contraire ravi d'avoir pu participer par une modeste contribution financière, au plan machiavélique conçu par Allister pour séduire la sœur du champion. Positivement ravi. Vous m'autorisez à me retirer ?

— Non. J'ai plusieurs dossiers à examiner avec vous avant le dîner...

Charles Wintrop se rassit avec l'impression assez pénible de n'être de plus qu'un pion sur l'échiquier planétaire où Jason Zède jouait sa partie.



Belle, perdue dans la foule qui encombrait le trottoir de la 23e Rue, regardait l'ambulance emporter les restes d'Allister. Il ne restait plus aucune trace sur la plaque d'égout où s'était écrasé le corps d'Allister.

En quelques minutes, la foule se dispersa. Les passants étaient blasés. Dans tous les quartiers de

New York, jour et nuit, l'habituelle symphonie des faits divers : agressions, viols, suicides.

Belle, sans se presser, retourna dans le hall du *Palace* où le calme était revenu. L'endroit était maintenant étrangement désert. Sans doute les inspecteurs de la criminelle étaient-ils en train de passer au peigne fin le deuxième étage de l'hôtel. Avec de maigres résultats, c'était à parier. Comme Belle connaissait ceux de la famille, ils avaient probablement fait table rase de tout ce qui risquait d'être compromettant là-haut. À défaut d'autre chose, les policiers devraient faire leurs choux gras des vestiges calcinés du fauteuil électrique spécialement construit pour Allister. Quant aux témoins...

Avec un peu de chance, Pola Parrish et sa fille Myrtil reprenaient leurs esprits à Port Liberté, dans le calme de cet appartement bercé par les clapotis de l'Hudson. Belle s'approcha de la réception :

— Je suppose que Miss Nancy Clyde a quitté l'hôtel...

— En effet, répondit l'employé.

Belle sortit de l'hôtel. Un peu plus loin, il y avait quelques taxis en stationnement. Elle l'engouffra dans une voiture.

— Edgecombe Avenue, dit-elle au chauffeur, un Noir.

— Vous ne le croirez pas, mais c'est là qu'habite le type que...

— ...Que vous admirez le plus au monde! l'interrompit Belle en riant.

*
**

Port Liberté, si proche de Manhattan pourtant, apparut à Pola Parrish et à Myrtil comme un lieu irréel, qui rappelait le Vieux Continent et des temps reculés avec d'autant plus de réalisme qu'on y trouvait, amarrés au pied des habitations, des voiliers en tous genres, sloops, cotres et ketchs, comme sur les photos jaunies des albums de famille... Pola avait été très troublée lorsqu'elle avait sorti de la poche de son manteau le porte-clefs que lui avait remis Belle Des Beaux. Cet objet en or représentait un personnage mythologique, casqué, une lance à la main.

Or, ce même porte-clefs, bien des années auparavant, elle l'avait vu entre les mains d'un homme qui avait joué un rôle important dans sa vie. Elle n'en avait plus jamais revu de semblable. Qui donc était cette fille qui avait appelé Allister « Projet A » ?

Pola Parrish n'était pas âgée. D'autant moins qu'en 1999 on considérait les femmes de cinquante ans comme à cent pour cent « opérationnelles ». C'était le terme employé. Elle était fatiguée parce qu'elle avait davantage vécu que d'autres, qu'elle avait usé et abusé de ce qu'elle aimait, des hommes, de l'alcool, des drogues douces et dures.

Il fallait ouvrir plusieurs verrous de sûreté pour pénétrer dans l'appartement de Belle, qui ressemblait à un vieux bateau avec ses poutres apparentes et ses fenêtres à petits carreaux.

— Je m'occupe de tout, Pola, déclara Myrtil qui avait repris du poil de la bête.

Au loin scintillaient les lumières de Manhattan. C'était féerique. Dans la cuisine, Myrtil entreprit de faire du café. Sa mère et elle évitaient de parler de ce qui les obsédait, des questions qu'elles se posaient.

— Demain, je retourne au journal, dit Myrtil.

Pola ignorait complètement de quoi serait fait son lendemain.

Elle aurait voulu, comme sa fille, renouer avec le cours de sa vie, mais elle savait déjà que plus rien ne serait comme avant.

— Et moi je retournerai au *Palace*, répliqua-t-elle sans vraiment y croire.

Elle se rendait compte avec surprise que la mort d'Allister était une délivrance, un poids ôté de sa poitrine, mais elle pressentait de la menace qui allait peser sur elle, qui avait toujours pesé sur son existence, se préciserait dès demain.

— Tu devrais dormir un peu, suggéra-t-elle à Myrtil.

— Oui, je tombe de fatigue, murmura la jeune fille.

Elle s'allongea sur l'un des canapés et s'endormit presque aussitôt. Pola resta un moment à re-

garder sa fille, envahie par un sentiment qui ressemblait, à de la tendresse.

Elle avait besoin de respirer l'air marin, de marcher le long des quais où tout était blanc et net. La crasse et la pourriture de New York, c'était loin, à des années-lumière. Sans faire de bruit, elle gagna la porte d'entrée qu'elle ouvrit tout doucement.

Dehors, l'air était doux, le quai désert. Port Liberté ne connaissait pas les rôdeurs, les agressions nocturnes, les bandes d'écoliers casseurs et violeurs.

Tout au bout du quai, un homme promenait son chien. Un gros homme avec un tout petit chien.

M. Wasserman, le propriétaire du *Voice*, les soirs où il n'assistait pas à d'assommants dîners d'affaires, mettait un point d'honneur à remplacer son épouse pour la corvée rituelle : la promenade du chien. Il enfilait un trench sur son pyjama de soie — c'était cela aussi, la décontraction de Port Liberté — et arpentait les quais déserts en laissant vagabonder ses pensées.

Au loin, il aperçut une silhouette de femme, immobile comme cette nuit. Il s'en voulut de trouver une ressemblance entre cette promeneuse et la femme qui hantait son esprit pour tout ce qu'elle représentait de mystère et de volupté. Il essaya de se convaincre que son petit chien l'entraînait vers elle, mais c'était faux. Il parcourut une cinquantaine de mètres et s'arrêta, le souffle coupé. Ce n'était pas possible. Et pourtant...

A la fois heureux et terrorisé, il fut tenté un instant de rebrousser chemin, de rentrer chez lui au pas de charge et d'oublier cette apparition, ce mirage. Peut-être avait-il des visions? Peut-être travaillait-il trop? Il appela doucement:

— Pola?

Elle se retourna.

*
**

Le carrelage en poudre de quartz et résine synthétique triomphait aussi dans la chambre de Nancy Clyde, au premier étage de la maison à colonnades, style colonial, cernée par les camélias roses. Le luxe extravagant dont s'entourait le champion du monde exaltait tous les Noirs de Harlem, même ceux qui vivaient dans des immeubles éventrés, entourés de hauts grillages. Depuis les années quatre-vingts, Harlem revivait et ambitionnait, un jour prochain, d'éclabousser Manhattan et de prendre le relais du foisonnement artistique de certains quartiers blancs.

Nancy reposait dans un lit à baldaquin, vêtue d'une chemise vaporeuse du même mauve que les tentures de sa chambre. Le lustre de Murano répandait une lumière que n'aurait pas désavoué un doge vénitien, un soir de carnaval.

— Il faut me dire la vérité, Nancy, pria Belle, assise auprès d'elle. C'est très important...

La jeune fille était encore sous le choc. Elle

avait vécu des instants dramatiques, au deuxième étage du *Palace*. Séquestrée par Allister qui prétendait pourtant l'adorer, elle avait entendu des allées et venues dans l'appartement qu'il occupait. A bout de patience, excédée, elle avait eu l'idée de sortir sur son balcon pour tenter d'alerter quelqu'un dans la rue et mettre un terme à une situation qu'elle jugeait humiliante. Elle avait alors été témoin d'une scène qu'elle ne pourrait jamais oublier: le fauteuil électrique d'Allister avait littéralement explosé contre la balustrade du balcon voisin, et le tronc du nabot s'était élevé dans l'air pour ensuite plonger en chute libre vers le trottoir où des gens affolés poussaient des cris hystériques, tandis que des automobiles se heurtaient dans un bruit de tôles froissées. Ensuite, Nancy Clyde ne savait plus ce qu'elle avait fait. Sans doute avait-elle vu l'infirme s'écraser sur la plaque d'égout, mais elle ne s'en souvenait plus et cela valait mieux ainsi. Son frère hurlait son nom dans le couloir. Elle avait crié, il avait enfoncé sa porte...

— Je vous ai dit la vérité, assura Nancy d'une voix plaintive de petite fille grondée, il ne s'est rien passé entre Allister et moi, rien du tout!

Elle s'en tenait à sa version des faits avec obstination. De toute façon, Allister était mort et Nancy voulait oublier la nuit incroyable passée dans le lit de... de cette créature. Pouvait-elle raconter une aventure pareille à Burt? Ne serait-il

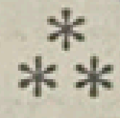
pas capable de la tuer en apprenant qu'elle avait fait l'amour avec Allister?

Belle connaissait bien les Projet A. C'étaient des obsédés sexuels qui choisissaient leur proie, et celle-ci leur résistait rarement! Belle se leva.

— Le jour où vous aurez un problème, Nancy, téléphonez-moi chez moi, à Malibu...

Elle plongea ses yeux dans ceux de la jeune fille. Celle-ci eut la curieuse sensation de retrouver le regard d'Allister quand il était chaleureux et amical. Il y avait une grande différence entre Belle et les siens: elle avait tout ce dont ils étaient privés. Eux mimaient des sentiments qu'ils étaient incapables d'éprouver, Belle était sincère. C'était pour cela qu'on la qualifiait de « produit raté »...

Le champion du monde l'attendait en bas. Belle le rassura de son mieux, mais elle-même n'était pas du tout rassurée.



Pola Parrish regarda Wassermann et lui demanda:

— Que faites-vous ici?

Il n'en revenait pas. C'était impensable. Il la croyait enracinée dans son appartement-aquarium du *Palace* et n'arrivait pas à réaliser qu'elle était là devant lui, sur ce quai désert de Port Liberté, à moins de cent mètres de sa maison, où sa femme guettait peut-être son retour derrière une fenêtre à

petits carreaux... Sa femme ! M. Wassermann fut soudain saisi de vertige. Et si Pola était venue faire du scandale, révéler à Mme Wassermann les débordements érotiques que se permettait son vertueux époux une fois par semaine, au quatrième étage du *Palace*, un hôtel fréquenté par des artistes, dans la 23e Rue ?

— Ce que je fais ici ? répéta le magnat, hébété. Mais, ma chère, j'y habite !

Etait-elle capable d'exercer sur lui un chantage ? Non, impossible. Elle avait une telle classe... Une souveraine. Etudiant, il avait vu quelques-uns de ses films, dans un ciné-club de Munich. Des films où elle ne cachait à peu près rien de son intimité. Ulli Wassermann pouvait-il imaginer alors que, trente ans plus tard, il jouirait de son étourdissant savoir-faire amoureux non plus comme spectateur d'une salle obscure, mais comme acteur à part entière dans les draps verts de son lit ?

Le petit chien tirait sur sa laisse en poussant des jappements aigus. Wassermann se sentit ridicule.

— Allons, dit-il, je dois rentrer...

— Déjà ?

*
**

A Londres, la soirée était avancée. A l'heure du dîner, Wintrop se trouvait encore dans le cabinet-capharnaüm de Jason Zède. Sur le petit écran

d'ordinateur fixé au bras de sa chaise roulante, J.Z. consultait de temps à autre les chiffres qui s'y affichaient en permanence. Il ne connaissait pas l'étendue réelle de sa fortune. Elle était en constante évolution. Le milliardaire pouvait aussi se tenir informé de tout ce qui concernait les membres de sa famille.

Au-dessus de son bureau, sur un écran géant, défilaient des images sélectionnées pour lui sur toutes les chaînes de télévision d'Europe et d'Amérique. Il donnait l'impression de vivre par procuration, par images interposées. Il n'aimait guère se déplacer, humilié de devoir être sans cesse assisté pour les gestes les plus élémentaires. Il trouvait un grand plaisir à la contemplation des convulsions d'un monde finissant où régnaient la violence et la barbarie sous des dehors extrêmement civilisés, puisque les gens avaient toujours le mot « progrès » à la bouche.

Soudain, une image sur l'écran attira son attention.

« ...Un drame vient de se produire, disait la voix du commentateur américain, dans l'un des plus vieux hôtels de New York, le *Palace*. Allister, vice-président des Purple Heart Entreprises, s'est tué en tombant du balcon de son appartement situé au deuxième étage de l'établissement. Les enquêteurs écartent la thèse du suicide. Il s'agirait d'un accident ».

Wintrop avait levé la tête, très pâle. Cela n'était

encore jamais arrivé. Jamais un Projet A, couvé par son entourage, n'avait subi le moindre dommage. Allister mort! Le silence dans la pièce devenait insoutenable. Juste la voix du commentateur américain. Jason Zède, au fond de la chaise roulante, avait fermé les yeux. Pour la première fois depuis qu'il avait entamé sa marche patiente et inexorable vers le pouvoir, il essuyait un cruel revers. Le projet A pour l'Amérique était mort. Il ne restait de lui que cette flaque dégoûtante sur une bouche d'égout, image que les caméras de télévision offraient complaisamment à des millions de téléspectateurs blasés. Elles s'attardaient volontiers sur l'ignoble et l'atroce, ces caméras toujours présentes.

— Charles!

La voix de J.Z. n'était plus qu'un chuintement.

— Avant de quitter New York, se justifia l'avocat, j'ai envoyé Ted Stoppart au *Palace* pour veiller à la sécurité d'Allister...

Jason Zède ne l'écoutait pas. Et Wintrop avait l'impression que, dans cette ville impossible des forces inconnues cherchaient à saper l'influence grandissante de la famille. Allister mort!

« ... Les enquêteurs ont découvert par ailleurs, dans ce même hôtel, le cadavre du boxeur poids lourd Ted Stoppart qui aurait fait une chute mortelle dans l'escalier, à peu près à l'heure où... »

J.Z. poussa un cri de rage qui n'avait rien d'humain.

— De toute façon, continua Wintrop d'une voix que l'émotion faisait chevroter, nous nous trouvions devant un Projet A particulièrement difficile, qui nous a toujours donné du fil à retordre. Franchement, J.Z., je me demande jusqu'à quel point sa disparition n'est pas en mesure de servir nos intérêts aux USA!

— Vous le croyez vraiment, Charles? siffla le milliardaire. Vous ne croyez pas plutôt qu'il y a quelque chose de pourri au royaume de Danemark?

Il ne citait Shakespeare que quand il était très en colère. A présent, sur le grand écran qui lui faisait face, des images anciennes rappelaient aux téléspectateurs new-yorkais l'histoire du *Palace* et de sa clientèle: dans la 23e Rue marchait une femme habillée à la mode des années soixante-dix, en minijupe, avec des cheveux, frisés.

« ...Qui reconnaîtrait aujourd'hui cette silhouette, célèbre voici trente ans? Super-star du cinéma *underground,* Pola Parrish habite le *Palace* depuis plus de trois décennies! »

— Juste ciel! s'exclama Jason Zède.

L'avocat, en écoutant ce commentaire, en voyant ces images de cinémathèque, eut la sensation épouvantable d'un coup de poignard dans le dos.

La mémoire de Jason Zède ne le trahissait jamais. Si son avocat avait espéré un instant que le nom de Pola n'éveillerait en lui aucune rémi-

niscence, il en était pour ses frais. J.Z. n'avait nul besoin de consulter son ordinateur pour reconnaître la mère porteuse d'un Projet A. Il était comme ces amants légendaires qui avaient possédé mille femmes et gardaient le souvenir de chacune d'elles. Furieux, il donna un ordre bref à sa chaise roulante qui réussit à se glisser entre les vases étrusques et une statue de Maillol et franchit la porte-fenêtre ouvrant sur le parc. J.Z. avait besoin d'air. Wintrop le vit disparaître sur la terrasse où le fauteuil, sur ses roues caoutchoutées, décrivit quelques courbes gracieuses dans le plus parfait silence avant de regagner la pièce où il s'immobilisa enfin face à l'avocat, très droit sur son siège, pétrifié.

— Vous saviez qu'elle était vivante? questionna J.Z.

Son regard était glacé, inhumain.

— N... non, évidemment.

— Vous aviez peut-être raison, Charles, je commence à me demander s'il ne faut pas se réjouir de la mort d'Allister. Ainsi, non content de prendre des initiatives sans nous consulter, il gardait sa mère près de lui! C'est à peine croyable.

L'avocat resta silencieux. Il valait mieux laisser passer l'orage. Le calme qu'affichait J.Z. était trompeur. Il avait atteint ce paroxysme de la colère où il était capable de prendre des décisions qui provoquaient invariablement un bain de sang...

— Comment se fait-il, poursuivit J.Z. d'un ton

lugubre, qu'ayant donné le jour voici trente ans à un Projet A, cette femme soit restée en vie ? C'est contraire à tous nos principes !

Jason Zède avait institué comme règle absolue de ne jamais laisser survivre, après l'accouchement, la mère porteuse d'un Projet A. Il pensait ainsi supprimer un témoin dangereux, sauvegarder l'existence et l'anonymat des Projet A, ces donneurs de sperme d'une exceptionnelle valeur.

Wintrop, lui, de tout temps, avait su prendre des risques. Il avait toujours essayé de protéger J. Z. contre lui-même, ses excès, son aveuglement. C'est ainsi que, dans le passé, il l'avait mis en garde contre Belle Des Beaux qui conspirait contre son père et la famille ! L'avocat n'imaginait évidemment pas que Belle était mêlée de près au drame du *Palace* et qu'elle était sur le point de toucher du doigt le seul acte d'insubordination dont Wintrop s'était rendu coupable vis-à-vis de son dieu vivant, Jason Zède. Un acte dont les conséquences, à la lumière des événements qui venaient de se dérouler à New York, étaient en mesure de changer radicalement les rapports de confiance existant entre J. Z. et son conseiller privé...

L'avocat réfléchissait intensément. Comme souvent dans ces cas-là, il jouait avec le porte-clefs en or qui ne le quittait jamais et qui représentait un minuscule personnage mythologique, casqué, une lance à la main.

*
**

Pola Parrish avait regagné l'appartement de Belle, à Port Liberté, après sa rencontre insolite avec le richissime M. Wassermann dont Allister convoitait le journal. L'infirme voulait en faire sa tribune.

De son vivant, il nourrissait des ambitions personnelles disproportionnées. Pola, dans cette affaire, jouait les intermédiaires. Allister lui avait promis une commission mirobolante si elle arrivait à convaincre Wassermann de vendre *Voice*. Ce n'était pas la première fois qu'elle servait de rabatteuse à son fils. L'appartement-aquarium du *Palace* avait vu défiler pas mal de personnalités new-yorkaises de premier plan, d'âge mûr, que les charmes de l'ex-star avaient transformé en moutons bêlants.

Un peu plus tard, Belle arriva à Port Liberté. Elle frappa à sa porte et Pola vint lui ouvrir.

— J'ai à vous parler, dit Belle.

Durant le trajet en taxi, elle avait eu le temps de réfléchir. Elle se rappela subitement que les gens ordinaires avaient besoin de sommeil. Myrtil, d'ailleurs, dormait profondément sur l'un des canapés.

— Vous avez peut-être besoin de repos, vous aussi ? murmura Belle.

— Je ne pourrais pas dormir, répondit Pola.

Toutes deux passèrent dans la cuisine, et Belle

déboucha une bouteille de vin rosé qui était fait chez elle, dans sa maison familiale de Provence, ce mas que Jason Zède avait racheté en souvenir de Sybil.

Angeline Favrot, la gardienne, en envoyait une caisse, régulièrement, de France, à la « fille de Madame Sybil »...

— Qui vous protège depuis trente ans ? demanda brutalement cette dernière.

Elle connaissait la démarche de Jason Zède : il tombait amoureux d'une femme découverte sur ses écrans de télévision ou dans un magazine. Mannequins, femmes du monde, intellectuelles ou actrices se voyaient ainsi proposer, un jour ou l'autre, un contrat de mère porteuse. Et c'était Charles Wintrop qui représentait J.Z. dans ces négociations délicates. La transaction s'avérait possible dès lors que l'une ou l'autre de ces beautés avait un pressant besoin d'argent. Elles portaient pendant neuf mois un futur produit d'élite, et elles étaient débarrassées de tout souci matériel pour le restant de leurs jours.

La transaction était plus ardue lorsqu'il s'agissait de jeunes femmes comblées par la vie. Mais au grand étonnement de l'avocat, elles se laissaient souvent tenter par le contrat.

J.Z., avec son cynisme décapant, estimait que la cupidité des humains était telle qu'ils n'avaient jamais assez d'argent, de confort, de bouffe. « Ils crèveront d'indigestion, disait-il, alors que dans

d'autres parties du monde, ils crèveront de misère et de maladie. Mais, dans tous les cas, ils crèveront, et c'est le principal! »

— Allister m'a toujours protégée, murmura Pola.

— D'accord. Mais avant qu'Allister ait atteint l'âge de raison vous avez bénéficié d'autres protections...

— Qu'est-ce que vous en savez?

— Je le sais, rétorqua Belle, parce que vous auriez dû mourir le jour où vous avez accouché d'Allister!

Pola vida son verre. Belle le lui remplit aussitôt. Le rosé de Provence rendait les gens bavards.

— New York est une drôle de ville, dit l'exactrice. A cette époque-là, on m'adorait. J'étais une star, j'avais mes photos un peu partout et jamais assez d'argent parce que j'entretenais un tas de parasites. Et aussi parce que le cinéma *underground,* ça ne payait pas. Aucun rapport avec Hollywood. Alors, quand on m'a proposé... ça, j'ai sauté sur l'occasion. Un petit bonhomme, le docteur Kern, était venu tout exprès de Paris pour m'accoucher à la Fondation Zède de New York...

Belle avait bien connu le docteur Aloïus Kern. Il était mort dans le no man's land entre les secteurs américain et soviétique de Berlin, peu avant qu'on n'abolisse le Mur de sinistre mémoire. Il était mort dans les bras de Belle, assassiné par les sbires de Jason Zède.

— Kern savait que vous alliez donner naissance à un Projet A... Dès cet instant, vous étiez condamnée à mort.

Pola Parrish avait été marquée à jamais par les événements dramatiques qui avaient suivi cet accouchement grand-guignolesque, la découverte du monstre minuscule entre ses cuisses, hurlant avec véhémence. Un souvenir de cauchemar, une descente aux enfers. Et l'apparition de l'homme providentiel qui l'avait menée, encore flageolante, à demi évanouie, par un ascenseur de service jusqu'à une porte donnant sur Lexington Avenue où attendait une très vieille limousine d'un modèle déjà périmé à cette époque-là...

— On m'a fait quitter la Fondation en pleine nuit, on m'a conduite jusqu'à l'aéroport Kennedy. Les hypersoniques n'existaient pas encore, mais quelques heures plus tard, j'étais à Londres. J'avais de l'argent. Je suis allée m'enterrer dans le Sussex jusqu'au jour où New York a commencé à me manquer terriblement. Alors je suis revenue et je me suis installée au *Palace* où j'avais plein d'amis du temps d'Andy Warhol et de la *Factory*. Et c'est là, vingt ans plus tard, que je me suis retrouvée face à face avec un infirme génial qui n'était autre que mon propre fils ! Mon histoire lui a paru d'un comique échevelé. Lui aussi s'étonnait de me voir vivante et en bonne santé. Il a voulu savoir qui m'avait sauvée la vie, après l'accouchement...

— Qui était-ce ?

L'ex-star enleva ses lunettes aux verres opaques et dévisagea Belle. Elle avait des yeux de chatte et les cicatrices de sa récente opération esthétique s'effaçaient de plus en plus. Elle eut un sourire un peu triste.

— Quelqu'un qui avait vu tous mes films ! Un admirateur, un inconditionnel, en quelque sorte.

Belle pensait que c'était forcément quelqu'un qui touchait de très près la famille.

— Tenez, murmura Pola Parrish, l'homme auquel je dois la vie possédait exactement le même porte-clefs...

Elle tendit le porte-clefs en or à Belle qui le prit. Son visage était resté impassible. Elle savait qui était l'homme qui détenait la réplique fidèle de cet objet et elle se rendait compte qu'elle disposait contre lui d'une arme fantastique. Pour la première fois depuis qu'elle combattait la famille, l'équilibre des forces penchait un peu de son côté. Pour la première fois, elle était en mesure d'ébranler la confiance souveraine qu'avait J.Z. en lui-même et en ceux qu'il considérait comme ses créatures. Elles étaient faillibles, comme toutes les créatures. Belle fixa Pola Parrish de ce regard qui incommodait si souvent ses interlocuteurs.

— La mort d'Allister risque de réveiller de vieilles histoires, madame Parrish. La mort, c'est comme une seconde naissance. Pour le moment, vous ne devez en aucun cas retourner au *Palace*.

— Où voulez-vous que j'aille?
— Je vais vous le dire, murmura Belle.
Elle remplit son verre et celui de la mère de feu Allister.

⁂

Le premier à réintégrer son appartement au troisième étage du *Palace* fut le peintre Boris Sokkol. Il revint sans tambour ni trompette et on eut l'impression qu'il n'avait jamais quitté sa suite qui était aussi son atelier. Journalistes, photographes et gens de télévision, après avoir abreuvé le public de reportages sur l'organisateur de matches de boxe infirme et la faune pittoresque qui habitait l'hôtel, avaient abandonné les lieux. Ainsi que la police qui avait classé le dossier après expertise des vestiges du fauteuil électrique. L'accident ne faisait aucun doute. Ou concluait aussi à la mort accidentelle du boxeur Ted Stoppart. Restait à élucider le mystère d'un sac poubelle incinéré, contenant des restes humains carbonisés. Quelques policiers zélés se posaient des questions à ce sujet. Mais le premier substitut du procureur leur avait fait comprendre qu'ils avaient intérêt à se taire. Le substitut était beau comme un ange, avec un étrange regard. Le procureur ne jurait que par lui.

Boris Sokkol donnait la dernière touche au portrait de l'épouse du magnat de la presse Ulli

Wassermann, que ce dernier lui avait commandé après l'avoir rencontré un soir dans le hall du *Palace*. Il était très tard ce soir-là et Wassermann, qui venait de passer deux heures exaltantes auprès de Pola Parrish, pour justifier sa présence dans l'hôtel à pareille heure, avait prétendu qu'il était là pour rencontrer Sokkol. Une future commande...

Sur cette toile hideuse, Mme Wassermann ressemblait à un crapaud avec des yeux proéminents. Sokkol avait un secret pour mélanger ses couleurs et le tableau achevé dégageait une forte odeur de putréfaction. L'artiste, tout en apposant sa signature en bas à droite de la toile, parlait au téléphone, l'appareil coincé sur l'épaule. A l'autre bout du fil, Nancy Clyde tombait des nues.

— ...Parfaitement, disait le peintre avec son accent rocailleux, c'était à la veille de sa mort tragique. Il m'a fait un chèque en me disant : « Je vous paie d'avance, mais je veux que ce soit votre plus beau tableau ! » Si vous ne souhaitez pas poser pour moi, Miss Clyde, il faudra que je travaille d'après une photographie. Ce sera moins bon.

La sœur du sportif le plus populaire des Etats-Unis était désemparée.

— Je ne sais pas si...

— La dernière volonté d'un mort, Miss Clyde ! Quand venez-vous poser ?

— Je ne sais pas si Burt...

— Vous lui ferez la surprise, une fois le tableau terminé ! Je vous attends demain.

*
**

Aucun journal, aucune radio, aucune télévision n'avait mentionné la mort d'Art Frohlich. Belle en conclut que la famille avait fait disparaître le corps. Elle recommanda à Myrtil, dès le lendemain matin, de ne parler à personne de ce qui était arrivé à leur ami.

— Il sera vengé, Myrtil, je vous le jure. Est-ce que vous me croyez?

— Je vous crois, murmura la jeune fille qui embrassa sa mère avant de se rendre au journal.

— Je vais quitter New York, mais je te donnerai de mes nouvelles, lui dit Pola.

Belle ne lui avait pas demandé des détails sur sa vie durant les années qui avaient suivi la naissance du Projet A Allister. Belle se doutait bien qu'elle avait dû rencontrer un homme à son goût: le père de Myrtil. Mais Pola Parrish n'avait sans doute jamais voulu changer d'existence. Ce qu'il lui fallait, dans tous les cas, c'était modifier son apparence. Jeter aux orties la perruque frisée et flamboyante, les lunettes aux verres opaques, les minijupes, les mitaines.

Se transformer et disparaître, car la famille pouvait très bien, trente ans après, réparer un oubli fâcheux et faire passer de vie à trépas la mère d'Allister!

*
**

En Californie, sur la côte Ouest des Etats-Unis, ce n'était que le petit matin. Une aube brumeuse sur Los Angeles, une aube radieuse à Beverly Hills, un quartier élégant où, quand Hollywood était encore La Mecque du cinéma, les stars du grand écran habitaient de fastueuses propriétés. Aujourd'hui les rois de l'image de synthèse tridimensionnelle avaient pris le relais, avec les rock stars et quelques réussites spectaculaires de la Vallée du Silicium où les fortunes se faisaient et se défaisaient.

Renée Burns avait pu conserver la maison de son amie Devline sur les hauteurs de Beverly Hills. Elle y vivait seule, y préparait ses cours et rédigeait un ouvrage de sociologie promis à faire date : *Le Troisième Millénaire du Troisième Sexe*.

Elle travaillait tôt le matin, aussi le téléphone ne l'arracha-t-il pas aux bras de Morphée. Ni d'ailleurs à d'autres bras. C'était Belle :

— Je t'appelle de Newark dans dans le New Jersey, je vais prendre un avion pour L.A. J'ai besoin de te voir, Renée...

— Je viens te chercher à l'aéroport, dit la transsexuelle, si ça t'arrange...

— Ça m'arrange.

*
**

A Londres, c'était l'heure où les gens allaient souper après le théâtre, s'ils étaient noctambules.

Charles Wintrop prenait congé de Jason Zède qui ne dormait jamais et l'aurait sans doute retenu jusqu'à l'aube.

— J'ai besoin de réfléchir, J.Z.

— Vous êtes surtout obligé d'agir, Charles. Retrouvez cette femme, Pola Parrish...

La limousine noire attendait devant la grille de la propriété de Berkeley Square où un *bobby* faisait les cent pas pour protéger l'intimité du milliardaire. Les grilles, comme toutes les portes de la vieille demeure, s'ouvraient et se fermaient automatiquement.

Assis très droit, très digne, dans le fond de la voiture, l'avocat, débarrassé de la présence de Jason Zède, essayait de mettre de l'ordre dans sa tête. Un jour ou l'autre cette histoire devait revenir à la surface. Il n'existait pas de produit d'élite âgé de plus de trente ans, l'insémination artificielle avec donneur n'ayant pris son essor que depuis trois décennies. Le Projet A qui se faisait appeler Allister était le plus vieux des Projet A existant dans le monde. Les autres étaient nés après lui. Wintrop se demandait jusqu'à quel point le défunt Allister pouvait avoir fait ses confidences aux rares produits d'élite qui l'approchaient régulièrement. Après quelques instants de réflexion, l'avocat composa le numéro du *Palace* à New York. Il faillit demander Ted Stoppart puis se rappela que le boxeur était mort. Non sans agacement, il pensa

que tout était à refaire et qu'il fallait trouver un autre challenger pour détrôner Burt Clyde.

— Passez-moi l'appartement de Boris Sokkol...

Le peintre était en train de prendre un copieux petit déjeuner avec caviar, blinis et vodka.

— Bonjour, monsieur, dit-il, la bouche pleine.

Son modèle préféré, une énorme Hollandaise, dormait à poings fermés. Elle était tellement belle que Sokkol ne la peignait jamais.

— ...Bien sûr, monsieur, nous connaissons tous Mme Parrish.

— Boris, réponds-moi avec la plus grande franchise, s'il te plaît. A ton avis, quels liens unissaient Allister et Pola Parrish?

Le peintre entendait distinctement la rumeur de la circulation nocturne dans le centre de Londres.

— Eh bien, monsieur, nous savions tous qu'Allister, malgré... heu... malgré quelques imperfections physiques, plaisait énormément aux femmes. Je dirais que là où il en fallait, il en avait!

Le rire du produit géorgien incommoda son tuteur légal qui écarta le combiné de son oreille. Sokkol ajouta:

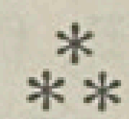
— Pour moi, comme pour les autres, ils étaient unis par les liens existant entre un jeune amant et sa vieille maîtresse!

— Je te remercie, Boris, rétorqua l'avocat, soulagé. Encore une question: Mme Parrish habite-t-elle toujours le *Palace?*

— Je n'en sais rien, monsieur. Depuis... l'accident d'Allister, personne ne l'a rencontrée...

— Ah bon?

— C'est d'autant plus bizarre que, d'après l'entourage d'Allister, Pola Parrish est la dernière personne à l'avoir vu vivant!



Renée Burns vint donc chercher Belle à l'aéroport international de Los Angeles où elle fit la connaissance de Pola Parrish. Au temps où celle-ci avait été une égérie du pop'art, Renée n'était même pas née. Elle ne savait donc rien de Pola. Avec ses cheveux grisonnants sévèrement tirés, son pantalon de flanelle blanche et son blazer à boutons dorés, Pola ne rappelait en rien le personnage du *Palace*, la « vieille maîtresse » d'Allister, selon les termes de Boris Sokkol. Belle avait dévalisé sa penderie de Port Liberté pour aboutir à cette métamorphose.

Assise entre Renée et Belle à la place qu'occupait Art Frohlich au retour de Las Vegas, Pola Parrish essayait de s'habituer à l'idée qu'elle ne retrouverait pas de sitôt le cadre insolite où elle avait passé tant d'années. Elle tourna la tête et contempla le profil énergique de la transsexuelle qui menait son énorme véhicule à quatre roues motrices avec la fougue d'un cow-boy chevauchant un mustang.

Comme d'habitude, elle n'avait posé aucune

question. Belle lui avait demandé de recevoir chez elle Pola Parrish, et elle avait accepté de grand cœur. « Qu'elle se montre le moins possible... » lui avait recommandé Belle.

Plus tard, près de la piscine, elles évoquèrent la mort d'Art Frohlich. Toutes trois restèrent silencieuses un long moment, comme pour rendre hommage à sa mémoire.

— C'est eux qui l'ont tué, expliqua Belle, et c'est eux qui essaieront de tuer Pola s'ils savent où la trouver !

— Je les attends, murmura la sociologue, farouche.

Belle avait constaté avec soulagement qu'un climat de compréhension mutuelle s'était très vite instauré entre Renée et Pola. Cette dernière avait une grande connaissance des êtres, de leurs motivations, de leurs contradictions. Belle l'avait prévenue que Renée, quelques années auparavant, s'appelait encore René. Dans sa vie, comme dans celle de Pola Parrish, il y avait deux périodes bien distinctes : « avant » et « après ».

— Avant, dit Renée, j'adorais les filles. Au point de vouloir leur ressembler en tout...

Elle s'interrompit un instant avant de poursuivre :

— C'était la descente aux enfers. La première fois que je me suis habillée en femme, fardée, et que j'ai fait mes premiers pas dans une rue déserte

de Boston, en pleine nuit, sur des talons aiguille… La première fois qu'un type m'a suivie et que j'ai dû lui expliquer que j'étais seulement attirée par les femmes…

Pola l'écoutait.

— Je comprends, rétorqua-t-elle. D'une certaine façon, nous nous ressemblons un peu : moi, je n'ai aimé que les hommes !

Elles éclatèrent d'un rire complice et Belle pensa qu'elle pouvait partir rassurée. Elle se leva.

— J'ai un avion à prendre.

Renée Burns avait l'habitude. Depuis qu'elle connaissait Belle Des Beaux, celle-ci avait toujours un avion à prendre.

À Londres, le cabinet d'avocats Wintrop, Cooleridge et Blend dans St. James Street avait une apparence de respectabilité au-dessus de tout soupçon. Personne ne se souvenait d'avoir jamais vu MM. Cooleridge et Blend, mais ils avaient dû exister puisque leur nom était gravé en lettres d'or sur une plaque de marbre, en bas de l'immeuble.

Belle était venue maintes fois dans ces lieux lambrissés de chêne pour y rencontrer celui qui lui tenait lieu de père : son tuteur maître Charles Wintrop. Depuis qu'elle avait entrepris de combattre la famille et Jason Zède, un seul homme avait pris conscience du danger qu'elle représentait au sein d'une communauté remarquablement homogène. Cet homme, c'était Wintrop. Il avait alerté en vain J.Z. qui manifestait

une étrange faiblesse pour ce produit peu fiable, voire dangereux.

Elle était bien la dernière personne que Wintrop s'attendait à voir débarquer chez lui à un moment où sa propre situation dans l'ombre de Jazon Zède, risquait d'être compromise. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, profondément troublé par ce qu'il avait appris de la bouche du produit d'élite Boris Sokkol et par la proportion que risquait de prendre ce qu'il avait considéré jusqu'alors comme une erreur de jeunesse.

— Toi ! s'étonna-t-il en entrouvrant la porte de son bureau et en découvrant Belle qui venait d'arriver à Londres et n'avait même pas pris la peine de lui téléphoner avant de passer au bureau.

Wintrop détestait les visites à l'improviste.

Il considérait sans plaisir l'habituel laisser-aller vestimentaire de sa pupille, son vieux jean, ses mocassins éculés et l'imperméable Aquascutum qui devait avoir le même âge que la vénérable maison qui le fabriquait ! Fagotée de la sorte, elle avait malgré tout une allure telle que les hommes se retournaient sur elle dans la rue.

— C'est bien moi, dit-elle. J'espère que je ne vous dérange pas ?

— Tu ne me déranges jamais, mais je suis débordé. J.Z. ne m'accorde pas une heure de répit... As-tu besoin de quelque chose ? D'argent ?

Il jouait avec son porte-clefs, prêt à ouvrir son coffre pour se débarrasser de sa visiteuse avec une liasse de billets de banque. Ne gérait-il pas sa

fortune ? Belle ne quittait pas des yeux le petit personnage casqué, armé d'une lance, en or massif.

— Comme c'est bizarre, murmura-t-elle.

— Qu'est-ce qui est bizarre ?

— La mémoire. Je crois bien que nous avons tous, dans la famille, un porte-clefs comme le vôtre...

— Pas tous. Quelques-uns seulement.

— Figurez-vous que j'ai rencontré une personne ces jours-ci. Elle ne vous a pas vu depuis trente ans, mais elle se souvient parfaitement de votre porte-clefs !

L'avocat regardait Belle avec une sorte de commisération, désolé de constater qu'elle correspondait bien peu à l'idée qu'il se faisait d'un produit d'élite.

— C'est pour me raconter ça que tu es venue ?

Belle n'avait même pas enlevé son manteau trop grand pour elle, aux manches retroussées.

— La dernière fois que cette personne vous a vu, vous et votre porte-clefs, c'était à la Fondation Zède de New York. Trente ans déjà...

Wintrop avait pâli. Personne, croyait-il, ne se doutait de la nature véritable des rapports qui existaient entre Allister, ce Projet A plus machiavélique encore que tous les autres, et cette femme... Cette femme dont il avait été amoureux, lui Charles Wintrop, un homme sans attaches, un pur esprit qui manipulait les êtres comme s'il s'agissait de poupées. Une fois, une seule fois...

— Trente ans déjà, dit Belle d'une voix très douce. L'unique fois de votre vie, sans doute, où vous avez eu ce qui s'appelle un élan du cœur! Pola Parrish venait de donner le jour à un Projet A et tout devait avoir été prévu pour la faire disparaître proprement. Est-ce que je me trompe?

L'avocat se trouvait, par sa faute, dans une situation périlleuse. Pour des raisons qu'il ne voulait même pas approfondir, Belle connaissait toute l'histoire. Elle était à Londres pour le faire chanter! Soit.

Impassible, il regarda sa montre.

— Je ne sais vraiment pas de quoi tu veux parler, Belle. Tu as toujours voulu connaître le comment et le pourquoi de ce qu'on appelle des secrets de famille. Tu t'es toujours posée beaucoup de questions à ton sujet, à notre sujet, au sujet de J.Z. Ce n'est pas que je refuse de répondre, mais...

Il laissa sa phrase en suspens. Il était passé maître dans l'art de noyer le poisson. Mais Belle était coriace, elle avait été à bonne école. N'apprenait-on pas aux produits d'élite à mentir, séduire et assassiner?

— J'ai toujours cherché à comprendre, et je crois avoir compris beaucoup de choses. J'ai compris par exemple que si, tout à l'heure, je me fais annoncer chez Jason Zède à Berkeley Square, il ne refusera pas de recevoir sa fille chérie. Et ce que je lui apprendrai sur vous ne lui plaira peut-

être qu'à moitié. Il serait capable, comme je le connais, de changer d'avocat !

— Qu'est-ce que tu veux exactement ? articula Charles Wintrop.

— Oubliez que Pola Parrish est vivante. Je m'engage à ne jamais révéler à quiconque ce que je sais, si vous acceptez de considérer la mère d'Allister comme morte. C'est un marché.

Elle était déjà sur le seuil, lorsqu'elle se retourna :

— S'il devait arriver quelque chose à Mme Parrish, je vous considérerais comme personnellement responsable et j'en tirerais les conclusions qui s'imposent !

Sur le point de refermer la porte, elle ajouta d'un ton ironique :

— J'ai oublié de vous remercier pour votre proposition, mais je n'ai pas besoin d'argent aujourd'hui...

Elle avait disparu.

L'avocat resta immobile, les deux mains posées à plat sur la plaque en verre de son bureau. Cette fois, il en avait la certitude : il devait au plus vite se débarrasser de Belle. C'était elle ou lui. De toute manière, il fallait faire table rase du passé. Il demanda à sa secrétaire de le mettre en communication avec le *Palace* à New York, où il trouva Boris Sokkol dans son atelier. Le peintre y était terré parce qu'il était programmé pour cela, mais la disparition d'Allister et de Ted Stoppart l'avait

quelque peu désorienté. Il était également troublé par la réponse de Nancy Clyde : elle l'avait rappelé pour lui annoncer que son frère lui interdisait de se rendre au *Palace* pour y poser, mais que, par contre, le champion du monde voulait bien recevoir Sokkol chez lui à Harlem, un cadre idéal pour exécuter le portrait de Nancy. C'était à prendre ou à laisser.

— J'ai accepté, expliqua-t-il à Wintrop, puisque je ne pouvais pas faire autrement, mais ce sera plus difficile, je vous le signale, monsieur...

— Tant pis, répliqua l'avocat.

Décidément, les désastres se produisaient toujours en chaîne, comme certaines réactions chimiques.

— Boris, reprit-il d'un ton pénétré, en tant que produit américano-soviétique tu occupes une place à part dans la famille, tu t'en rends compte ?

— Tout à fait, monsieur.

— Je pense que tu es l'homme le mieux placé à New York pour remettre la main sur Pola Parrish, ta voisine au *Palace* depuis de nombreuses années...

— Qu'attendez-vous de moi ? questionna Sokkol, surpris.

— Cette femme a été mêlée de très près à la mort tragique d'Allister qui est pour nous une perte immense. Crois-tu qu'elle reviendra au *Palace*, ne serait-ce que pour liquider son appartement ?

— C'est probable, monsieur. Les gens d'ici reviennent toujours, c'est connu.

— Comme un assassin sur les lieux de son crime ! rétorqua avec emphase Charles Wintrop. Tu ne devines pas ce que j'attends de toi ?

— Je vois, marmonna le Géorgien après un silence.

— Il ne faut en aucun cas que cela ressemble à un assassinat.

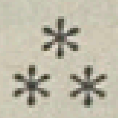
— Un accident alors ?

— Ou un crime passionnel, Boris.

Le rire tonitruant du barbouilleur barbu fit grimacer Wintrop.

— Vous me donnez une idée, monsieur, une fameuse idée !

— J'en suis ravi, conclut l'avocat.



Belle fut de retour dans le New Jersey à la fin d'une journée bien remplie et prit un taxi jusqu'à Port Liberté.

La nuit était claire et tiède. Mme Wassermann avait voulu épargner à son époux la fastidieuse promenade avec leur ridicule petit chien. A la grande surprise de la grosse dame il insista pour sortir l'animal, alors que généralement il n'affichait guère enthousiaste pour cette corvée à laquelle sa femme attribuait des vertus hygiéniques discutables. Tout simplement parce que cela lui permettait de s'arracher à ses feuilletons favoris

qu'elle regardait en croquant des chocolats basses calories. A chacun sa drogue.

Le cœur battant, M. Wassermann arpentait le quai désert, espérant contre toute vraisemblance revoir Pola qu'il avait essayé de joindre au *Palace* pendant toute la journée. Invariablement, la réception lui avait répondu que « Mme Parrish avait quitté l'hôtel pour une destination inconnue et sans préciser la date de son retour. » Lors de leur rencontre, la veille, sur ce même quai, elle ne lui avait fourni aucune précision sur les raisons de sa présence à Port Liberté. Elle lui avait tendu sa main à baiser, sa main aux longs ongles verts.

« — Bonne nuit, ami... »

Il était au milieu du quai lorsqu'un taxi s'arrêta devant l'une des demeures de style Nouvelle-Amsterdam qui donnaient son charme au quartier. Une longue silhouette féminine, enveloppée dans un manteau qui lui descendait presqu'aux chevilles, descendit de la voiture. M. Wassermann fut saisi un instant par un sentiment de panique délicieuse. Il se précipita et arriva juste au moment où Belle s'apprêtait à ouvrir la porte de sa maison.

— Hello, monsieur Wassermann!

— Hello, Miss, répondit le bonhomme aux cheveux de neige, déçu. Alors, toujours en voyage?

Fidèle à son habitude, le petit chien se mit à aboyer furieusement.

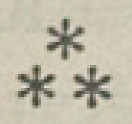
***

Belle était persuadée que Charles Wintrop n'était pas homme à se laisser intimider. Elle lui avait proposé un marché en sachant pertinemment qu'il n'en respecterait pas les termes. Mais elle voulait semer le doute dans son esprit et elle était convaincue d'avoir réussi. La disparition d'Allister, irremplaçable dans la mesure où la naissance d'un Projet A n'obéissait qu'au hasard, était un coup dur pour la famille. Il fallait l'exploiter. Anéantir le nid de vipères qui, derrière les murs en brique rose du *Palace*, œuvrait pour asphyxier New York et préparer l'apocalypse.

Il fallait surtout venger la mort d'Art Frohlich.

En habillant Lola Parrish avec se propres vêtements, en la débarrassant de ses accessoires psychédéliques, Belle espérait bien l'avoir rendue méconnaissable. Elle contempla la panoplie verte que l'ex-diva avait abandonnée dans sa chambre. Sa perruque teinte au henné coiffait un abat-jour, les lunettes à verres opaques étaient posées sur les mitaines tricotées. Rien ne manquait, même pas la grenouille turquoise !

Alors, Belle comprit ce qu'il lui restait à faire.



Dans la matinée du lendemain, une très ancienne limousine noire, conduite par un chauffeur en livrée, s'arrêta devant la maison de style colo-

nial qu'habitaient les Clyde sur Edgecombe Avenue, à Harlem. Boris Sokkol descendit de voiture avant même que le chauffeur ait eu le temps de lui ouvrir la portière.

Il sonna à la porte. Le chauffeur se tenait un peu en retrait, chargé d'un chevalet pliant, de toiles vierges et de tout le matériel du peintre qui ne quittait son atelier que pour des cas très exceptionnels.

Un maître d'hôtel en veste blanche et gants blancs les introduisit dans la demeure. Dans le hall au plafond surchargé de dorures, le champion du monde, en culotte de satin immaculé, sautait à la corde. Etourdissant d'adresse, de force et de grâce, il la faisait siffler comme un fouet.

— V'là l'artiste ! s'écria Burt.

Et levant la tête vers l'escalier, il ajouta :

— L'artiste est arrivé !

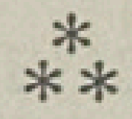
Habitué aux appartements somptueux de Park Avenue où nichait sa clientèle, le portraitiste contemplait sans surprise ce décor fastueux où la mosaïque, la feuille d'or, les colonnes et les frises abondaient. Tranquillement, il se dirigea vers l'escalier monumental menant au premier étage, le domaine de Nancy.

Elle le reçut dans sa chambre, allongée sur son lit à baldaquin. Sokkol examina les lieux comme s'il cherchait la meilleure lumière pour planter son chevalet. Nancy était plus belle que jamais, un peu alanguie, un peu lasse. Sokkol, qui n'aimait que

les plantureuses, les grasses à la peau très blanche, entreprit de mélanger sur sa palette les couleurs spécialement conçues pour lui par un vieux bonhomme du Village qui avait connu Miro et Chagall.

Une odeur indéfinissable envahit la chambre et Nancy Clyde fronça son joli nez. Pénétrant, ce n'était pas un parfum de rose. Loin de là.

Le chauffeur, après avoir installé le matériel du maître, avait regagné la limousine où il attendrait patiemment la fin de la séance. Chemin faisant, il avait évalué le nombre de domestiques et autres collaborateurs du champion. Il en avait conclu que l'opération était risquée, mais pas impossible.



A peu près à la même heure, Myrtil Parrish dans son cagibi en verre, au fond de la salle de rédaction au journal *Voice*, travaillait sans entrain à sa rubrique culinaire. Personne ne s'étonnait de l'absence d'Art Frohlich, puisqu'il avait obtenu l'autorisation de ne plus passer toutes ses journées dans sa cage. Cette cage qu'il détestait tant de son vivant. Myrtil s'efforçait de ne pas regarder dans cette direction, mais c'était plus fort qu'elle. Lorsqu'elle releva la tête, son regard rencontra celui de M. Wassermann en personne qui se tenait devant le réduit agrémenté de plantes vertes. Il entra et la gratifia d'un sourire, ce qui était inhabituel chez lui.

Il remarqua immédiatement la photo ancienne de Pola, mais détourna aussitôt la tête.

— Salut, Myrtil, dit le grand patron.

— Bonjour, monsieur...

Elle était incapable de l'appeler Ulli.

— Bon boulot, petite, bon boulot...

Il brandissait la première édition, où le courrier du cœur occupait une place modeste en page soixante-dix.

— A propos, madame votre mère n'est pas à New York en ce moment?

— Pas en ce moment, murmura Myrtil, mal à l'aise.

— Elle... heu... elle voyage?

— Oui, monsieur.

Il sortit et s'éloigna à grands pas.

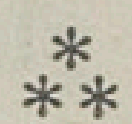
*
**

Belle était campée devant une glace à trois faces dans sa salle de bains de Port Liberté. La leçon de maquillage que lui avait donnée Pola avait porté ses fruits. Blafarde, la bouche saignante, les joues exagérément roses, il lui suffisait de chausser les lunettes noires à verres opaques, de coiffer la perruque flamboyante pour ressembler à l'ancienne diva d'une façon assez remarquable, mieux que la première fois. Le maquillage outrancier gommait la différence d'âge: il vieillissait Belle comme il rajeunissait Pola. Restait la voix: un enrouement providentiel s'imposait.

Elle commanda un taxi et enfila le léger manteau en peau de serpent sur la minijupe verte qu'affectionnait tant Pola Parrish. Cette longue silhouette était reconnaissable entre mille.

— Où allons-nous, madame? demanda le chauffeur.

— Au *Palace*, à Chelsea!



Au terme de cette première séance de pose, Nancy Clyde dut ouvrir toutes les fenêtres pour chasser l'odeur nauséabonde que diffusait son portrait. Pour le moment, ce n'était qu'une ébauche, une grande tache de couleur café au lait sur fond mauve. Mais, outre l'odeur, il s'en dégageait déjà une impression insupportable.

Le chauffeur de la limousine remballa le matériel et l'œuvre. Nancy en fut plutôt soulagée, espérant être débarrassée au plus vite de cette corvée.

Boris Sokkol lui fit un petit signe de la main avant de grimper dans la voiture qui démarra aussitôt. Pour s'arrêter un peu plus haut dans l'avenue, hors de vue. Ils n'attendirent pas très longtemps: deux véhicules sombres, des voitures de police banalisées, s'arrêtèrent devant la demeure du champion.

— Démarre, ordonna Boris à son chauffeur, tout aurait été plus facile si cette petite oie avait accepté de venir poser au *Palace*!

Le deux inspecteurs qui se présentèrent au maître d'hôtel en gants blancs se disaient mandatés par le procureur. Ils exhibèrent leurs cartes et demandèrent courtoisement à rencontrer Miss Clyde: le substitut chargé de l'affaire Allister désirait l'entendre.

— Foutaise! hurla le champion du monde qui les avait rejoints.

Les policiers étaient grands et plutôt beaux garçons. Ils posèrent sur le célèbre boxeur leur étrange regard pâle. L'un d'eux déclara d'une voix très douce:

— Il serait préférable de conseiller à mademoiselle votre sœur de nous accompagner. Si jamais la presse s'intéressait à la présence de Miss Clyde dans la chambre de la victime, en chemise de nuit, au moment de sa mort... ce serait fâcheux pour votre image de marque, monsieur Clyde!

Le champion écumait. Mais, bizarrement, il perdait de sa fougue habituelle et semblait tétanisé par les regards qui le fixaient.

— Par ici, les gars...

Peu de temps après, Nancy, paralysée par la peur, était prête à suivre les deux inspecteurs. Son frère voulut l'accompagner jusqu'au bureau du procureur.

— Je vous le déconseille, monsieur Clyde, dit le policier à la voix enjôleuse. En moins de trois minutes, votre présence dans nos murs serait

connue et vous auriez une centaine de reporters à affronter ! C'est ce que vous souhaitez ?

Burt la laissa partir.

Il ne devait la revoir que neuf mois plus tard.

*
**

« L'artiste » se prélassait au fond de l'antique automobile. Depuis qu'il avait usurpé l'identité du peintre Boris Sokkol, il s'amusait beaucoup. C'était un produit d'élite assez remarquable qui avait mené sa carrière de main de maître. Son chauffeur appartenait à la pègre new-yorkaise et lui était entièrement dévoué.

Le chemin du haut de Manhattan jusqu'à la 23e Rue était long et encombré. Sokkol pensait à son entretien téléphonique avec Wintrop, son tuteur légal, et il se disait qu'il avait du pain sur la planche. Mais il aurait bien du mal à rendre Nancy Clyde hideuse sans pour autant sacrifier la ressemblance. Les portraits qu'il exécutait possédaient en effet une curieuse vertu : ils étaient à la fois monstrueux et ressemblants.

La limousine s'arrêta devant la marquise rayée du *Palace* et un chasseur vint ouvrir la portière au peintre qui se dirigea en grandes enjambées vers l'entrée de l'hôtel. Sokkol pénétra dans le hall et s'immobilisa. Il n'en croyait pas ses yeux. C'était inespéré, trop beau pour être vrai : debout devant le comptoir de la réception se tenait Pola Parrish. Elle était de retour au *Palace* ! Le concierge, tout

sourire, lui remettait les clefs de sa suite et son courrier en souffrance.

— Vous paraissez en grande forme, madame Parrish ! dit-il.

— J'ai pourtant un mauvais rhume, chuchota l'ex-diva.

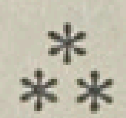
Déjà elle se dirigeait vers l'ascenseur de sa démarche royale. Cette démarche que Belle avait en commun avec Pola Parrish...

Dans l'une des vitrines du hall où étaient exposées les créations d'un joaillier de la Cinquième Avenue, elle avait aperçu le reflet de Boris Sokkol, cloué au sol par la surprise. Parfait. Les dés étaient jetés. Elle allait savoir très vite comment la famille traiterait le cas épineux que représentait Pola Parrish. Et comment maître Charles Wintrop s'y prendrait pour ne pas respecter les clauses du marché conclu avec Belle, tout en ayant l'air de les respecter...

Elle gagna donc l'appartement du quatrième étage que gardaient les nanas monstrueuses de part et d'autre de la porte vernissée derrière laquelle Pola avait passé tant d'années, recluse et comme anesthésiée par le climat de cet hôtel. Elle s'interdit, malgré l'envie qu'elle en avait, d'ouvrir en grand les fenêtres pour chasser les relents d'encens qui alourdissaient l'atmosphère. Jamais Pola Parrish n'aurait agi de la sorte. Pour ne pas se trahir il fallait à tout prix se mettre dans la peau de l'ancienne actrice et vivre comme elle le temps

nécessaire. Belle n'avait plus qu'à attendre. Elle se confectionna du thé de Chine et découvrit dans la cuisine un cake entamé, curieusement parfumé, à peine rassis. Elle en goûta un morceau et ne le trouva pas mauvais. Allongée sur le canapé en fourrure imitation léopard, elle adopta d'instinct la position favorite de la star. Et comme elle, dans les volutes montant de sa tasse de thé, elle crut voir d'étranges images, de monstrueux personnages. Elle commençait à se demander si elle ne risquait pas de s'identifier un peu trop à son modèle.

C'est alors que le téléphone sonna.



Sa conversation avec Myrtil Parrish n'avait apporté à Mr Wassermann aucune précision sur l'endroit où il pourrait joindre Pola. Comme toutes les artistes, Pola était un être fantasque. Et comme toutes les femmes fatales (une catégorie en voie de disparition, mais qu'un homme de la génération de Wassermann vénérait), elle était imprévisible, incompréhensible, mystérieuse en un mot.

Derrière son bureau Empire, où il traitait des affaires considérables, le magnat était obsédé par l'image de cette femme qui l'avait envoûté. Il avait une excellente raison pour essayer de la retrouver : ne voulait-elle pas le mettre en relation avec un groupe puissant intéressé par la rachat du journal ?

Wassermann n'avait pas du tout l'intention de vendre, mais cela lui avait paru un prétexte idéal pour la voir le plus souvent possible. De guerre lasse, et presque machinalement, il composa le numéro du *Palace* :

— Madame Parrish est-elle rentrée de voyage ?

— Ne quittez pas, monsieur...

Le combiné faillit lui tomber des mains. Il était excité comme un jeune homme. Son teint, déjà rose de nature, virait au rouge vif. On lui avait pourtant recommandé d'éviter les émotions trop violentes. Mais regarder une minijupe glisser sur les jambes d'une des plus fascinantes créatures du monde, cela valait bien quelques battements de cœur.

— C'est vous, Pola ?

Elle eut une quinte de toux avant de chuchoter d'une voix rauque :

— C'est moi... Qui êtes-vous ?

— Wassermann !

Belle ne s'y attendait pas du tout. Elle en resta muette de surprise. Déjà le propriétaire de *Voice* enchaînait :

— J'ai besoin de vous voir, Pola. Ce soir, à l'heure habituelle ?

— C'est-à-dire...

Elle toussa à nouveau.

— A ce soir, Pola !

Il avait vite raccroché, de peur d'essuyer un refus. Les femmes avaient toujours mal quelque

part, c'était bien connu. Même la sienne, pourtant exceptionnellement robuste. M. Wassermann chassa très vite de son esprit la pensée embarrassante de son épouse qui le prenait pour le plus pantouflard des hommes et le moins porté sur ce qui compliquait inutilement la vie de tant de gens, ici en Amérique comme là-bas en Bavière : le sexe.

*
**

Le chauffeur de Boris Sokkol venait tout juste de caser le matériel du peintre dans un coin de la pièce transformée en atelier, au troisième étage du *Palace*. Il attendait les instructions, pendant que le portraitiste des femmes du monde faisait des ronds de jambe au téléphone.

— Ma meilleure toile..., affirmait-il.

Et il ajouta, flagorneur :

— ...Et mon plus beau modèle !

Alors qu'à l'autre bout du fil un gloussement émoustillé lui répondait, il observait son amie Tina qui avait pour habitude de se promener nue dans l'atelier et que la présence d'un tiers ne gênait nullement. Il l'avait recrutée non seulement pour satisfaire ses fringales érotiques, impérieuses, mais aussi et surtout parce que sous une apparence de massepain rose et dodu, c'était une nature féroce et sanguinaire ! Elle adorait voir mourir les gens. Elle aurait mérité de faire partie de la famille, mais ce n'était qu'une humaine

ordinaire, étudiante en histoire de l'art à l'université de Vassar, une vulgaire créature pas plus importante, aux yeux de Sokkol, qu'une blatte d'Amérique sur un évier...

Dans le plan échafaudé par Sokkol pour assassiner Pola Parrish, Tina avait un rôle capital à tenir. Sa taille, son poids, la couleur de ses cheveux, tout aurait son importance, le moment venu.

L'œil du peintre caressait la croupe rebondie de Tina. L'effet était immédiat. Comme tous les siens, il était toujours affamé de chair fraîche. Et il éprouvait le besoin de satisfaire sur-le-champ son irrépressible boulimie. Du doigt, il désigna à son chauffeur l'abominable portrait de Mme Wassermann :

— A emballer !

Pendant que ce serviteur, considéré par Sokkol comme un chien domestique, enlevait la toile de son chevalet, « l'artiste » saisit l'étudiante à l'entre-jambes, une prise dont il raffolait et qui la faisait s'étaler de tout son long sur la moquette. Il la chevaucha comme si c'était pour rire. Tina frottait son postérieur contre le bas-ventre de son amant. Les œuvres du peintre, tous ces visages hideux, ces regards hallucinés, contemplaient la scène. Le géant saisit par les reins la fille qu'il souleva comme un édredon en plumes.

Leur accouplement rappelait étrangement les sculptures qui ornaient le couloir du quatrième étage de l'hôtel *Palace*.

Un peu plus tard, le tableau de Mme Wassermann prit place, avec le peintre, au fond de la limousine noire. Sokkol avait expliqué à sa cliente qu'il tenait à présenter lui-même l'œuvre achevée. Dans son plan, c'était indispensable.

*
**

La maison des Wassermann à Port Liberté était la réplique fidèle de la demeure où Belle avait acheté un appartement. Avec la différence qu'on y avait abattu des cloisons, que les pièces étaient gigantesques et qu'on pouvait y vivre à deux sans jamais se rencontrer.

Les yeux de crapaud du portrait contemplaient la vraie Mme Wassermann qui était charmante. Mais, comme toujours, Sokkol avait trouvé moyen d'établir une ressemblance entre le tableau et le modèle. Goguenard, il observait le trouble de cette brave femme qui n'aurait jamais osé avouer à un artiste aussi célèbre qu'elle trouvait sa peinture abominable.

— Nous l'accrocherons dans notre chambre, murmura-t-elle.

Sokkol ne doutait pas qu'il finirait au grenier.

Incommodée par l'odeur, Mme Wassermann ouvrit une fenêtre.

— Comment avez-vous connu mon mari? demanda-t-elle.

Durant les séances de pose, le peintre interdisait à ses modèles de lui adresser la parole.

— A mon hôtel, répondit Sokkol, assis dans un fauteuil inconfortable du XIIIe siècle flamand.

Il la laissa un moment sur sa faim, avant d'expliquer :

— Je vis dans un hôtel de Chelsea, le *Palace*...

Elle paraissait un peu perdue.

— D'ailleurs, nous y avons une amie commune ! dit le peintre avec l'exubérance du gaffeur-né.

— Au *Palace?* fit Mme Wassermann, horrifiée. (Le *Palace,* pour les lectrices de magazines, c'était pire que Sodome et Gomorrhe.)

— Le soir où j'ai fait la connaissance de M. Wassermann vous aviez, je crois, passé la soirée dans l'appartement de Pola Parrish, l'actrice, au 4e étage. Il était assez tard et vous deviez attendre votre mari en bas...

— Sans doute, dit faiblement la pauvre femme.

— Votre époux, lui, prenait congé de Mme Parrish. Il était d'humeur radieuse. Il avait même un verre dans le nez, si vous me permettez l'expression. Pola me présente, nous sympathisons, et il me commande votre portrait ! Voilà toute l'histoire...

— Elle est très instructive, chuchota Mme Wassermann.

Elle fut soulagée lorsque le peintre s'en alla. Lui avait eu le temps de bien l'observer et de constater que sa corpulence correspondait aux rondeurs de Tina. Les choses prenaient tournure.

Derrière sa fenêtre, l'épouse du propriétaire de *Voice* vit le grand artiste monter dans sa limousine, barbiche au vent. Pour la première fois, elle lui trouva une ressemblance avec Méphisto. A cet instant seulement elle prit vraiment conscience du malheur qui la frappait. Elle contempla, dégoûtée, son portrait. Elle l'aurait volontiers lacéré à coups de ciseaux, mais elle se retint. Ulli avait tout de même déboursé pour cette croûte la bagatelle de cinquante mille dollars ! Mme Wassermann répéta entre ses dents le nom qu'elle venait d'entendre pour la première fois :

— Pola Parrish... Pola Parrish...

Epouvantée, elle se dit qu'elle avait vécu vingt-cinq ans au côté d'un inconnu.

Ulli Wassermann appela sa femme à l'heure du dîner pour lui annoncer qu'il se trouvait encore au bureau et qu'il devait assister à une réunion de banquiers qui se prolongerait tard dans la soirée.

— Je ne sais pas à quelle heure je vais rentrer, dit-il.

Elle marmonna une réponse peu intelligible, et il lui trouva une drôle de voix. Enrhumée, elle aussi ? Un peu plus tard, il renvoya sa voiture, son chauffeur, et fit appeler un taxi.

*
**

Pour Belle, habiter un palace avait un avantage : on avait la possibilité de recevoir ou non les visiteurs annoncés par la réception. Elle ne pou-

vait deviner que Wassermann était un habitué très généreux et que, pour lui faire plaisir, on feignait de ne pas le reconnaître. Il débarquait au *Palace* sans regarder personne, fonçait vers l'ascenseur et appuyait sur le bouton du quatrième étage. Arrivé à destination, il frappait deux coups discrets à la porte :

— C'est moi !

Belle prit le parti de ne pas répondre. Après tout, elle pouvait être sortie.

— Si vous ne m'ouvrez pas, je passe la nuit devant votre porte !

Cet homme était capable de tout gâcher. Elle s'assura que rien ne clochait dans sa mise : la lumière était tamisée et une brume d'encens ajoutait encore à l'aspect glauque des lieux. Puis elle ouvrit sa porte. Le gros homme aux cheveux blancs marqua une légère hésitation qui inquiéta Belle, mais il était seulement ébloui :

— Vous êtes chaque fois plus belle et plus désirable ! s'exclama-t-il en franchissant le seuil.

« Comment vais-je faire pour m'en débarrasser ? » se demanda Belle.

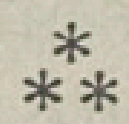
*
**

A l'étage en dessous, Boris Sokkol avait dûment chapitré Tina. Il l'avait habillée d'un tailleur de grande bourgeoise, avec des diamants aux oreilles et un triple rang de perles autour du cou. Il contemplait son œuvre, satisfait.

***

La limousine noire du peintre stationnait devant le *Palace*. Lorsqu'il vit descendre du taxi une dame ronde et élégante, le chauffeur décrocha le téléphone du tableau de bord et appela l'appartement de Sokkol.

— Ça y est, déclara-t-il simplement. Elle vient d'arriver !



Dans sa panoplie d'armes à feu, l'artiste possédait aussi un vieux Derringer à deux coups, une arme jadis en faveur chez les femmes jalouses, minuscule et ressemblant à un jouet. On imaginait volontiers une dame de la génération de Mme Wassermann promenant un bijou de ce genre dans son Hermès.

— Voilà, dit-il à Tina qui l'écoutait dans une attitude d'humble esclave, l'arme du crime ! C'est toi qui vas tirer, mais c'est MmeWassermann qui sera inculpée pour le meurtre de Pola Parrish...

— Génial ! Boris, tu es génial...

Aux yeux de Sokkol elle n'était rien d'autre qu'un instrument et, à l'occasion, un objet sexuel. Il l'avait utilisée maintes fois et toujours à sa plus grande satisfaction. Elle possédait un avantage immense sur les criminels de métier : on lui donnait le bon Dieu sans confession.

Le peintre leva la tête vers le plafond de son

atelier. Il souriait dans sa barbe. Il aimait bien manipuler les cancrelats humains qu'il fixait sur ses toiles dans leur atroce laideur, avec leur odeur spécifique d'humanoïdes décadents.

⁂

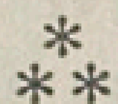
M. Wassermann avait beau savoir que Pola Parrish avait été une actrice talentueuse, elle était, ce soir, à la fois elle-même et une autre. N'importe quel homme à sa place en eût été troublé. Mais il n'eut pas le temps de s'interroger davantage.

On frappa à la porte et une voix féminine murmura :

— Ouvrez-moi, je vous en prie, je suis Mme Wassermann !

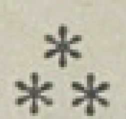
M. Wassermann fronça les sourcils, regarda celle qu'il prenait pour Pola Parrish et dit en haussant les épaules :

— Ouvrez-lui, ce n'est pas la voix de ma femme !



La vraie Mme Wassermann, avec l'assurance des épouses de milliardaires, était passée devant la réception de l'hôtel et s'était dirigée vers l'ascenseur : elle savait, grâce à Sokkol, que cette femme avait son appartement au quatrième étage du *Palace*. Elle y débarqua quelques instants plus tard et recula, effrayée, en découvrant les « nanas » qui défendaient l'antre de celle qui lui avait

volé son mari. Elle était à peine revenue de son émotion qu'une main plaqua sur sa bouche un linge humide à l'odeur douceâtre. Elle sentit ses genoux fléchir, sa tête dodelina...



Belle ouvrit la porte et se trouva devant une fille plantureuse avec un visage d'ingénue, qui braquait sur elle un pistolet minuscule. Au cas où Pola ne lui aurait pas ouvert, Tina avait pour consigne de tirer une première balle dans la serrure et de réserver la seconde à celle que la famille avait condamnée à mort trente ans plus tôt...

Tina ne s'attendait pas à voir au côté de sa présumée victime un gros type à cheveux blancs qui eut un geste des plus chevaleresques : M. Wassermann se jeta littéralement devant la fausse Pola Parrish et essaya d'arracher son pistolet à l'inconnue qui se faisait passer pour sa femme.

Tina, entraînée par Boris Sokkol, ne renonçait jamais à une mission. Tireuse d'élite, elle essaya de loger une balle dans la tête de celle qu'elle devait tuer. Mais Wassermann s'était dressé de toute sa hauteur et il reçut la balle en pleine poitrine. Il s'écroula aux pieds de Belle.

Il restait à Tina sa deuxième balle qu'elle n'eut pas le temps de tirer. Belle, champion du combat à mains nues comme tous les siens, porta un terrible coup de genou au ventre de la fille qui s'abattit avec un hurlement de douleur avant de se raidir,

agitée de spasmes, l'écume à la bouche. Devant Belle surgit alors un géant qui fulmina de rage, le produit d'exception Boris Sokkol, prêt à la tuer d'un coup de poing. Mais Belle connaissait l'attaque et sa riposte. Plus souple que son demi-frère russe, elle l'évita de justesse avant de le toucher à la tête de la pointe des quatre doigts serrés contre le pouce. Le peintre tituba comme un homme ivre. Il tomba à terre, les bras en croix. Belle ne l'avait pas tué. Doté d'une formidable résistance, Sokkol conservait suffisamment de lucidité pour chercher à tâtons le Derringer que Tina serrait toujours entre ses doigts. Il saisit l'arme et essaya de la pointer sur Belle qui se jeta sur lui pour la lui arracher. Elle regrettait à présent de ne pas lui avoir fracassé le crâne. « L'artiste » tourna la tête. Il regarda la main de Belle. Une peau jeune et lisse. Pas de veines saillantes, aucune autre marque de l'âge. C'était la main d'une fille de vingt ans, en aucun cas celle de Pola Parrish.

Il ne comprenait plus. La main de Belle enserrait son poignet comme dans un étau avec une force fantastique, inhumaine. Mais Boris ne lâcha pas l'arme. Il ne lâchait jamais. Et il récupérait très vite.

Elle sentait contre son flanc le canon du pistolet. D'un mouvement brusque, alors que le Géorgien allait tirer, elle détourna cette main qui avait la force d'une patte de léopard. Au même instant, le peintre pressa la détente. La deuxième balle du Derringer lui fit exploser la figure.

Le produit d'élite Boris Sokkol n'existait plus. Comme un coq décapité, il eut encore quelques soubresauts avant de s'immobiliser. Il y avait maintenant dans l'appartement-aquarium trois corps étendus : Tina qui expirait, victime d'une hémorragie interne, M. Wassermann qu'elle avait assassiné, et Boris Sokkol qui s'était tiré une balle en plein visage alors qu'il pensait tuer Pola Parrish !

Belle était à la fois soulagée et épouvantée. Elle se disait que les vieux murs du *Palace* pourraient retrouver une nouvelle jeunesse, débarrassés de ceux qui s'y étaient nichés comme une vermine inexpugnable.

Elle était bouleversée par la mort du galant M. Wassermann, amoureux d'une étoile. Soudain elle perçut des gémissements étouffés dans le couloir. Elle sortit de l'appartement et découvrit Mme Wassermann, ficelée et bâillonnée aux pieds d'une « nana ». Elle reprenait ses esprits et il ne fallait en aucun cas qu'elle découvre le corps de son mari. Il appartenait à Belle de la préparer à la disparition de son compagnon. Et certainement pas ici, dans la suite de Pola Parrish !

Belle fit demi-tour et se débarrassa de la perruque, des lunettes et de la grenouille nichée au creux de son épaule. Elle enleva le fard outrancier qui couvrait son visage, les faux cils et les mitaines. Redevenue Belle Des Beaux, elle ferma l'appartement après s'être assurée que le carnage qui s'y

était déroulé pourrait être assimilé à un règlement de comptes qui poserait aux policiers une enigme qu'ils n'étaient pas prêts d'élucider. Elle avait pris soin d'effacer toutes les traces de sa propre présence. La vraie Pola Parrish était en Californie et l'on trouverait de nombreux témoins pour le certifier.

Belle libéra Mme Wassermann de ses liens, mais la pauvre femme était toujours dans un état semi-comateux. Belle l'aida à descendre un étage. L'atelier de Sokkol était ouvert. Il n'y avait personne. La dernière toile à laquelle travaillait le maître était posée sur un chevalet. Belle reconnut Nancy Clyde et éprouva aussitôt un pressentiment sinistre.

Elle s'employa ensuite à ranimer l'épouse du propriétaire du *Voice* qui ne savait plus du tout où elle se trouvait ni ce qu'elle était venue y faire. Sortie de sa trajectoire, elle était comme déboussolée.

Le hall était presque vide. Personne ne semblait avoir entendu les deux détonations au quatrième étage, l'épaisseur des murs du *Palace* étant légendaire. Le concierge de nuit remplaçait celui du jour. Il ne leva même pas la tête au passage de la grosse dame élégante que soutenait une jeune fille aux cheveux courts.

Il y avait des taxis au coin de la Sixième Avenue.

Des plaques d'égout mal jointes s'élevait une vapeur blanchâtre. La plaque sur laquelle s'était écrasé, quelques jours plus tôt, le corps d'Allister, avait été déplacée. Au bord du trou béant, entouré d'une barrière protectrice, était assis un jeune homme avec des bottes d'égoutier et un casque de sécurité en plastique blanc repoussé sur la nuque. Il mordait dans un sandwich au salami et leva le nez pour contempler Belle.

Il lui décocha un sourire radieux:

— Vous voulez pas descendre avec moi?

— Une autre fois peut-être, répondit Belle, alors que le jeune homme disparaissait dans l'égout.

*
**

Belle avait ramené Mme Wassermann chez elle, dans sa maison de Port Liberté. Il y avait là une domestique dévouée: Belle lui expliqua que sa patronne avait subi un choc nerveux, qu'elle avait besoin de dormir et qu'il faudrait appeler un médecin dès le lendemain.

Elle parcourut à pied les quelques mètres qui séparaient la maison des Wassermann de son appartement. De loin, elle vit la vieille Cadillac rose de Burt Clyde, garée devant chez elle et hâta le pas. Le champion du monde l'avait aperçue dans son rétroviseur. Il descendit de voiture pour venir à sa rencontre. Il paraissait terriblement agité.

— On l'a enlevée ! cria-t-il, on a enlevé Nancy !

Il avait saisi Belle par les bras et la secouait. Ses yeux étaient remplis de larmes. Personne, au bureau du procureur, n'avait envoyé des inspecteurs chercher Nancy ! On l'avait kidnappée, et aucune demande de rançon, rien. Pourquoi ?

— Pourquoi ? Mais pourquoi ? répétait-il.

Belle croyait le savoir.

Elle posa sur Burt son étrange regard brillant qui le calma quelque peu. Elle lui parla très doucement et il l'écouta comme un petit garçon.

— Elle ne court aucun risque, Burt. Au contraire. On prendra d'elle un soin extrême.

— Qui ?

Belle le regarda fixement. Elle murmura :

— Les amis d'Allister !

Elle avait tout compris : Jason Zède, Charles Wintrop, la famille au grand complet attendait avec impatience la naissance du produit conçu par Allister ! Durant la grossesse de Nancy Clyde, on déploierait autour d'elle tout l'appareil scientifique des Fondations Zède. Et si elle devait accoucher d'un Projet A, on la ferait disparaître à jamais. Mais cela, Belle ne pouvait pas le dire à Burt Clyde. Elle pouvait seulement essayer de le calmer.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour retrouver Nancy, je vous le jure...

En avait-elle la possibilité ? Oui. A condition d'avoir la patience d'explorer une à une toutes les Fondations Zède existant dans le monde !

*
**

Elle n'alluma pas la télévision. Elle n'ouvrit aucun journal. Le lendemain à l'aéroport de Newark, elle s'obligea à ne pas écouter la conversation des autres passagers du vol New York — Los Angeles. Elle savait de quoi ils parlaient. Ces cadavres trouvés dans une suite du *Palace,* cela les excitait. Un magnat de la presse, un peintre mondain, une étudiante en histoire de l'art assassinés dans un hôtel. Un vrai carnage...

*
**

Pourquoi Charles Wintrop éprouvait-il cet inexplicable sentiment de soulagement ? Pourquoi, face à Jason Zède écumant de rage, parvenait-il à rester serein ?

Ce n'était pas encore l'aube. Ce n'était qu'un petit jour un peu frisquet, grisâtre, londonien pour tout dire. Et on savait déjà, ici comme ailleurs, qu'une fois de plus à New York, dans la 23e Rue, on comptait les cadavres. Jason Zède avait beau chercher, éplucher les images sur ses écrans, il n'y avait pas l'ombre de Pola Parrish parmi les victimes...

Charles Wintrop en ressentait comme une satisfaction inavouable.

— Boris Sokkol était un excellent produit, dit-il, mais nous en avons beaucoup d'autres...

Etrange oraison funèbre.

La voix de J.Z. se fit sifflante :

— Hier encore, vous affirmiez que nous étions les maîtres de New York ! On balance par la fenêtre un Projet A, on jette dans les escaliers un futur champion du monde de boxe, on fait éclater comme une grenade trop mûre la tête d'un produit d'élite, et vous semblez trouver cela naturel ! Comment voyez-vous l'avenir de la famille dans cette ville, Charles ? Serait-il indiscret de vous le demander ?

L'avocat but son thé à petites gorgées. Son calme était impressionnant. Puis il posa sa tasse sur un bureau à cylindre, estampillé Claude-Charles Saunier.

— Avant de mourir, Allister a tout de même rempli sa fonction de Projet A. Une des plus célèbres beautés noires de New York est enceinte de ses œuvres. Les premiers examens se sont révélés extrêmement encourageants.

J.Z. resta silencieux un moment.

— Jusqu'à ce jour, déclara-t-il enfin, toutes les mères porteuses ont signé avec nous un contrat en bonne et due forme. Le cas de Nancy Clyde est complètement différent. Elle n'a pas été inséminée. Elle est tombée amoureuse de notre Projet A, ils ont fait l'amour, elle a été enlevée et vous pensez être en mesure de la retenir de force pendant neuf mois. N'est-ce pas dangereux à la fois pour elle et pour le futur produit qu'elle est censée porter ?

— Nous ferons en sorte que Nancy Clyde ne sente pas le temps passer, affirma l'avocat, très sûr de lui.

— Que Lucifer vous entende! marmonna Jason Zède.

*
**

Chez elle, à Malibu, Belle aurait voulu s'accorder quelques jours d'oubli et de calme. La mer, le soleil, le sable et la solitude. Mais, elle en avait conscience, la lutte qu'elle menait contre la formidable conspiration ourdie par Jason Zède ne faisait que débuter. Et elle savait que d'autres comptaient sur elle pour ne pas sombrer dans le désespoir.

A commencer par Pola Parrish qu'il faudrait convaincre de ne jamais remettre les pieds au *Palace!*

*
**

Beverly Hills, sur les collines de Hollywood. Belle avait l'impression d'avoir quitté un monde pour un autre. Dans sa petite maison de Malibu flottait comme un parfum de nostalgie. Les meubles, les objets, tout rappelait des temps révolus, les paysages de la vieille Europe. A Beverly Hills, c'était le luxe tapageur, le marbre, l'or et l'électronique.

Renée Burns devait être chez elle, car son véhicule tout terrain était garé devant le portail ouvert de la villa. Belle abandonna sa petite voi-

ture européenne et se dirigea vers la piscine. Il n'y avait personne. Belle entra dans la maison où la climatisation faisait régner une agréable fraîcheur. Tout y était blanc: moquette, cuirs, laque. Belle perçut un murmure confus, des soupirs et un rire soudain, profond, presque masculin. Elle traversa le salon à colonnades blanches et s'arrêta sur le seuil de la chambre.

Elle aperçut le dos musclé, les larges épaules de Renée Burns. La voix de Pola Parrish, alanguie, un peu rauque, venait du fond du lit:

— Tu veux ma mort, chérie?

Belle recula. Renée Burns riait, du rire triomphant d'un mâle sûr de lui. En même temps, la transsexuelle tendit son bras de championne de tennis, aux muscles saillants, et s'empara d'un déshabillé en satin blanc, au col et aux poignets bordés de plumes de cygne jeté en travers du lit.

Vus de profil, ses seins étaient superbes, comme la courbe voluptueuse de ses hanches. Belle vit tout cela sans le voir vraiment. Elle pensait qu'elle aurait dû téléphoner avant de venir!

— Où vas-tu, Renée? demanda Pola.

— Tu n'as pas faim, toi? Moi, si...

Et de nouveau, la voix inimitable de l'ex-diva:

— Embrasse-moi, avant de me laisser...

Belle en profita pour quitter très vite la maison sur les collines de Hollywood. Elle était entière-

ment rassurée sur le sort de Pola Parrish qui avait trouvé en Renée Burns une amie, mais aussi un soutien. La transsexuelle avait une âme en acier trempé, beaucoup de courage et d'intelligence.

En reprenant la route de l'océan, Belle se disait que le bonheur était la denrée la plus rare du monde et la plus périssable. Elle envisageait sans déplaisir la solitude qui l'attendait chez elle comme un animal familier. Pas pour longtemps : il lui fallait retrouver la trace de Nancy Clyde et l'arracher aux griffes de ceux qui la considéraient comme une mère porteuse parmi beaucoup d'autres. Et qui n'hésiteraient pas à la faire disparaître définitivement, le moment venu.

A haute voix, elle murmura :

— Moi aussi, j'ai faim !



DÉJA PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

1651.	*La sylve sanguinaire*	K.-H. Scheer et Clark Darlton
1652.	*La quête du Graal (Service de Surveillance des Planètes Primitives)*	Jean-Pierre Garen
1653.	*Les mortels et les dieux (La biche de la forêt d'Arcande-3)*	Hugues Douriaux
1654.	*Prisons intérieures (Poupée aux yeux morts-2)*	Roland C. Wagner
1655.	*Le bagne des ténèbres*	Laurent Genefort
1656.	*Le dieu de lumière*	Jean-Pierre Andrevon
1657.	*Le diable à quatre*	Michel Pagel
1658.	*Le dieu du Delta (Bêta IV Hydri)*	Bertrand Passegué
1659.	*Les futurs mystères de Paris (Poupée aux yeux morts-3)*	Roland C. Wagner
1660.	*Le crépuscule du Compagnon*	François Rahier
1661.	*Dreamworld*	Jean-Marc Ligny et Dominique Goult
1662.	*Les croisés de Mara*	G.-J. Arnaud
1663.	*Panique à la banque du sperme*	Gérard Néry
1664.	*Le dragon du roi squelette*	Serge Brussolo
1665.	*Dernière chance: humanité*	Piet Legay
1666.	*Le chemin d'ombres*	Samuel Dharma
1667.	*Onze bonzes de bronze*	Max Anthony
1668.	*L'autoroute sauvage*	Gilles Thomas
1669.	*Piège sur Korz (Service de Surveillance des Planètes Primitives)*	Jean-Pierre Garen
1670.	*Les semeurs de mirages (Les voleurs de rêves-1)*	Jean-Marc Ligny
1671.	*Le dieu de la guerre*	Alain Paris
1672.	*Jhedin ovoghemma*	Yves Carl
1673.	*Les guerrières de Arastawar*	Louis Thirion
1674.	*Les monarques de Bi (La Grande Séparation-2)*	G.-J. Arnaud
1675.	*Pâques sanglantes aux Caraïbes*	Gérard Néry
1676.	*Syndrome apocalypse*	Hugues Douriaux
1677.	*Argyll (Bêta IV Hydri-2)*	Bertrand Passegué
1678.	*Le paysage déchiré (Histoire du futur proche)*	Roland C. Wagner
1679.	*Genesis II (Les Dossiers Maudits)*	Piet Legay

1680. *Le temps cyclothymique* Jean-Pierre Andrevon
1681. *L'art du rêve (Les voleurs de rêves-2)* Jean-Marc Ligny
1682. *Des enfants très doués (Service de surveillance des planètes primitives)* Jean-Pierre Garen
1683. *De silence et de feu (L'ère du pyroson-1)* Claude Ecken
1684. *Le souffle de lune* Alain Billy
1685. *Fantasmes en stock* Max Anthony
1686. *La croix des décastés* Gilles Thomas
1687. *Sylvana* Michel Pagel
1688. *Mort à l'encre de Chine-1999* Gérard Néry
1689. *Shândoah !* Piet Legay
1690. *Les enfants du silence (L'ère du pyroson-2)* Claude Ecken
1691. *Le septième cycle (Bêta IV Hydri-3)* Bertrand Passegué
1692. *Brebis galeuses* Kurt Steiner
1693. *Enfer et purgatoire* Michel Honaker
1694. *A la recherche de Faërie (Les Voleurs de Rêves - 3)* Jean-Marc Ligny
1695. *Un navire ancré dans le ciel* Roland C. Wagner
1696. *Dernière tempête* Philippe Guy
1697. *Yriel* Robert Alexandre
1698. *La septième saison* Pierre Pelot
1699. *Les pierres de sang (Service de surveillance des planètes primitives)* Jean-Pierre Garen
1700. *Egregore* Piet Legay
1701. *Cette chose qui vivait sur Véra* Louis Thirion
1702. *La mort marchait dans les rues (Les derniers jours de mai - 2)* Roland C. Wagner
1703. *Fleur* Patrick Lacheze
1704. *Lazaret 3 (La grande séparation)* G.-J. Arnaud
1705. *Dal Refa'I (Pangée-1)* Alain Paris
1706. *Labyrinthe de la nuit (Les voleurs de rêves - 4)* Jean-Marc Ligny
1707. *La forteresse éternelle (Bêta IV Hydri - 4)* Bertrand Passegué
1708. *Top niveau* J.-C. Lamart
1709. *Tchernobagne* Gérard Delteil
1710. *La mort en billes* Gilles Thomas

Achevé d'imprimer en septembre 1989
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

— N° d'impression : 9424. —
Dépôt légal : octobre 1989.
Imprimé en France

Il se passe d'étranges choses au *Palace*, un hôtel new-yorkais rendu célèbre par Andy Warhol et ses amis. Les créatures de Jason Zède semblent y avoir établi leur quartier général. Dans quel but ? C'est ce que Belle va tenter de découvrir avec l'aide d'une ancienne actrice, la mystérieuse Pola...

51618.7
ISBN 2-265-04202-1





Illustration MARIÉ